

N° 4—6. I—II.

AVRIL—JUIN

1929

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1929

<http://rcin.org.pl>

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, sous la direction de M. J. Dąbrowski, membre correspondant de la Classe d'histoire et de philosophie.

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

**BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES.**

I. CLASSE DE PHILOLOGIE.

II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N^o 4—6.

Avril—Juin.

1929.

SÉANCES.

Classe de philologie.

- 8 avril. LEHR-SPLAWINSKI T.: Sur les emprunts latins dans le slave commun.
KURYŁOWICZ J.: L'accentuation des formations préfixales (thèmes en -o-) dans le slave commun.
GRABOWSKI T.: La critique littéraire pendant l'émigration polonaise (1831—1865).
- 13 mai. WINDAKIEWICZ ST.: Mickiewicz et Zaleski.
KOWALSKI J.: De Didone Graeca et Latina.
KOWALSKI J.: De amicitia et amore in Vergilii Bucolicis.
REICHERÓWNA G.: L'ironie de Słowacki à la lumière des recherches sur l'esthétique comparée.
MILEWSKI T.: Contributions à la connaissance de la prononciation de l'y dans le slave commun.
- 7 juin. SZYJKOWSKI M.: Le rôle de la Pologne dans la renaissance tchèque. I^o partie. Les rapports de Joseph Dobrowski avec la Pologne. II^o partie. La poésie de l'époque de Stanislas Auguste, considérée comme base sur laquelle s'est développée la renaissance de la poésie tchèque (école dite de J. A. Puchmajer).

Séances de la Commission pour l'étude de l'histoire de l'art.

- 4 avril. PAGACZEWSKI J.: Encore sur la Madone de Wieluń.
BOCHNAK A.: Sur les sculptures de style baroque à Kielce, Jędrzejów et Zielonki.

BOCHNAK A.: Etudes sur l'histoire de la sculpture de Lwów à l'époque du style baroque avancé.

16 mai. MUCZKOWSKI J.: »La danse de la mort« à l'église des P. P. Bernardins à Cracovie.

LEPSZY L.: Etudes sur des tableaux inconnus à l'Eglise de Notre Dame à Cracovie et dans les collections de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres.

LEPSZY L.: Un portrait de Georges dit, le Barbu, duc de Saxe et de Misnie.

CHMIEL A.: Contributions à la connaissance de la généalogie de la famille des Kornecki.

20 juin. TOMKOWICZ S.: Sur le livre d'heures dit de la reine Bone à la Bibliothèque des comtes Branicki à Wilanów.

M^{me} MISIĄŻANKA A.: Le triptyque médiéval, la statue de la Madone et d'autres oeuvres d'art plus récentes à l'église de Więclawice (district de Miechów).

Séances de la Commission pour l'étude de la littérature polonaise.

8 mai. BAR A.: L'écrit de Grabowski: »O poezji XIX wieku« (»Sur la poésie du XIX^e siècle«) et l'étude de Mochnacki: »O literaturze polskiej w wieku dziewiętnastym« (»Sur la littérature polonaise au XIX^e s.«).

Séance de la Commission pour l'étude de l'anthropologie et de la pré-histoire.

11 juin. TALKO-HRYNCEWICZ J.: Sur le croisement des races.

DEMETRYKIEWICZ W.: Les traces de peinture polychrome récemment découvertes sur une statue dite de Światowid.

DEMETRYKIEWICZ W.: Nouvelles contributions à la question de l'authenticité des objets mis à jour par les fouilles de Mnichów.

ZUROWSKI J.: Les premières traces de la culture des vases caliciformes.

Séance de la Commission linguistique.

12 juin. KOSCHMIEDER ER.: Qu'est-ce que l'aspect?

Séance de la Commission pour l'étude de l'ethnographie.

19 juin. KUCHTA JEAN: Maître Twardowski, sorcier cracovien du XVI^e siècle.

Séances de la Classe d'histoire et de philosophie.

- 9 avril. TAUBENSCHLAG R.: Les documents polonais du XII^e et XIII^e s. concernant les affaires privées.
- 21 mai. GRODECKI R.: Les assemblées publiques en Pologne à l'époque des Piasts.
- 7 juin. HANDELSMAN M.: La politique yougo-slave de Pologne entre 1840 et 1848. I^e partie. Son organisation.
- 17 juin. GÓRKA O.: La chronique de l'époque d'Etienne le Grand de Moldavie, source la plus ancienne et jusqu'ici inconnue de l'historiographie roumaine.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES.

La séance publique annuelle de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres eut lieu à midi, le 8 juin 1929, dans la salle d'honneur de l'Académie, en présence du Docteur Sławomir Czerwiński, Ministre des Cultes et de l'Instruction Publique, des représentants des autorités et d'un public très nombreux. M^r Casimir Kostanecki, Président de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, inaugura la séance par un discours, après quoi M^r Stanislas Kutrzeba, Secrétaire Général, consacra des paroles chaleureuses aux membres défunts et rendit compte de l'activité de l'Académie pendant l'année écoulée. Le Professeur Eugène Romer fit ensuite une conférence sur »La terre et l'État«, puis le Secrétaire Général lut la liste des membres élus aux cours de la séance d'administration du 7 juin 1929. Il nomma ensuite les membres étrangers, à l'élection desquels le Gouvernement de la République Polonaise avait donné son assentiment, et lut les noms des personnes auxquels l'Académie avait décerné des prix.

Liste des membres élus dans la séance générale d'administration du 7 juin 1929.

I. Classe de philologie.

a) Membres titulaires:

1) M. Gustave Przychocki, professeur de philologie classique à l'Université de Varsovie.

b) Membres correspondants:

2) M. Adolphe Chybiński, professeur de musicologie à l'Université de Lwów.

3) M. Adam Kleczkowski, professeur de philologie germanique à l'Université de Poznań.

4) M. Stanislas Łempicki, professeur d'histoire de l'instruction publique à l'Université de Lwów.

5) M. Stanislas Pigoń, professeur d'histoire de la littérature polonaise à l'Université de Wilno.

II. Classe d'histoire et de philosophie:

a) Membres titulaires:

1) M. Jean Ptaśnik, professeur d'histoire médiévale et des sciences historiques auxiliaires à l'Université de Lwów.

b) Membres correspondants:

2) M. Etienne Czarnowski, privat-docent d'histoire de la civilisation à l'Université de Varsovie.

3) M. Oscar Halecki, professeur de l'histoire de l'Europe orientale à l'Université de Varsovie.

4) M. Casimir Kaczmarczyk, directeur des Archives de l'Etat à Poznań.

5) M. Stanislas Kętrzyński, historien, ministre plénipotentiaire de Pologne à la Haye.

6) M. l'Abbé Alphonse Mańkowski, prélat de Sa Sainteté, président de la Société pour la Propagation des Sciences à Toruń.

7) M. Joseph Siemieński, directeur des Archives Centrales à Varsovie.

III. Classe des sciences mathématiques et naturelles:

a) Membres titulaires:

- 1) M. Eugène Romer, professeur de géographie à l'Université de Lwów.
- 2) M. Czesław Białobrzęski, professeur de physique à l'Université de Varsovie.
- 3) M. Etienne Pieńkowski, professeur de physique à l'Université Varsovie.

b) Membres correspondants:

- 4) M. Jean Grochmalicki, professeur de zoologie à l'Université de Poznań.
- 5) M. Jean Nowak, professeur de géologie à Université de Cracovie.
- 6) M. Bohdan Szyszkowski, professeur de chimie à l'Université de Cracovie.
- 7) M. Maximilien Rose, privat-docent de neurologie à l'Université de Varsovie.
- 8) M. Jean Tur, professeur d'anatomie comparée à l'Université de Varsovie.
- 9) M. Edmond Malinowski, privat-docent de génétique à l'Université de Varsovie.
- 10) M. Michel Kamiński, professeur d'astronomie à l'Université de Varsovie.

Le Gouvernement de la République Polonaise a reconnu l'élection des savants étrangers suivants, élus membres étrangers de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres au cours de l'assemblée générale du 9 juin 1928:

I. Classe de philologie.

Membres correspondants:

- 1) M. Jean Melich. professeur de philologie slave à l'Université de Budapest.
- 2) M. Etienne Mladenow, professeur de grammaire comparée à l'Université de Sophia.

3) M. Joseph Škultéty, ancien professeur d'histoire et de littérature slovaque à l'Université de Bratislava.

II. Classe d'histoire et de philosophie.

Membres titulaires:

1) M. Désiré Csánki, sous-secrétaire d'Etat et directeur général des Archives Royales Hongroises de l'Etat.

Membres correspondants:

1) M. Ernest Champaux, professeur de l'histoire du droit à l'Université de Strasbourg.

III. Classe des Sciences mathématiques et naturelles.

Membres titulaires:

1) M. Léon Lichtenstein, professeur de mathématiques à l'Université de Leipzig.

2) M. Victor Grignard, professeur de chimie organique à l'Université de Lyon.

3) M. Arthur Keith, anatomiste, conservateur au »Hunterian Museum« du »Royal College of Surgeons of England« à Londres.

L'Assemblée Générale des membres titulaire de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettes, décerna les prix suivants au cours de la séance du 7 juin:

1) Le prix d'histoire Probus Barczewski, fut décerné au Dr. Michel Janik, comme à l'auteur de l'ouvrage intitulé: »Dzieje Polaków w Syberji« (»L'histoire des Polonais en Sibérie«).

2) Le prix de peinture Probus Barczewski fut attribué à M. Etienne Filipkiewicz, comme à l'auteur du tableau »L'automne« et pour le récompenser de son oeuvre artistique.

3) Le prix Félix Jasiński et Witold Łoziński fut décerné à M. Czesław Marek, comme à l'auteur de deux compositions pour orchestre, intitulées »Suita« et »Symphonia brevis«.

Résumés.

14. BOCHNAK A.: **Z dziejów późnobarokowej rzeźby lwowskiej.** (*Contributions à l'histoire de la sculpture de Lwów, à l'époque avancée du style baroque*). Présenté dans la séance du 4 avril 1929.

L'analyse du style amène l'auteur à conclure que les sculptures suivantes sont l'oeuvre d'un seul et même artiste: a) les statues de pierre représentant l'Immaculée Conception ainsi que deux moines franciscains, qu'on voit devant l'église des P. P. Franciscains à Przemyśl; b) les statues sculptées dans du bois, décorant le maître-autel, puis celle de saint François au-dessus de la chaire, et la statuette de ce saint sculptée dans de l'étain qui est un réservoir de forme étrange servant à garder de l'eau, qu'on trouve dans la sacristie de la même église; c) les statues de bois sur l'attique de la nef de l'église des P. P. Dominicains à Lwów, sous la coupole; enfin d) la statue représentant saint Georges à cheval, au sommet de la façade de la cathédrale catholique de rite grec à Lwów, sous le vocable de ce saint. Les livres de comptes datant de 1753 à 1780, sur lesquels sont portés les frais de la construction de l'église des P. P. Franciscains à Przemyśl, semblent indiquer, sans fournir toutefois des preuves absolument concluantes, que les statues mentionnées représentant l'Immaculée Conception et les deux religieux franciscains, furent sculptées par Fenzyngier entre 1758 et 1760. Ces renseignements permettent de supposer que toutes les sculptures énumérées ci-dessus sont son oeuvre. Il se pourrait bien cependant que le nom du sculpteur eût été altéré comme ça arrivait très souvent à cette époque, où l'orthographe n'était pas suffisamment fixée. D'après les résultats des recherches aux archives, on ne saurait douter que l'architecture du maître-autel à l'église des P. P. Franciscains à Przemyśl ne fût l'oeuvre au-

thentique de Pierre Polejowski, qui vivait à Lwów; aussi ne doit-on considérer Fenzyngier que comme un collaborateur chargé d'exécuter les sculptures figurées décorant l'autel.

Le registre des ordres religieux publié par le jésuite Philippe Bonanni au commencement du XVIII^e s., nous renseigne sur le sujet que représentent les sculptures figurées, très intéressantes du reste, que nous apercevons sous la coupole de l'église des P. P. Dominicains à Lwów. Nous apprenons ainsi que nous sommes en présence de moines appartenant à des congrégations peu connues en Pologne, soumises à la règle de saint Augustin, la même qu'observaient les Dominicains et deux ordres de chevalerie fondés par saint Dominique. Ce cycle est complété par une statue de saint Dominique, fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs, et par celle de saint Augustin, l'auteur de la règle adoptée par Dominique. Sans parler des costumes soigneusement copiés, nous retrouvons maintes fois dans les statues de Lwów les poses et les gestes que reproduisent les gravures de l'ouvrage de Bonanni.

L'auteur du travail ici résumé établit ensuite un parallèle entre la statue équestre de saint Georges à Lwów et la petite statuette de bois représentant le même saint qu'on voit à la Galerie Municipale de Bamberg, statuette qui a servi de modèle (*bozzetto*) à la statue de pierre, aujourd'hui détruite, qui se trouvait dans cette ville sur le pont de la Regnitz. C'est Ferdinand Dietz qui a sculpté vers 1765 la statuette que nous voyons à Bamberg. De nombreux traits communs nous font supposer que l'auteur de la statue de Lwów a connu soit le *bozzetto* de Bamberg, soit la statue s'élevant sur le pont. Ces affinités n'intéressent cependant que la composition, car l'ensemble permet de reconnaître le travail d'un autre sculpteur. En ce qui concerne le style, l'artiste de Lwów se rapproche davantage d'Ignace Günther (1725—75). Il a probablement séjourné en Bavière au moment où la production artistique de Günther avait atteint l'apogée, aussi a-t-il subi l'influence de son remarquable talent. D'après ce que nous savons aujourd'hui, ce n'est qu'en Bavière que nous pouvons chercher des affinités avec les sculptures de Lwów et de Przemyśl. Il n'est pas possible en effet de trouver le modèle dont elles se sont inspirées dans les pays autrichiens, comme on

ne saurait rendre compte de leur style en invoquant des influences locales.

La statuette sculptée dans du bois, représentant saint Georges, qu'on voit au Musée National Ukrainien à Lwów, servit suivant l'auteur, de modèle à la statue de pierre qui décore la façade de la cathédrale catholique de rite grec de cette ville, statue à laquelle on apporta cependant certaines modifications heureuses. La circonstance que la statuette en question est dorée, ne saurait nous empêcher de la considérer comme le modèle de la grande statue, surtout que nous savons que les modèles d'après lesquelles étaient exécutées les sculptures en pierre, qui par conséquent n'étaient pas polychromes, étaient parfois couverts de peinture à la même époque ou ultérieurement, vu qu'ils pouvaient servir à une autre fin.

L'autre groupe est représenté par les statues de saints que l'on voit sur le maître-autel et sur les deux autels latéraux de la cathédrale catholique de rite latin à Lwów, puis par celles qui décorent l'église de Włodawa, affectée autrefois au moines de saint Paul. Il résulte des livres de comptes sur lesquels sont portées les dépenses qu'entraînèrent les transformations de la cathédrale de Lwów entre 1765 et 1780, que les statues du maître-autel sont l'oeuvre de Mathieu Polejowski. Les statues monumentales, remarquables par la noblesse de leur style, que nous devons à cet artiste, ont beaucoup d'affinité avec l'art plastique des pays autrichiens.

L'auteur nous entretient enfin d'une série de sculptures, en rapport avec les milieux artistiques de Lwów. Il s'occupe p. ex. de la statue provenant de Lisko qui représente un saint et se trouve actuellement au Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université de Cracovie; il étudie les statues qu'on voit sur le maître-autel de l'église des P. P. Dominicains à Lwów; il s'intéresse à la chaire de bois à la cathédrale catholique de rite grec à Przemysl et à une autre en stuc à l'église de saint Nicolas à Lwów; enfin il passe à l'examen des statues à l'église catholique de rite latin de Buczacz, ainsi qu'à l'étude de celles qui décorent les églises paroissiales de Dukla et de Nawarja. Nous voyons la sculpture prendre un essor considérable à Lwów pendant la période s'étendant de 1750 à 1775, de sorte que ce mouvement s'étend aux villes placées dans la sphère d'action de ce centre

artistique. En effet, Lwów était à cette époque, à côté de Varsovie, le foyer de la vie artistique la plus intense en Pologne.

L'auteur n'a pas la prétention d'épuiser le sujet dont il nous entretient, aussi considère-t-il son étude plutôt comme une série d'observations qu'il put enregistrer au cours de plusieurs séjours dans la région de Lwów. Il espère que ces notes pourront être d'une certaine utilité pour les savants qui s'occuperont à l'avenir du développement de l'art plastique dans cette ville. Il a surtout insisté sur l'interprétation du style et sur la caractéristique des sculptures, étudiées dans le travail ici résumé.

-
15. GÓRKA O.: **Kronika z czasów Stefana Wielkiego Moldawskiego. Nieznane najstarsze źródło rumuńskiej historjografji. (La chronique de l'époque d'Etienne le Grand de Moldavie, soit la source la plus ancienne mais jusqu'ici inconnue de l'historiographie roumaine).** Présenté dans la séance du 17 juin 1929.

Parmi les recueils de manuscrits conservés à la Bibliothèque Royale de Munich (autrefois »Königliche Hofbibliothek«, aujourd'hui »Staatsbibliothek«), il faut nommer comme très importantes les collections de matériaux (dites »Schedeliana«, réunies par l'historien nurembergeois Hartmann Schedel (»Schedelius«) décédé en 1514, qui fut l'auteur du *Chronicon mundi*, paru en 1492. On trouve dans les »Schedeliana«, le manuscrit no 952 (d'après le numérotage courant de la Bibliothèque), qui donne en 23 pages une chronique du règne d'Etienne le Grand, hospodar de Moldavie (mort en 1504) et relate année par année les événements ayant eu lieu de 1457 à 1499. Cet ouvrage intitulé par le copiste »Dy Cronycke des Stephan Voyvoda aus der Wallachay«, ou »Cronica breuiter scripta Stephanus dei gratia Voyvoda Terrarum moldannensis, nec non Valachyensis«, n'a pas été connu jusqu'ici des historiens et personne n'en a tenu compte depuis le XV^e siècle.

La partie du manuscrit qui contient la chronique du règne d'Etienne le Grand, a été écrite par Schedel et remonte au 28 avril 1502. En dehors de la chronique en question (p. 298—318), nous trouvons dans ce manuscrit des lettres, des discours et des satires qui sont autant d'exercices de style, dans le genre cultivé

à l'époque de l'humanisme. Ces exercices composés soit en 1497, soit ne portant pas de date, n'ont aucun rapport avec le sujet de la chronique. Le manuscrit no 952, tel que nous le connaissons actuellement à la bibliothèque de Munich, est la partie finale d'un ouvrage plus long, aujourd'hui inconnu, dont les pages 1 à 286 ont été perdues. En effet, la chronique commence à la p. 287.

La chronique de l'époque et du règne d'Etienne le Grand, est rédigée en langue allemande et se distingue par son orthographe variable. C'est un écrit anonyme qui commence par les événements de l'année 1457 c'est-à-dire par la conquête de la Moldavie par Etienne. Après avoir adopté la chronologie qui part de la création du monde («Walachyschy zal»), il nous entretient successivement année par année des faits ayant eu lieu jusqu'à 1497 et 1499, époque à laquelle son auteur les relate en comptant de nouveau les années depuis l'ère chrétienne. Chaque passage du récit apporte des détails nouveaux, ignorés aussi bien de l'historiographie de l'époque que des écrivains plus récents, et nous apprend certains faits inconnus aux recherches antérieures, n'importe qu'elles aient été menées par des historiens roumains ou par des savants étrangers. Les renseignements nouveaux sur les luttes qu'Etienne le Grand eut à soutenir contre Mathias Corvin en 1467, les description des guerres contre Radul, hospodar de Valachie (surtout celle de la campagne de 1472), les faits relatifs à la guerre contre Czepelus (Tépélus) de Valachie, les informations concernant le sort des prisonniers de Kaffa (1475), les nombreux détails épars dans la chronique, en rapport avec les luttes contre les Turcs, les renseignements sur la prise de Braïla, sur l'agrandissement de Kilia et de Roman, sur l'entrevue de Koloméa, sur la part que prirent les Polonais à la bataille de Katlabuga, les descriptions remarquables et inconnues des luttes contre Pierre Hronda (dit Hriot), les faits et l'interprétation nouvelle concernant les guerres menées pour conquérir le Pokucie, enfin les détails sur la bataille de Rohatyn — voilà les données particulièrement intéressantes que fournit cet écrit. Quant à l'expédition en Bukovine de 1497, elle a été négligée à dessein dans le récit du chroniqueur, qui n'en donne que des renseignements vagues; en revanche nous y voyons relatés les faits en rapport avec la guerre qu'Etienne le Grand mena contre les Turcs en 1449.

Pour les données chronologiques, surtout pour les informations relatives aux événements plus anciens s'étant déroulé entre 1457 et 1486, l'auteur de la chronique s'appuie certainement sur la source primitive de l'historiographie roumaine, c'est-à-dire sur celle où ont puisé en commun les annales de Bystrzyca et de Putna, ainsi que les annales de M. Brzeski. Nous croyons trouver des traces de cette source la plus ancienne dans les notes rédigées à la cour, que l'auteur de la chronique complétait par des souvenirs et des renseignements personnels, lorsqu'il retraçait des événements s'étant produits à une époque plus reculée. Par contre, pour la période s'étendant de 1486 à 1499, il s'appuie surtout, sinon exclusivement, sur des données qu'il a réunies lui-même, ce qui ne l'empêche pas de se tromper parfois dans des détails chronologiques de moindre importance. Quoique les faits y soient relatés dans l'ordre où il se suivaient d'année en année, la chronique de l'époque d'Etienne le Grand n'en est pas moins une oeuvre littéraire homogène, c'est-à-dire une vraie chronique dont la composition remonte au plus tôt à une date postérieure à 1496 (année où Vlad dit le Moine devint hospodar de Valachie) et qui a pu être écrite au plus tard avant 1502. Tous les détails d'une importance secondaire plaident cependant en faveur de la supposition qu'elle a été composée en 1499, probablement au printemps, par conséquent immédiatement après les événements de février de la même année, dont elle fait le récit.

L'auteur de la chronique était certainement un Allemand qui faisait partie de l'entourage le plus proche d'Etienne le Grand. Toutes les données semblent indiquer qu'elle a été rédigée par Hermann, »perkalub« de Belgrad, devenu ensuite staroste de Chocim, personnage dont l'existence et le rôle qu'il joua en Moldavie, sont attestés par les sources diplomatiques en rapport avec la période comprise entre le 22 avril 1475 et le 14 septembre 1599. Le 16 avril 1499, Hermann s'est trouvé à Cracovie en qualité d'ambassadeur d'Etienne le Grand auprès du roi Jean-Albert et nous croyons pouvoir rattacher l'origine de la chronique à la mission dont il était chargé. C'est à cette époque que le manuscrit ou peut-être une copie de celui-ci, a dû passer de Cracovie à Munich, où H. Schedel était précisément à la recherche de matériaux en rapport avec l'histoire de la Valachie. Les événements tels qu'ils sont relatés dans la chronique, introduisent certains

changements dans les assises de l'historiographie et de la littérature roumaines, évidemment si l'on fait abstraction des renseignements fournis par des sources plus récentes. Ils modifient en effet les idées que I. Bogdan a surtout contribué à établir, de sorte que notre intérêt se porte principalement sur la source la plus ancienne de toutes celles que nous connaissons. Ainsi la source primitive commune paraît libre de toutes les influences d'origine ecclésiastique qu'on retrouve dans les oeuvres littéraires plus récentes, influences qui émanaient des monastères de Bystrzyca et de Putna ainsi que de M. Brzeski. En définitive, cette source première se réduit à des notes généalogiques et chronologiques, rédigées à la cour des hospodars de Moldavie. Le »perkulab« Hermann (auteur présumé de la lettre d'Etienne le Grand datant de 1475), qui avait tenu compte de ces notes dans la partie initiale de la chronique, put doter la littérature et l'historiographie roumaine de l'oeuvre la plus ancienne, la seule qui remonte à l'époque d'Etienne le Grand. Il a inauguré ainsi la littérature historique roumaine au moyen âge, en la plaçant dans un cadre qui est la répercussion la plus ancienne dans la littérature, de l'état de la civilisation en Moldavie à cette époque, état que le boyare mercenaire allemand a su dépeindre avec une netteté impressionnante sur le fond de cruauté et de moeurs primitives qui caractérisent le temps où il vivait.

-
16. GRABOWSKI T.: *Krytyka literacka na Emigracji (1831—1863)*. (*La critique littéraire à l'époque de la Grande Emigration [1831—1863]*). Présenté dans la séance du 25 avril 1929.

Les principaux centres de la critique romantique polonaise se trouvaient soit en Ukraine, où Michel Grabowski jouissait d'une grande popularité, soit à Varsovie où Alexandre Tyszyński exerçait une forte influence sur les auteurs et les critiques, soit à Toruń, où Charles Libelt se distinguait par l'impartialité de son jugement et par une vaste culture esthétique. A cette époque, Wilno, Cracovie et Lwów ne jouaient pas de rôle important à cet égard, bien qu'il y eût dans ces villes de grands érudits qui ont largement contribué au développement des études dans le domaine de l'histoire de la littérature.

La critique de l'émigration est empreinte d'un esprit de radicalisme, correspondant exactement au mouvement qui s'est dessiné au moment de la grande lutte romantique d'avant 1830. Ce radicalisme était possible à Paris qui avait réuni dans ses murs les grands représentants de l'émigration. Le régime constitutionnel français permettait de parler librement et de développer les thèses les plus révolutionnaires. Il encourageait les auteurs à créer des systèmes qui annonçaient l'avènement d'un monde nouveau basé sur l'union des religions et des classes sociales sous un régime presque théocratique.

Comme l'émigration ne renonçait nullement à déployer une vive activité littéraire, elle ne pouvait se passer non plus d'une critique. Celle-ci se faisait jour dans les publications périodiques, qui reflétaient les idées des poètes politiques de la droite ou de la gauche et s'occupaient surtout de questions politiques. Le libéralisme des premières années du romantisme disparaît entièrement. Il est remplacé par un dogmatisme qui ne s'appuie plus sur le principe du goût, mais sur des idées opposées à la liberté dans l'art, dont s'étaient réclamé autrefois Mickiewicz et Mochnacki.

C'est Mickiewicz qui fait entrer la littérature dans une voie essentiellement radicale et religieuse. Partisan de Lamennais, il tâche de revenir à Dieu par l'idée de la liberté et conçoit un messianisme, dont la Pologne serait l'instrument principal. A ce messianisme s'oppose Slowacki, en avançant un programme purement individualiste qui est en même temps une apothéose du passé historique de la nation.

Répondant à ce programme, Mickiewicz blâme sévèrement les idées de son adversaire et l'oblige à admettre peu à peu les siennes. Il est vrai, que les opinions des deux poètes n'étaient pas diamétralement opposées. Slowacki commence à prêcher une religion un peu vague, à se faire le porte-parole d'une doctrine démocratique un peu rêveuse et à proclamer des idées sur le passé qu'on retrouve dans ses poésies.

Au moment où suivant les traces de son adversaire, il embrassa les opinions de Towiański, le prophète de l'émigration, le programme des deux grands antagonistes était le même. L'émigration se rallie au messianisme, qui trouve dans les œuvres de Mickiewicz et de Slowacki son expression la plus sublime.

Parmi les critiques de cette époque, Stanislas Ropelewski et Séverin Goszczyński se distinguent par leur talent. En qualité de partisan des idées de Mickiewicz, le premier attaque violemment Słowacki. Le second est plus impartial et, tout en défendant l'élément national dans la littérature, il découvre dans les oeuvres de Słowacki des valeurs que Mickiewicz n'avait ni comprises, ni appréciées.

Au moment, où le conflit commença à s'envenimer, nous voyons intervenir Krasiński, le troisième grand poète romantique de la Pologne. Théoricien imbu des idées d'Hegel, Krasiński oppose Słowacki à Mickiewicz, en insistant sur le caractère individuel du premier ainsi que sur ses tendances mystiques et idéalistes. Słowacki entre dans la voie indiquée par son ami. Il s'engage même dans le towianisme, pour l'abandonner bientôt et créer un système à lui, qui reflète les idées des théosophes de cette époque, dont son grand poème symbolique se fait l'écho.

Mickiewicz fait le plus grand effort pour donner à sa doctrine un caractère messianique. En qualité de professeur de langues et de littératures slaves au Collège de France, il propage ses conceptions théosophiques. Il trace de vastes tableaux des littératures polonaise et russe et étudie également les oeuvres littéraires tchèques et serbes. Comme Villemain, il se plaît à établir des rapprochements entre les littératures des nations slaves et à faire ressortir les différences que les conditions historiques avaient créées entre la Russie et la Pologne.

Son cours rappelle beaucoup celui de Frédéric Schlegel. Il partage ses opinions sur la méthode d'approfondir l'esprit des littératures et évite de s'occuper de bibliographie et de fournir des renseignements biographiques. Admirateur de Saint Martin, il croit à la supériorité de sa nation et son martinisme se manifeste également dans son esthétique. Il cherche la beauté dans les choses immatérielles et fonde la poésie sur la vision intérieure qui émane du monde suprasensible. C'est dans ce sens que Goszczyński et Słowacki interprétaient la beauté. Comme Schlegel, Mickiewicz repousse tout élément étranger et rejette la philosophie. Mystique révolutionnaire, il admet la théocratie, la nouvelle ère des religions et l'avènement de l'esprit révélateur. Malgré ces tendances, il faut attribuer à son cours une grande

valeur scientifique. Moins tendancieux au début, plus attentif aux faits, il devint à la fin un commentateur des idées de Towiański.

Après 1848, une réaction contre le messianisme se fait jour dans la critique. La politique change aussi et se rapproche du réalisme qui caractérise surtout le parti de droite. Julien Klaczko devient le critique du parti des réalistes, tandis que Léon Zienkovicz représente les idées de la gauche. Il faut assigner une place à part à Cyprien Norwid, adversaire de Klaczko et esthéticien très affiné dans ses études sur la poésie de Słowacki.

L'ancien critérium adopté par l'émigration continue à être appliqué pendant la période de réaction. On ne cesse de rejeter la théorie de l'art pour l'art et de condamner en même temps, toute oeuvre qui ne reflète pas l'esprit d'intransigeance dans les questions politiques. On combat aussi tout ce qui est contraire à l'impersonnalité. C'est l'époque de la popularité de Krasiński dont les idées ne sont pas admises dans le camp des démocrates.

Grâce à ses tendances antimessianiques, Klaczko se met en dehors du camp romantique. Libéral et slavophile au début, il devient conservateur et adopte aussi la méthode réaliste dans la critique. En combattant violemment l'esprit d'opportunisme chez les écrivains célèbres de cette époque, il s'éloigne des romantiques à la suite de son goût pour les études sur les écrivains du passé.

Suivant peut-être inconsciemment l'exemple de Sainte-Beuve, il s'attache à étudier ce qu'il y a d'exceptionnel et de personnel chez les grands écrivains. Comme le réalisme se dessine également dans les études purement historiques, pour ne mentionner que Kalinka et d'autres, Klaczko conseille de scruter consciencieusement et discrètement la vie des grands auteurs. L'élément individuel disparaît de son oeuvre. Le critique nous fait voir l'auteur du point de vue historique, artistique et humain. Patiemment, il s'applique à découvrir son vrai caractère et la tragédie intérieure qu'il a vécue. Dans cette méthode, Klaczko se rapproche de la précision de son modèle, en traçant de magnifiques portraits de Mickiewicz, de Krasiński, de Dante et de Michel Ange. Ses sympathies politiques continuent à être toujours les mêmes. Comme critique, il servait de modèle à ses contemporains qui lui étaient cependant bien inférieurs.

Zienkovicz ne pouvait se mesurer avec lui, aussi son cours sur la littérature de l'émigration n'est-il qu'un écho des idées de

Mickiewicz. Il prépare le mouvement qui précède l'insurrection de 1863, et son oeuvre reflète les programmes révolutionnaires de l'époque.

Reste Norwid dont les idées rappellent celles des romantiques. Rêveur et fantaisiste, il considère la langue comme un intermédiaire entre l'homme et la divinité. Il défend aussi l'idée de l'évolution de l'humanité et cherche un sens mystique dans les mythes populaires. Il prêche le culte du travail dans tous ses ouvrages.

C'est aussi le travail devenu attrayant, le travail devenu varié, qu'il annonce à sa génération. En vrai fouriériste, Norwid est le devancier de Ruskin par sa haine du progrès matériel qui pousse chaque créature divine à contrecarrer l'ordre supérieur. Il faut cependant que l'humanité se conforme à cet ordre et que les artistes ennoblissent l'oeuvre du peuple.

Ainsi Norwid dénonce le système qui fait un esclave de l'ouvrier et réclame que chaque travail, même le plus modeste, soit pénétré d'amour. Ses conférences sur Słowacki révèlent son esprit antimessianique. Elles découvrent également les symboles que contiennent les grandes oeuvres du poète de l'émigration.

La critique de l'émigration prépare par conséquent son renouveau en Pologne. Elle tâche de comprendre le passé, cherche à découvrir les recoins secrets des âmes, développe le sens historique et psychologique. Ses méthodes et ses principes ont été appliqués à l'époque du réalisme. En dépit de son dogmatisme, il faut reconnaître à la critique de l'émigration une grande valeur scientifique ainsi qu'une importance énorme au point de vue artistique.

-
17. GRODECKI R.: *Instytucja wieców w Polsce piastowskiej. (Die Institution der Tage in Polen in der Piastenzit)*. Présenté dans la séance du 21 mai 1929.

Nachdem die Frage der *colloquia* von St. Zachorowski monographisch behandelt, die Ergebnisse der Forschung dieses Gelehrten von Prof. O. Balzer richtiggestellt und in wesentlichen Punkten vervollständigt worden sind, durfte sich der Verfasser an die Behandlung dieses Gegenstandes aus zwei Gründen heranwagen. Erstens wurde die Quellengrundlage außerordentlich erweitert,

und zwar durch Zusammenstellung bisher unberücksichtigt gebliebener Mitteilungen, unter denen sich auch außerordentlich wichtige befinden, die etliche *colloquia* aus dem XIII. Jhd. betreffen; ferner durch Berücksichtigung von Urkunden, welche — auch wenn dies im Texte nicht vermerkt wird — in Tagungen ausgestellt wurden und die dort stattgefundenen Rechtshandlungen beschreiben; endlich durch vorsichtige kritische Verwertung von Urkunden, welche die Formel *de consilio et consensu baronum* (bezw. *militum*) enthalten — und welche der Verfasser grundsätzlich mit der Beteiligung der Fürsten auf den *colloquia* unter Mitwirkung des sozialen Faktors in Zusammenhang bringt. Einen weiteren Grund dafür, an die Behandlung des Gegenstandes heranzutreten, bildete der Umstand, daß die früheren Forscher sich lediglich auf statische, beschreibende Darstellung beschränkten, während mehr angezeigt erscheint, die geschichtliche Evolution darzustellen, umso mehr da diese Entwicklung im XIII. Jh. in den verschiedenen Fürstentümern Polens sich nicht in gleicher Weise vollzog und durch verschiedene, allgemein politische und persönliche Umstände bedingt war. Dieses Verfahren setzt uns in Stand, den verschiedenartigen Einflüssen, welche auf die Gestaltung der Institution einwirkten, nachzugehen und sämtliche Phasen ihrer Wandlung, welche von den Vorgängern juristisch nicht erfaßt werden konnten, zu verfolgen.

In dem ersten fertiggestellten Teil der Arbeit befaßt sich der Verfasser mit der Geschichte der Institution der Tagungen in Polen auf Grund von ausschließlich polnischen geschichtlichen Quellen; der zweite Teil soll eine vergleichende Untersuchung von analogen Institutionen in anderen Nachbarländern, und zwar auf breitester Grundlage, enthalten.

Die wichtigsten allgemeinen Ergebnisse des ersten Teiles lassen sich in folgende Punkte zusammenstellen:

1) Die Tage in Polen in der Zeit vom XI. bis zum XIII. Jahrhundert weisen einen einheitlichen Typus auf. Zu unterscheiden sind von ihnen die Zusammenkünfte der Herzöge aus dem Piastenhause, welche Geschlechts-, Familien- oder persönlichen Charakter haben und nicht als öffentlichrechtliche Institution gelten können. Wenn es sich auch recht oft ereignete, daß eine Zusammenkunft zwischen zwei Piastenhäusern oder zwischen einem Piastenherrn und einem fremden Herrscher oder einer frem-

den Gesandtschaft stattfand, so wird hiedurch der wesentliche Charakter des Tages in keinerlei Weise berührt, da ein solches Ereignis etwa nur einen ausserordentlichen Punkt seiner Tagesordnung bildete.

2) Die Quellenangaben über die Tage aus dem XI. und dem Anfang des XII. Jhs sprechen gegen die Theorie, nach welcher die Tage aus der sich seit 1138 allmählich ausbildenden Praxis der dynastischen Zusammenkünfte der Piastenherzöge entstanden sein sollten, vielmehr spricht das Alter der frühesten, uns bekannten Tage und gewisse charakteristische Züge derselben scheinen dafür zu sprechen, daß sie sich eher in genetischen Zusammenhang mit der früheren Periode altslawischer Tage bringen ließen. Indessen wird eine Entscheidung wohl erst nach vergleichender Betrachtung der Frage möglich sein.

3) Es fehlt auch nicht an indirekten Hinweisen, daß die Tage — wenigstens in gewissen Gegenden (Schlesien, Kleinpolen) — schon im XIII. Jh. eine ständige Einrichtung waren, sich periodisch wiederholten, oft mehrere Tage dauerten und daß der einberufende Fürst den Zeitpunkt und den Ort des nächstfolgenden *colloquium* verkündete.

4) Die Institution der Tage ist ein aus drei Bestandteilen bestehendes Organ, u. zw. aus dem Herzog, den Beamten (*barones*) und der Gesamtheit der Ritterschaft, ja sogar der freien Bauernbevölkerung, die aber schon spärlich vertreten zu sein scheint. Die Entscheidung liegt in den Händen des Herzogs und der Barone. Die letzteren hatten sich in vielen Fällen ihre Anteilnahme an den Tagen und das Recht der Mitentscheidung verbrieft lassen, so daß hiedurch das Entscheidungsrecht des Herzogs eingeschränkt erscheint; dieser nimmt zwar eine überragende Stellung durch die gesetzgeberische Initiative, welche von ihm ausgeht, aber er ist in ihrer Verwirklichung gebunden durch die Zustimmung der Mitberater, so daß diese sich an der Mitherrschaft beteiligen. Die Gesamtheit der versammelten Ritterschaft spielt dabei die wichtige Rolle von Zeugen, welche durch ihre Gegenwart die Öffentlichkeit und Objektivität der Urteile und der Verordnungen gewährleisten, (*actum publice, in pleno colloquio* usw.). Wenn manche Herzöge sich etwa über den *consensus baronum* hinwegzusetzen suchten, so verstand man es durch energisches Auftreten, mitunter auch durch Aufstand (wie z. B. im J.

1277) für seine auf Herkommen und alten Brauch beruhende, mitberatende und mitbestimmende Stellung zu erzwingen. Durch urkundliche Feststellung wurde diesem Gewohnheitsrecht gesetzlich bindende Kraft verliehen.

5) Die Beschlüsse des Tages wurden nach althergebrachter, im Rechtsbewußtsein des Volkes verankerter Sitte einstimmig gefaßt. Im eigenen wohlverstandenen Interesse, vielleicht zum Teil auch unter dem Einfluß des in den Kirchenkollegien eingeführten Mehrheitsprinzips begnügten sich die Herzöge manchmal mit »der Zustimmung und dem Rat« der Mehrheit der Barone, und setzten sich über den Widerspruch der Minderheit einfach hinweg. Aber bereits zweimal kommt es im XIII. Jh. vor, einmal im J. 1249 in einem lebenslänglichen Privileg und einmal im J. 1287 in einem vorerblichen Privileg, daß dem Breslauer Bischof, bezw. dem Bischof und dem Domkapitel das Einspruchsrecht gegen den Beschluß der Barone verliehen wurde. Man darf mithin annehmen, daß man die Stimmen der stimmberechtigten Barone verifizierte.

6) Die den Tagen vorbehaltenen Kompetenzen bildeten sich in nicht gleichem Tempo und im verschiedenen Bereich in den verschiedenen Teilfürstentümern Polens im XIII. Jh. Hieher gehören: a) die gesetzgeberische Wirksamkeit, die in dem kujawisch-masowischen und dem kleinpolnischen Gebiet besonders frühzeitig und fruchtbar war; 2) die Gerichtsbarkeit in Sachen zwischen den Untertanen und dem Staat (d. h. den Herzögen und Beamten), ferner in verschiedenen Kategorien von Angelegenheiten (wie z. B. *quaestiones hereditariae* der Geistlichkeit), welche mit Rücksicht auf den Gegenstand oder die Person den Tagen vorbehalten waren; 3) Besetzung von Staatsämtern; 4) Verleihung von (Immunitäts- oder Lokations-) Privilegien, welche die übliche Rechtsordnung störten; 5) Steuerangelegenheiten (außerordentliche, aber auch ordentliche, über das übliche Maß hinausgehende Steuer).

Auf Grund einer ins Einzelne gehenden Betrachtung der überaus zahlreichen Quellenbelege gelangt der Verfasser zu dem Schluß, daß es unrichtig ist, den Fürstentagen im XIII. Jh. den Charakter einer verfassungsmäßigen Institution und Merkmale einer sozialen Vertretung abzusprechen, da sie ihren eigenen Wirkungsbereich besaßen, dessen Spannweite zwar recht verschieden, immerhin aber recht bedeutend war und stets an Umfang gewann.

Ihre Existenz gründete sich auf die Berechtigung der Volksvertreter, an derselben nicht nur mit fachmännisch beratender, sondern geradezu entscheidender Stimme teilzunehmen. Ihr charakteristisches Merkmal besteht darin, daß sie keine Volksvertretung gegenüber dem Herrscher, sondern vielmehr, daß sie als eine Art Mitregierung der Barone mit dem Herrscher aufgefaßt werden müssen, dessen Macht in gewissen Grenzen durch die Zustimmung der bevorrechteten Würdenträger eingeschränkt wird. In den verschiedenen Teilfürstentümern im XIII. Jh. gestaltete sich die Wirkungskraft der Tage unter verschiedenen Herzögen recht verschieden, doch wurde ihr Funktionieren niemals eingestellt, auch wurden sie nicht aufgehoben und die Versuche, ohne *colloquia* zu regieren, stießen im Volk auf lebhaften Widerstand, so daß man von dem *ius resistendi* Gebrauch machte.

Die Gerichts- und Vorfassungstagungen des XIV. Jhs. betrachtet der Vorfasser als Fortsetzung, oder vielmehr als Rückstand der Tage des XII. und XIII. Jhs., welche in dem vereinigten Reiche Lokietoks und Kasimirs des Großen eine Krisis durchmachten, dann aber während des Interregnums nach Ludwigs Tod zu neuerlicher Geltung gelangten.

-
18. HANDELSMAN MARCELI: **Polska polityka jugosłowiańska w latach 1840—48. cz. I. Jej organizacja.** (*La politique yougoslave du prince Czartoryski entre 1840—48. I. Organisation*). Présenté dans la séance du 7 juin 1929.

I. Les sources. Imprimés — Mémoires de Zamoyski, papiers de Chrzanowski, documents publiés par Gawroński, mém. de Budzyński, documents publiés dans le *Portfolio* et les journaux contemporains.

Manuscripts — Aux Archives Czartoryski à Cracovie, papiers de l'autorité principale (Władza Główna) sur la Serbie No 5404. Dépêches de l'Orient 1838—1850 No 5410—5430. Correspondance de Czaykowski No 5486 et suiv. Copies de cette correspondance 5386—9. Registre d'extraits des dépêches et des instructions 5395—5403. Correspondance de Zach de Belgrad No 5390—4.

Bibliothèque polonaise à Paris: Mémoires de Woronicz. Note de Wierciński 1846.

Le problème »yougoslave«, formulé ainsi par le p-cc Czartoryski dans ses instructions du 30 mars 1847, n'a pas été traité scientifiquement jusqu'à présent. Voir notre communication à l'Académie des sc. morales et politiques 1929 »La question d'Orient et la politique yougoslave du P-cc Czartoryski après 1840«. Je parle dans ce mémoire du programme politique du prince, lié fortement à l'évolution de la question d'Orient, qui a subi un changement décisif après 1841. On s'oriente dans les milieux polonais dorénavant vers la Serbie qui après la révolution de 1842 devient le point d'appui d'une action indépendante polonaise dans les Balkans.

Sans parler de la politique proprement dite, je me borne dans la communication présente à tracer uniquement les cadres de son organisation.

II. L'Hôtel Lambert était un véritable ministère des affaires étrangères polonais. Le prince avait lui-même entre ses mains la direction des affaires, en qualité d'»autorité principale«. Il disposait d'un secrétariat, composé de différentes personnes: Bystrzowski, Blotnicki, Woronicz, et autres qui changeaient de devoirs. Absent, il se faisait remplacer dans ses fonctions, par ex. par Barzykowski en 1848. Il avait à côté de lui quelques agents principaux en mission: Zamoyski occupait parmi eux une place centrale; à côté de Zamoyski, Orpiszewski, Bystrzowski, Czaykowski jouaient de grands rôles.

Toute cette organisation de politique étrangère était strictement adaptée à l'organisation clandestine du parti conservateur, formée par l'*Unité nationale* et ses ramifications.

III. La politique étrangère du parti Czartoryski se basait sur des légations, établies définitivement, ou sur des missions envoyées *ad hoc* dans différents pays. Parmi ces légations la mission d'Orient a joué un rôle prépondérant. Le milieu Czartoryski a poussé le gén. Chrzanowski à se mettre au service de la Turquie en 1833, puis ensuite à partir de 1835 à celui de l'Angleterre dans le proche Orient pour en profiter pour la politique polonaise. En 1838 le doct. Lenoir-Zwierkowski se rendit à Stamboul, il s'approcha du général Chrzanowski et au moment où celui-ci a quitté la Turquie en 1839, il a cru nécessaire de démontrer la nécessité de créer une mission stable à Constantinople. Après de longues hésitations le prince Czartoryski a choisi l'écri-

vain connu, attaché à sa personne et à sa famille, Michel Czaykowski pour l'envoyer en Turquie en avril 1841 après un certain stage à Rome. La mission de Czaykowski fut formellement liée à des engagements conclus entre le prince Czartoryski et un soi-disant prince serbe Wasowicz, et devait nominale-ment avoir pour objet l'exécution des ces engagements. Evidemment, l'établissement d'une mission définitive n'excluait pas de missions spéciales pour lesquelles on se servait de différents voyageurs, se rendant en Orient, comme par ex. le soi-disant Anglais Lynch, (Łyszczyński) en juin 1841.

La nouvelle mission qui disposait en 1843/4 d'un budget de 10.100 fr. pour le voir augmenter à 28 mille en 1847, était composée en plus d'agent principal: d'un conseiller, d'un premier secrétaire, d'un chancelier, d'un dragomane et de quelques employés subalternes. Le personnel de la mission changeait d'ailleurs assez souvent. — Cette mission a dû travailler dans le plus stricte anonymat. Elle était couverte de passeports français, se servait de la poste française, recevait ses fonds par l'entremise de l'ambassade de France, y trouvait des fonds supplémentaires. Les ambassadeurs de Pontois et Bourqueney et quelques uns de leurs fonctionnaires restaient en contact continu bien que secret avec notre mission.

Elle pouvait compter en plus sur l'appui du Foreign Office, surtout pour la correspondance et l'envoi des fonds, puisés souvent dans l'action d'une association présidée par lord Dudley Stuart. Sur place on tâchait d'obtenir quelques fonds supplémentaires par les négociations avec la Turquie.

La mission de Stamboul occupait une position centrale dans notre politique d'Orient. Tout à fait antirusse, elle préparait une action proprement dite pour le Caucase et les districts des Cosaques, et elle tramait des intrigues en Serbie et en Bulgarie, pour y créer des difficultés à la politique russe. L'année 1846 a apporté un revirement: la direction de Paris a hésité un moment, puis elle s'orienta franchement dans une politique anti-autrichienne, c'est que Czaykowski a suivi avec d'autant plus d'engouement qu'il était imbu d'idées slavophiles. En agissant directement sur la Turquie et les confins de la Russie, notre mission de Constantinople essayait de nouer de rapports avec l'Orient asiatique (la Perse où Coulbo-Korzak Wereszczyński est mort à Tabris, et même

l'Afghanistan), pour diriger quelques sous-agences, dispersées sur le territoire, nominalement appartenant à l'Empire Ottoman.

La mission en Serbie a dû obtenir bientôt une position spéciale. La Serbie occupait une place à part parmi les provinces turques. Au point de vue international, elle seule, elle avait un status reconnu par les puissances, une autonomie intérieure garantie, un prince semi-indépendant, bien qu'elle restait sous la suzeraineté turque, dépendait du pacha de Belgrade et payait un tribut. Elle profitait d'une protection russe et subissait l'influence de l'Autriche, d'ailleurs sous la surveillance de la politique française et anglaise. La Serbie autonome entourée des pays sorbes de la domination autrichienne et turque, ne pouvait ne pas rayonner sur ses voisins et attirer vers elle-même ces peuples de la même race, de la même langue et la plupart de la même religion. Gouvernée autocratiquement par son prince Miloch, elle le renversa en 1839, guidée par ses deux grands politiques, soi-disant libéraux, Wouchitch et Petronevitch, pour donner le trône successivement à ses deux fils et revenir définitivement en 1842 au fils de son héros national, Alexandre Karageorgevitch. Sous l'action de la Russie, les puissances européennes n'ont pas voulu accepter ce changement. Contrainte à s'y soumettre, la Russie a décidé d'expulser les deux patriotes serbes, d'autant plus qu'on les savait en rapport avec le prince Czartoryski et recherchant l'entremise polonaise auprès des gouvernements anglais et français au nom du prince Alexandre. Le ministre russe Lieven et le consul Vachtchenko, puis Danilewski attaquent les deux ministres serbes, secondés dans cette action par l'Autriche, tandis que les consuls anglais et français indifférents se laissent entraîner par leurs collègues plus actifs. La Russie gagne la cause, les autres la suivent, les deux ministres doivent quitter leur pays en 1843, mais le prince Alexandre se soutient et son ministère, sous la direction de Garachanine qui lui aussi continue ses rapports secrets avec le prince Czartoryski, inaugure une politique de modération.

Czaykowski de Stamboul a suivi attentivement tous ces changements, en inspirant de ses conseils les représentants officiels de la Serbie à Constantinople et en agissant à Belgrade par Lenoir. Révoqué le 27 mars 1843 et se rendant à Constantinople avec des instructions de Zamoyiski (du 20 mai), pour y entrer dans la

mission centrale, Lenoir a dû céder son poste de Belgrade à Zach, un Tchèque dévoué à la cause de la Pologne, du prince Czartoryski et du monde slave. Muni des instructions du prince (mars-avril 1843), suppléées par celles de Czaykowski, Zach est arrivé en novembre 1843 à Belgrade et y est resté jusqu'au mois de mai 1848, (pour les origines de cette mission voir notre article: *Pierwsza stała misja polska w Belgradzie w XIX w.* Recueil Šišić).

Zach avait une position assez indépendante bien qu'il obéissait formellement à Czaykowski, qu'il communiquait ses rapports et recevait ses instructions de Paris par l'entremise de celui-ci; qu'il recevait de Czaykowski ses appointements et devait s'adapter à son plan d'action. Dès le commencement il avait conquis une autorité qui augmentait sans cesse: en rapports avec les ministres et les notabilités de la ville, admis à la cour du prince et de la princesse, il élargissait le terrain de son action sur les pays limitrophes pour y nouer des relations assez intimes avec les éléments influents locaux. C'est ainsi qu'il devint le confesseur des Franciscains bosniaques qui dans leur lutte contre l'évêque Barichitch cherchaient un point d'appui à Belgrade, et trouvaient ainsi une nouvelle voie de communication avec le prince Czartoryski, par lequel d'ailleurs ils ont obtenu gain de cause directement à Rome, grâce à l'activité d'un autre agent polonais — Orpizewski. — D'un autre côté, Zach restait en correspondance avec les Croates, venant en Serbie, le jeune Nugent, par Šafarik agissant à Belgrade et se mit en rapports avec L. Gaj, le chef du mouvement illyrien.

Cet élargissement du champ de notre action a donné naissance à l'idée qu'il était nécessaire d'élargir les cadres de notre organisation. On a pensé au commencement de séparer la Bosnie de Belgrade et d'y établir un agent spécial. Lenoir recevait des instructions volumineuses et détaillées pour cette mission, le 18 avril 1844. Cependant, on se rendit vite compte que c'est Zagreb, qui devient de plus en plus le point central du mouvement en préparation et c'est surtout là qu'il faut avoir un inspirateur. On a cherché en vain un bon représentant (Dąbrowa-Budzynski, puis Butkiewicz), pour tomber dans la crise de 1846—7.

L'attitude équivoque ou plutôt une réserve inattendue de Zach, qui à l'époque passait par une crise de confiance dans la cause

polonaise, a retardé la décision. L'hôtel Lambert en pleine conscience des grandes qualités de Zach, sans pouvoir trouver de nouveaux collaborateurs polonais d'une même valeur, croyait nécessaire d'éclaircir la position de son agent de Belgrade et devenait de plus en plus enclin à le transférer en Croatie. Des négociations entamées par Zach avec le gouvernement serbe pouvait apporter des fonds à affecter à cette nouvelle mission qui devait embrasser en même temps la Bosnie. Ces négociations menées à bonne fin, ont dû faciliter la réalisation définitive d'une nouvelle organisation. Zach était destiné pour Zagreb, et sans attendre ses nouvelles instructions, datées du 20 mai 1848, en pleine révolution, qui, après une crise intérieure et une guerre italienne, promettait l'écroulement de l'Autriche, qui promettait un nouvel avenir à sa patrie — la Bohême, il quitte Belgrade uniquement pour passer par Zagreb et se dépêche sur Prague. Le 9 juin 1848 au moment où l'antagonisme entre Slaves et Magyares auquel le Prince Czartoryski essayait d'obvier à tout prix, prenait une forme aiguë, Zach annonçait le changement de sa situation: à Prague il devenait un des chefs du mouvement slave, à Belgrade — Lenoir restait à sa place, d'ailleurs dans une position subalterne, et c'est seulement Bystrzonowski, qui bientôt en mission spéciale à Stamboul et entre les combattants devait représenter la politique du Prince sur ces confins pendant la guerre de 1849.

19. KOSCIEMLEDER ERWIN: **Czem jest aspekt?** (*Zum Wesen des Aspekts*). Présenté dans la séance du 12 juin 1929.

Die Analyse des Begriffs Aspekt muß auf Grund der Aspektgegensätze in lexikalischen Dubletten wie *dogonić : doganiać* oder *robić : zrobić* erfolgen, nicht aber auf Grund lexikalischer Unterschiede in ihrer lexikalischen Bedeutung nicht übereinstimmender Komposita und Simplicia wie *gonić : dogonić* oder *robić : zarobić* (vgl. KZ Bd 55 u. 56, wo Verf. vorliegenden Referats näher auf die Frage der Aspekt-Definition eingeht). Hinsichtlich der Syntax beruht der Unterschied zwischen Perfektivität und Imperfektivität *dogonić : doganiać* darin, daß man die Perfektivität nicht in einer Antwort auf die Frage: was tust du da? verwenden kann.

Aus der Analyse eines solchen Praesens geht hervor, daß der Aspekt die grammatisch-morphologische Kategorie zum Ausdruck der Richtungsbezogenheit in der Zeit ist, so wie das Tempus die Kategorie zum Ausdruck des Lageverhältnisses des Zeitstellenwertes eines gegebenen Tatbestands zum Zeitstellenwert des Sprechens ist (vgl. Verf.: »Zeitbezug und Sprache«, noch im Druck, und R. Hönigswald: »Grundlagen der Denkpsychologie«, Leipzig, 1925).

Einer solchen Definition des Aspekts widerspricht anscheinend der Gebrauch perfektiver Praesentia mit nicht streng futurischer Bedeutung. Er findet sich in folgenden Fällen.

1) In abstrakten zeitlosen Sätzen wie: *koń ma cztery nogi, a potłnie się, krak krakowi oka nie wytkole*, in welchen sich auch die Imperfektivität findet, wie: *ręka ręce myje* (vgl. KZ Bd 56), oft sogar in ein und demselben Sprichwort wie: *gdzie diabeł sam nie może, tam starą babę pośle* neben... *posyła*. Das Nebeneinander von Perfektivität und Imperfektivität in solchen Fällen beruht darauf, daß solchen Sätzen der Zeitstellenwert fehlt, der ein wesentliches Charakteristikum der Antwort auf die Frage: was tust du da? bildet, und die polnische Sprache bedient sich, angesichts des Fehlens grammatischer Kategorien zum Ausdruck der logischen Kategorien Zeitlichkeit: Zeitlosigkeit, der zeitlichen Kategorien: Imperfektivität und Perfektivität nebeneinander, sofern der Tatbestand zeitstellenwertlos ist. Jedoch wirken auch in solchen Fällen gewisse Faktoren entscheidend auf die Wahl des Aspekts ein, wie z. B. die Stilgattung. So zeigt der wissenschaftliche Stil in solchen Fällen eine deutliche Neigung zum Gebrauch der Imperfektivität. Außerdem treten hier deutlicher die lexikalischen Schattierungen in Erscheinung, da die zeitlich-aspektlichen Unterschiede ihre Bedeutung verlieren.

2) Der Gebrauch des perfektiven Praesens im sogen. Koinzidenzfall, d. h. wenn das Aussprechen des gegebenen Wortes gleichzeitig den lexikalischen Inhalt des angewandten Verbums bildet, ist eine Eigentümlichkeit des Hebräischen und findet sich auch im Slowenischen (vgl. Verf.: Zeitbezug u. Sprache). Jedoch auch im Polnischen finden sich solche Fälle, wie z. B.: *pozwól sobie...*, ... *dodam nawiasem...*, *jesteś głupi, tyle ci powiem...*, *proszę*, u. a. Einmal antworten solche Praesentia nicht auf die

Frage: was tust du da? — denn ein solches *tylę ci powiem* bedeutet nicht: soviel habe ich dir eben gesagt, und werde ich dir auch weiterhin sagen, — sie stehen also nicht im Widerspruch zur obigen Definition der Aspekte. Zweitens findet sich in diesen Fällen nicht nur ein Nebeneinander beider Aspekte: *pozwalam sobie, to ci mówię* u. s. w., sondern auch oft ausschließlich die Imperfektivität, z. B. *przysięgam* (bei der Eidesleistung selbst), *otwieram posiedzenie* u. a. Dabei beruht die Imperfektivität darauf, daß das perfektive Praesens die Möglichkeit eines Mißverständnisses hinsichtlich des Tempus zuläßt, also auf einem Einfluß des Temporal-systems auf das Aspekt-system.

3) Bekanntlich wird das perfektive Praesens auch im sogen. *Praesens historicum* verwendet (vgl. KZ 56), ohne daß solche fiktive Praesentia, die doch immer als Fiktion verstanden werden, der Aspekt-Definition zu widersprechen brauchten. Aber noch unberücksichtigt ist bisher das Verhältnis von Perfektivität u. Imperfektivität in solchen Fällen, sowie das Verhältnis des Aspektgebrauchs im Praes. hist. zum Aspektgebrauch in Vergangenheit und Zukunft. Z. B. folgende Situation: *Siedziałem przy biurku, pisałem list do brata, wtem nagle Antek wpadł do pokoju*. Hier kann man nicht *wpadł* durch *wpadal* ersetzen, und wenn man die ganze Situation in die Zukunft überträgt, kann man ebenfalls anstatt *wpadnie* nicht sagen *będzie wpadał*. Erzählt man aber diese Szene im Praes. hist., so tritt die Imperfektivität auf: *Siedzę przy biurku, piszę list do brata, a wtem nagle Antek wpada*. Dieser Wechsel ist zwar nicht durchaus nötig. In der Belletristik finden wir sehr oft in solchen Fällen die Perfektivität: *wpadł* (vgl. den Artikel von Prof. Szober in *Język Polski* VI, 1921). Beispiele in Menge finden sich u. a. in Agay-Han. Die heutige Umgangssprache aber verwendet in diesen Fällen nicht die Perfektivität, und sogar in der heutigen schönen Literatur sind Beispiele selten. Der Grund dieser Erscheinung dürfte folgender sein: Der Gebrauch des Praes. für die Vergangenheit ist eine fiktive Verschiebung des Zeitstellenwerts eines Tatbestands in die Gegenwart des Sprechenden, und der Hörende versteht ihn auch als Fiktion, denn gewöhnlich werden ja Zeitbestimmungen wie *gestern* u. s. w. hinzugesetzt. Nur aus diesem Grunde ist die Verwendung der Perfektivität in solchen Fällen überhaupt möglich. Die Praesensform perfektiver Verben aber läßt die Möglichkeit eines Mißverständ-

nisses zu — ähnlich wie im Koinzidenzfall — und der Erzählende greift zur Imperfektivität. Auf diese Weise erreicht er sogar eine größere Unmittelbarkeit, denn die betreffende Handlung spielt sich dann gleichsam vor den Augen des Hörenden ab. Also auch in diesem Falle weicht eine im Aspektsystem begründete Perfektivität der Imperfektivität unter dem Einfluß des Tempusystems und seiner Eigentümlichkeiten.

Der Gebrauch des Praes. hist. ist ein Charakteristikum der täglichen Umgangssprache. In dieser selben Stilgattung begegnen wir noch einer anderen uneigentlichen Verwendung des imperfektiven Praes., die ein Gegenstück zum Praes. hist. bildet. Z. B.: *ojciec w tych dniach przyjeżdża* (anstatt *przyjedzie*, vgl. Krasnowolski: Syst. składnia jęz. polsk. § 292, 2), *zaraz wysiadamy, pociąg zaraz rusza*. Hier handelt es sich kaum um eine Futurbedeutung des imperfektiven Praesens, sondern um eben eine solche fiktive Verschiebung des Zeitstellenwerts auf die Gegenwart des Sprechenden wie im Praes. hist., nur eben nicht aus der Vergangenheit, sondern aus der Zukunft. Da wir aber hier eine Gegenwart nicht hätten, wenn wir den perfektiven Aspekt verwendeten, gebrauchen wir in diesen Fällen die Imperfektivität so wie im Praes. hist. *wpada* anstatt *wpadnie*. Jedoch nicht jedes Zeitwort kann man in einer solchen uneigentlichen Gegenwart (Praesens propheticum) anstatt im perfektiven Futurum gebrauchen.

Also beruht der Gebrauch der uneigentlichen Imperfektivität (Praes. hist. u. Praes. proph.) darauf, daß das Polnische neben dem Aspektsystem auch ein Temporalsystem besitzt. Dieses Temporalsystem aber kreuzt sich mit dem Aspektsystem im Praesens deswegen, weil eine Gegenwart im perfektiven Aspekt unmöglich ist.

Es bleibt noch der Typ einer uneigentlichen Imperfektivität in Beispielen wie (vgl. Krasnowolski a. a. O. § 285, 2): *chodziles już do apteki?*, *czytałem już tę książkę*, *czy pani już śniadała?*, *czyś ty nakręcał zegarek?*, *czy to pan otwierał drzwi?* u. s. w. Ein Charakteristikum dieser Fälle ist, daß es sich um isolierte und zeitlich nicht gegliederte Tatbestände handelt. Sofern solche Tatbestände in der Vergangenheit liegen, erfordern sie auf Grund des Aspektsystems nicht strikt die Perfektivität, da beim Fehlen jedes relativen Moments weder die eine noch die andere Richtungsbezogenheit Erfordernis ist. Die Literatursprache jedoch hält

sich hier, wie es scheint, mehr an die Perfektivität. Insofern also auch solche Fälle der Umgangssprache angehören, zeigt sich in ihnen eine ähnliche Neigung dieses Stils zur Imperfektivität wie im Praes. hist. und Praes. proph. Sie beruht zwar in diesem Falle nicht auf der Kreuzung des Aspektsystems und des Tempussystems, sondern eher vielleicht auf einem Einfluß jener Verbreitung der uneigentlichen Imperfektivität im Praes. proph. Diese Erscheinungen nämlich gehören zu demselben Stil und stehen wahrscheinlich in Verbindung mit dem diesem Stil eigentümlichen Streben nach ausdrucksvoller Unmittelbarkeit. Sofern man nämlich annehmen kann, daß der Sprecher auf Grund des Praes. hist. und des Praes. proph. — vielleicht völlig unbewußt — mit dem imperfektiven Aspekt ein Gefühl der Unmittelbarkeit vorfindet, dürfte man auch annehmen können, daß er diesen Aspekt auch dort zur Erreichung jener Unmittelbarkeit verwendet, wo die Ursachen fehlen, welche jene uneigentliche Verwendung der Imperfektivität im Praes. hist. und Praes. proph. hervorrufen. Jedoch wird man hier auch mit einem anderen Faktor rechnen müssen: vielleicht spielt auch eine Differenzierung der hier hinsichtlich des Richtungsbezugs gleichberechtigten Perfektivität und Imperfektivität eine Rolle, und zwar nach dem Gesichtspunkt, ob der durch die Handlung hervorgerufene Zustand noch fortwährt oder nicht (vgl. Krasnowolski a. a. O.).

20. KOWALSKI J. **De amicitia et amore in Virgilio Bucolicis.** Présenté dans la séance du 13 mai.

Les Bucoliques de Virgile reposent toutes sur un sentiment commun, que Rohde croit apercevoir dans le sentiment bucolique. On peut toutefois découvrir un rapport plus tangible entre les parties de ce livre, car les Bucoliques représentent l'expression dramatique des idées du poète sur le monde et les choses. La poésie de l'époque (comp. »La lettre aux Pisons« d'Horace) suivait l'exemple d'Aristote et n'admettait pas de différence absolue entre les genres littéraires, car la forme épique et la forme dramatique se pénètrent réciproquement dès l'origine. Cette idée est une conséquence de la théorie qui assimilait le développement de la littérature à celui de l'organisme vivant. La poésie épique

de Virgile est imbue d'esprit dramatique. En qualité d'épyllies, les Bucoliques sont l'expression de la poétique de Virgile, telle qu'il la concevait déjà avant d'avoir écrit l'Énéide.

Le caractère dramatique des Bucoliques se traduit par l'effort que tente le poète pour dépasser peu à peu le cercle de ses idées philosophiques plus anciennes. Les Bucoliques ne sont par conséquent pas toutes au même plan et les différences entre les aperçus qu'expriment les diverses églogues ne s'expliquent pas par le temps plus ou moins long que Virgile prenait pour les composer: bien plus, elles traduisent la tendance du poète à décrire ses états d'âme anciens que remplacent peu à peu des horizons nouveaux. Au moment où il écrivait sa IX^e églogue, le poète conçut l'idée de la I^e, qui devait servir de fond à l'églogue IX, dont elle était appelée à renforcer le caractère dramatique par l'effet du contraste.

Les idées de Virgile sur l'ensemble des choses, relevaient dans l'antiquité du domaine de la philosophie. La philosophie de Virgile est épicurienne et stoïcienne dès le début. Cette synthèse caractérise l'époque d'Auguste. On aurait tort d'admettre l'existence d'une école d'épicuriens grecs plus récents qui aurait subi l'influence des stoïciens, car seule l'école épicurienne entre toutes les autres écoles grecques ne reconnaissait pas la possibilité d'un développement de la doctrine du maître qu'elle professait comme une doctrine religieuse. Plutarque ne connaît pas d'épicuriens plus récents et il se livre au II^e s. après J. C. à des polémiques contre Epicure sans y ajouter rien de nouveau. Mais ils avaient soin d'écarter tout ce qui portait l'empreinte d'un utilitarisme terre-à-terre dans les idées parfois contradictoires du maître. Toutes les doctrines que Cicéron attribue au épicuriens plus récents, sont contenues dans l'enseignement du maître.

Epicure et les Epicuriens contemporains de Cicéron étaient alors la secte la plus nombreuse à Rome. Elle se composait de philosophes romains et ses adeptes considéraient l'amitié comme la plus nécessaire de toutes les vertus. Toutes les écoles philosophiques de la Grèce s'étaient occupées du problème de l'amitié, mais elles lui donnaient des solutions différentes. Platon voyait dans l'amitié un trait d'idéalisme, Aristote s'en est occupé en se plaçant au point de vue social, les stoïciens prenaient comme point de départ l'idée de l'amour du prochain et aboutissaient

insensiblement à l'idée du sage qui se sacrifie et pour lequel l'amitié est un moyen de s'exercer dans la vertu. Seuls les Epicuriens trouvaient de la douceur dans l'amitié et c'est pour elle qu'ils la cultivaient. A côté de l'amitié, l'école péripatéticienne et l'école stoïcienne, admettaient l'amour issu de l'amitié ou se transformant en amitié. C'était alors l'amour philosophique. Il résulte des principes à la base de leur doctrine, que l'amitié, comprise dans le sens philosophique, est de l'amour. Pour des raisons utilitaires, les Epicuriens étaient contraires à l'amour pour les femmes. Toutes les fois que dans les Bucoliques nous entendons parler Virgile de l'amitié, de l'amour pour les garçons, toutes les fois que nous le voyons comparer l'amour pour ceux-ci avec l'amour pour les femmes, — nous sommes en présence d'idées empruntées au système épicuréen. Nous avons affaire ici à la première étape de l'esprit dramatique dans les Bucoliques, car elle est marquée au sceau du développement. La II^e églogue chante l'amour pour un garçon; la langue qu'elle emploie et les sentences qu'on y voit énoncées, permettent de reconnaître une tendance épicuréenne. Dans la III^e églogue (v. 108—110), nous voyons l'auteur hésiter entre l'amour pour les garçons (*amor dulcis*, v. 82—83) et l'amour pour les femmes (*amor amarus* qu'on reconnaît dans le nom d'Amaryllis vv. 80—81). Dans la IX^e, la vie se charge de trancher la question: Damon meurt d'amour pour Nisa et Alphésibée triomphe, car Daphnis est de retour. Dans la X^e églogue le poète tire une conclusion d'ordre littéraire, car, tout comme dans la VI^e, il conseille à Gallus de choisir une forme objective de poésie et d'émailler d'épyllies érotiques les chants des bergers. Quoique Mécène eût probablement encouragé cette forme littéraire, elle ne fut cependant pas adoptée. On découvre une opposition latente contre l'élégie dans l'érotisme épicuréen et les noms de Virgile et d'Horace en sont l'expression.

La I^{ère}, la VII^e et la IX^e églogue représentent une autre étape de l'évolution dramatique des Bucoliques. Ces égloques traitent de l'amitié dans les rapports politiques. Mélibée n'envie pas le sort de Tityre qui est resté dans le pays et celui-ci ne s'apitoie pas sur le sort de l'exilé. C'est là la façon de comprendre l'amitié dans la philosophie stoïcienne et épicuréenne de l'époque. Pénétré de l'esprit de sérénité dont s'inspire la philosophie d'Epicure, le

poète ne fait pas de l'exilé le héros de l'églogue, comme on pourrait s'y attendre, mais il montre les bons côtés de l'événement. Il ne s'agit pas ici de l'opportunisme du poète, mais bien de la façon dont la philosophie considère les malheurs de la vie sociale. Ce n'est donc qu'au point de vue philosophique que Tityre reflète les idées du poète. Du reste Virgile sait compatir à la triste situation de l'exilé, quoique Tityre y soit indifférent.

Dans la VII^e églogue, nous voyons entrer en conflit deux façons de considérer la vie: c'est à la lutte de l'humeur sereine et du désespoir que nous assistons, lutte qui se déroule dans le cadre du paysage champêtre et des sentiments bucoliques. La façon indirecte de caractériser les personnages fait ressortir l'allégorie qui cependant n'est pas une allégorie abstraite. La victoire de Corydon n'est pas une conséquence de la supériorité de son art, comme on l'admettait jusqu'ici, car le poète nous dit qu'il sont égaux l'un et l'autre dans l'art de chanter.

La IX^e églogue nous montre Tityre qui s'est enfin trouvé dans la situation de Mélibée, car lui aussi est condamné à l'exil. Virgile ne le fait cependant pas entrer en scène. Les trois pâtres s'entretiennent de l'absent et c'est précisément cet entretien qui fait de la douleur de Ménalcas le vrai sujet de l'églogue. Cependant Moeris personnifie également certains traits du caractère du poète: il répète les paroles qu'avait prononcées autrefois Mélibée en proie au désespoir, sans toutefois y mêler son ancienne ironie, car il parle de l'avenir avec espoir et courage. Moeris emploie les mêmes paroles pour exhorter le jeune Lycidas (IX, 66), que celles dont s'est servi le poète pour se châtier lui-même (c'est-à-dire Corydon) dans la II^e églogue.

Il ne faut donc pas chercher l'allégorie dans les noms comme le faisaient les anciens et comme le font également les savants modernes. Virgile change les noms et un seul personnage ne traduit jamais entièrement sa pensée. Les anciens admettaient dans l'âme différentes facultés, souvent contradictoires. L'auteur distribue ces facultés entre deux personnages qui expriment ses propres pensées. Comme les Géorgiques poursuivent un but philosophique, comme la mission d'Enée est l'expression d'une synthèse que deux systèmes philosophiques contemporains contribuent à former, de même les Bucoliques sont une oeuvre philosophique. Le paysage champêtre et serein sert ici de décor à la tragédie

d'une âme romaine. Comme le contraste entre la vie champêtre et la philosophie que l'auteur y introduit, est très violent, l'allégorie n'en est que plus saisissante, sans dépasser toutefois le postulat de la caractéristique indirecte.

21. KOWALSKI J.: **De Didone Graeca et Latina**. Présenté dans la séance du 13 mai 1929.

Ctésias a probablement donné le premier une interprétation rationaliste du mythe de Didon. C'est lui qui pour expliquer les pérégrinations de Didon, divinité qu'on identifiait avec Junon, mit en rapport son culte avec celui d'Héraclès errant. Comme Héraclès, Didon ne devait être portée au rang des dieux qu'après la mort; comme lui, elle fut brûlée en holocauste sur le bûcher. Les noms de *Θειοσσώ* et de *Δειδώ*, l'un et l'autre d'origine ionienne, remontent à Ctésias. Pour expliquer les pérégrinations, Ctésias a créé deux Pygmalion différents; en effet, à côté du Pygmalion plus ancien de Chypre, il en créa un autre, celui de Tyr.

Après Ctésias, ce fut Lycus Reginus qui s'occupa de ce mythe. Il changea le nom de *Πυγμαλίων* en *Φυγμαλίων* d'après le dialecte locrien. Cette forme a été rapportée par Ios. *C. A.* I 18, 125 d'après Ménandre l'Ephésien.

Il paraît probable que le précepteur de Timée, Philiscos qui vivait à Milet, bien qu'il eût été originaire de Sicile, s'est également occupé du mythe de Didon. En effet, il faut lui attribuer l'ouvrage »Sur la Phénicie«, que Suidas croit avoir été écrit par Philistos, de même que les paroles *ὡς πρῶτος κατὰ τὴν ῥητορικὴν τέχνην ἱστορίαν ἔγραψεν*, surtout que Philistos n'était pas rhéteur, tandis que le rhéteur Philiscos avait été le maître de Timée. C'est aussi pour les mêmes raisons qu'il faut attribuer à Timée, l'élève de Philiscos, l'ouvrage »Sur la Syrie, ses villes et ses rois«.

Timée insiste sur les ruses de Didon. Comparé avec les quatre ruses dans Justin XVIII 6, l'extrait de Madrid ne contient que la description d'un seul stratagème, grâce auquel il se trouve dans la conclusion des »Stratagèmes« de Polyainos.

Philistos qui a immédiatement précédé Timée, suit probablement l'exemple d'Hécatee qui le premier a avancé la thèse, suivant laquelle les Gréco-Phéniciens, c'est-à-dire deux races diffé-

rentes, composaient primitivement la population de la côte septentrionale de l'Afrique. C'est pourquoi Didon n'est pas mentionnée par l'historien de valeur qu'était Philistos, mais nous voyons en revanche deux autres fondateurs de Carthage, dont l'un était Phénicien, l'autre Grec. Il est probable que les deux suffètes carthaginois ont suggéré cette idée à Hécatéé. Eudoxos n'a également pas admis l'existence de Didon et a suivi l'exemple d'Hécatéé ou de Philistos.

Timée a probablement combattu la thèse de Philistos, car dès lors nous voyons les deux opinions toujours l'une à côté de l'autre. C'est probablement à Polémon, l'auteur des »Antilogies contre Timée«, qu'on doit d'avoir opéré ce rapprochement. Au cours de cette polémique, Timée a distingué *Byrsa* fondée par Didon, de la *Ville nouvelle* (c'est là l'étymologie du mot *Kart chadast*), qu'il a cru identique avec la *Carthage* d'Hécatéé et de Philistos. Tandis que Philistos et Eudoxos admettaient que Carthage avait été fondée après la guerre de Troie, Timée rapproche la date de la fondation de la Nouvelle Ville de la première olympiade, qui est aussi la date de la fondation de Rome d'après cet historien. Il le fit à cause de l'étymologie du nom de cette ville, et puis il ne pouvait pas faire sienne la thèse d'Hécatéé et de Philistos, suivant laquelle les Carthaginois seraient d'origine gréco-phénicienne, surtout pendant la période où Carthaginois et Grecs se combattaient en Sicile. La chronologie de Timée fut mal comprise par Denys d'Halicarnasse, qui ne s'aperçut pas que suivant l'exemple des historiens siciliens, Timée avait appliqué une méthode bien connue de l'historiographie de la Grèce Orientale. Cette méthode consistait à multiplier les mêmes faits historiques (multiplication des personnages historiques, fondations de villes attribuées à plusieurs personnes différentes) et à décrire séparément les étapes successives des événements, de sorte que les étapes de la fondation de Rome, furent rapprochées de celle de Carthage.

Naevius ignore les amours de Didon et d'Enée, car les mots sur lesquels pourrait s'appuyer la thèse contraire, se trouvent dans le deuxième livre du poème, c'est-à-dire après l'arrivée d'Enée en Italie. Le nom de *Methres* que Naevius donne au père de Didon, s'explique par une confusion du parapegme de Ctésias qui a fait coïncider la fondation de *Byrsa* avec une année

du règne de Mithres, roi des Perses. Les noms des princes phéniciens n'étaient pas portés sur les tableaux chronologiques et le nom de Mithres n'est pas phénicien mais perse. Ctésias a écrit les *Περσικά* à l'époque où les Perses envahirent l'Assyrie. Tout comme l'avait fait Timée, Naevius a mentionné Didon en parlant des antiquités de Carthage, avant de décrire les premières luttes contre la Sicile et l'Italie. Contrairement à ce que nous voyons chez Timée, la source dans laquelle a puisé Naevius est d'origine périégétique. Polémon fut le premier périégète antérieur à Naevius. Polémon est épris de l'antiquité, c'est pourquoi il emprunte à Timée la liste des vainqueurs aux jeux olympiens, qu'il considère comme la base sur laquelle s'appuie la chronologie historique. Il n'admet cependant pas la date que donne Timée. Didon est probablement pour Timée la fille de Belos, premier roi de Tyr. Cette généalogie est en rapport avec l'étymologie du nom *Elissa*.

L'identification d'Elissa, divinité adorée à Chypre, avec Anne de Malte, est en rapport avec la périégèse. Du reste, Polémon pouvait citer un autre auteur grec qui considérait Anne comme soeur de Didon. Timée sait déjà que le nom de Didon est d'origine libyenne, soit qu'il n'est pas de provenance phénicienne. Ainsi qu'il résulte d'Eustace, in *Dionys. Perieg.* 195, Polémon a avancé la thèse que c'étaient les Phénico-Libyens qui avaient fondé Carthage. C'est grâce à cette thèse que les Romains plus cultivés de cette époque ne donnaient pas au Cartaginois le nom de *Poeni*, mais les appelaient Africains ou Libyens. Cependant, en reculant l'époque où vivait Didon dans un passé beaucoup plus lointain que ne le faisaient les devanciers de Timée, Polémon a soin d'admettre l'existence d'une Didon phénicienne. C'est probablement de ses oeuvres qu'ont été tirés les faits historiques que nous raconte l'Énéide I, 11, 336—368. On s'aperçoit que ces détails en rapport avec la périégèse ont déjà exercé de l'influence sur Naevius. Celui-ci ne suit pas fidèlement Polémon, peut-être parce qu'il a mal compris le résumé qu'en donne Ctésias. (Mithres est d'après lui de père de Didon). L'époux de Didon, Sicharbas, a probablement été déjà appelé Sichée par Polémon, qui emprunta ce nom à celui de la tribu africaine des *Σουκχαιοί* (St. B.), pour établir une différence entre Sicharbas et Iarbas.

L'auteur de Justin avait probablement besoin de cette ressemblance.

Caton a adopté la chronologie de Timée, mais il a confondu Byrsa avec Carthage. Cette confusion a été la cause de l'erreur de Denys d'Halicarnasse, et de celle de Virgile, erreur que rectifient les scolies *in A* 1, 267. Du reste, d'après Virgile, Didon, fille de Belos, vit à l'époque de la guerre de Troie. Les Grecs et les Romains ont profité à partir du II^e siècle après J. C., de l'erreur chronologique de Caton, pour réfuter la thèse fictive de Virgile qui s'appuyait sur cette chronologie.

Tandis que d'après Naevius, Romulus et Rémus sont les petits enfants d'Enée, une lignée des rois d'Albe s'intercalait entre Enée et les deux jumeaux au temps de Virgile. Ainsi qu'il résulte du premier livre des »Antiquités romaines« de Denys d'Halicarnasse, le développement de cette lignée ne coïncide qu'avec le premier siècle av. J. C., probablement avec Varron.

Sans établir de rapport avec cette chronologie, Varron invente probablement dans l'ouvrage *Aetia*, les amours d'Enée et d'Anne, sans doute pour trouver l'*aetium* d'Anne romaine. Anne cherche la mort dans la rivière *Numic[i]us*, dans laquelle Enée périt ensuite à son tour. Par le fait de comparer Ov. F. III avec les notes sur le mime de Laberius dans Non. 90, 21 et Gell. XVI 7, 10, nous sommes amenés à supposer l'auteur dans la personne de Varron. Martial IV 6, 17 et Sil. It. VIII 174 (~ Ov. F. III 657), ont également subi son influence. L'étrange idée de Varron fait supposer qu'indépendamment de Naevius, Anne était connue dans la littérature grecque où elle était différente de Didon. Il faut supposer également que ce fut Varron qui le premier a fait passer Enée à Carthage. Reste encore à résoudre la question chronologique. Il se pourrait bien que Varron n'eût pas traité cette version comme un fait historique, mais plutôt comme une croyance populaire, ou comme une version moins savante parmi d'autres plus recherchées. C'est du moins ce qui semble résulter d'Ov. F. III.

Virgile cherche les *errores* d'Enée dans Alexandre Polyhistor; il suit à cet égard les indications de Parthénios, lequel dans les *Erotica Pathemata* profite d'Aristide de Milet, un devancier d'Alexandre. De son côté, Aristide a copié ses informations de Polémon (St. B. et Δωδώνη). C'est à Milet que fleurit l'école

qui établit un parallélisme entre la Grèce et Rome; elle s'étend en Arcadie et à Messane, enfin elle influence l'historiographie sicilienne et c'est par son intermédiaire qu'elle agit sur l'historiographie romaine, en faisant passer dans l'histoire de Rome des éléments empruntés à celle de la Grèce: les sujets de Tarpéia, des Horace, de Pénélope (d'après Plut. v. Rom. 2, ce sujet serait originaire de Sicile, comme le prouve le nom Tarchetios), des jumeaux Romulus et Rémus, des fils de Rea = *Rhea*). *Romulus* est un mot sicilien qu'on rencontre la première fois chez l'historien Kallias de Syracuse. Les noms de: *Numa*, *Numitor*, *Pompeilius*, *Aemilius*, *Amulius*, *Cacus*, sont également de provenance sicilienne. Le dernier historien romain qui représente l'influence exercée par l'histoire de la Sicile sur celle de Rome, est Cassius Hemina, dont le *cognomen* est sicilien.

L'amour de Didon pour Enée est une variante que Virgile se permet à l'égard de Varron dont il s'éloigne volontiers. Le coloris élégiaque de l'épisode libyen a déjà attiré l'attention des scoliastes. Si cet épisode fait partie des pérégrinations d'Enée, il n'en est pas moins rapsodique. Le poète résume les différents voyages d'Enée dont il a emprunté le sujet à de savants ouvrages, mais développe son idée personnelle qu'il rattache visiblement au cycle fermé des pérégrinations. Celui qui a tiré des extraits de différentes périégèses, a relié par une ligne idéale les points saillants des cultes et a su mettre en rapport les itinéraires plus restreints, en partie déjà connu avant lui. C'est la raison pour laquelle dans Denys d'Halicarnasse et dans Virgile, Enée s'embarque pour Buthrotum après avoir quitté les Strophades (Ithaque et Leucade) et atterrit en Calabre; or la route primitive de Buthrotum n'est pas une route maritime, car elle part de la Thrace et conduit à travers la Macédoine, la Thessalie et l'Épire (elle passe par Dodone). L'épisode de Délos, qui ne s'accorde pas avec l'itinéraire conduisant par la terre ferme, est plus récent, car son origine remonte à l'époque où le nom de *Launa* s'est montré nécessaire pour expliquer le nom de *Lavinium*; en effet, on cherchait auparavant l'aition de *Laurentum* dans la personne d'Euryléon, fils d'Enée, et plus anciennement encore, on voyait Enée arriver directement dans les environs de Rome. Ce changement s'explique par des motifs chronologiques et par la chorographie de l'Italie en voie de développement

(Polémon), qui se chargeait de donner une explication des noms des villes du Latium.

Pour Virgile et pour Eustace, Didon est la fille du roi Bélos ou celle d'Agénor. Elle est pour eux une Tyrienne ou provient de Sidon. Il en est de même chez Ov. et Sil. It. qui ne tirent pas exclusivement leur renseignements de Virgile. En parlant d'un détail archéologique, Sil. It. I, 26—27, s'en réfère à l'*alta vetustas*, par conséquent à une source sensiblement antérieure à Virgile. Malalas nous a conservé l'explication de cette alternance qu'il a trouvée dans Servius. Il est probable que l'auteur dans lequel a puisé Servius n'était autre qu'Hyginus, qui a noté à plusieurs reprises des versions différentes de l'Énéide. Nous ne connaissons pas la source d'Hyginus, mais elle ne paraît guère antérieure au I^{er} s. av. J. C., époque pendant laquelle on se servait d'artifices pareils pour trancher les questions litigieuses entre deux pays (Catulle, Hor.). Nous sommes certainement en présence d'une tentative pour faire accorder les différents articles de la périégèse, tentative qui rappelle celle que nous observons dans les pérégrinations d'Enée. Comme d'après St. B., Aristide de Milet a abondamment puisé dans Polémon, il faut chercher la source de tous les renseignements périégétiques de Virgile dans les écrits d'Alexandre, dont l'élève Atheius Philologus nous entretient de l'amour de Didon et d'Enée, en s'appuyant probablement sur l'Énéide. Le ton érotique du récit sur Didon, nous mène également à Aristide et à Alexandre, lorsque nous passons par l'étape de Parthénios, si nous admettons toutefois que Virgile a composé une oeuvre originale, en appliquant les méthodes de l'école de Milet.

Deux autres indications nous font penser que nous sommes en présence d'une invention de Virgile: 1^o) la critique acerbe des Grecs et des Romains à partir du II^e siècle ap. J. C. et le fait que les Grecs ne sont pas renseignés sur les amours de Didon et d'Enée; 2^o) les inconséquences dans la façon de traiter l'épisode africain. Les scoliastes ont reproché au poète ces inconséquences, toutes les fois qu'il s'est émancipé des modèles grecs.

22. KURYŁOWICZ JERZY: **Akcentuacja prasłowiańskich tworów prefiksalnych (tem. na -o-).** (*L'accentuation des composés préfixaux en slave commun [thèmes en -o-]*). Présenté dans la séance du 8 avril 1929.

L'accentuation des composés préfixaux slaves a été examinée par Leskien (*JA XXI*, p. 321 ss.) qui a établi la formule suivante (l. c., p. 369): L'accent frappait la syllabe radicale (du second membre), si elle avait l'intonation rude; il passait sur le préfixe, si la syllabe radicale portait l'intonation douce. — Dans cette formule il faut distinguer deux parties, la partie statique et la partie historique. La première concerne la répartition des deux types de composés, composés à radicale accentuée et composés à radicale inaccentuée. La seconde pose l'antériorité chronologique des formes à radicale accentuée qui représenteraient ainsi la couche la plus ancienne des composés slaves.

Ici nous nous bornons aux composés préfixaux, thèmes en -o-. Quant à la première partie de la formule de Leskien, elle constate le fait d'une alternance d'accent entre deux syllabes voisines, à savoir la syllabe radicale du second membre et celle du préfixe, lequel est en règle monosyllabique. Les anciennes conditions de cette alternance se laissent dégager des faits linguistiques que nous offre le serbo-croate. Si l'accent ¹ frappe le préfixe, celui-ci est bref, tandis que la radicale est longue. Si l'accent frappe la radicale, elle est brève et le préfixe conserve l'ancienne quantité. P. e. *òblāk*, *prèkrèt*, *òbor*, *nàlet*. Au point de vue du serbo-croate, la place de l'accent est donc une variable indépendante, la quantité des deux syllabes en question (syllabe du préfixe et syllabe radicale) étant, dans une large mesure, une variable dépendante, une fonction de la place de l'accent. Ceci résulte surtout de cas comme *òbòd*, *pòklòn*, *prèmèt* etc. (cf. Leskien l. c., p. 353, mais *zàklon*, *dòmet* etc.) où la voyelle longue n'est pas étymologique, et de cas comme *ùdār*, *ùglèd*, *ùgar*, où la brève

¹ Il s'agit naturellement de l'accent serbo-croate commun, et non pas de l'accent stokavien.

du préfixe n'est pas régulière non plus¹. La repartition serbo-croate nous indique clairement l'état ancien, dont elle est la continuation. Si l'accent amène l'abréviation du préfixe ou de la voyelle radicale, et si son absence amène l'allongement de la voyelle radicale, c'est qu'originellement l'accent frappait le préfixe quand la voyelle radicale était longue (à inton. douce) et qu'il frappait la voyelle radicale quand elle était soit brève, soit longue à inton. rude (une longue à int. rude apparaissant, sous l'accent, comme brève en serbo-croate). L'accent était donc une variable dépendante, une fonction de la quantité et de l'intonation de la tranche vocalique radicale. Mais il ne dépendait pas du préfixe et ceci seul nous explique pourquoi l'ancienne quantité du préfixe s'est conservée en serbo-croate au moins partiellement (à s. en position atone). Sous l'accent il y a eu normalisation, de sorte que même les préfixes à ancienne voyelle longue intonée douce ont abrégé cette voyelle, s'ils portaient l'accent: *prĭ*, *prĕ*, *sŭ*, *ŭ* (= **prĕi*, **peĕr*, **soĕm*, **aŭ*). L'accentuation de nos composés en serbe commun serait donc la suivante (*d* — longue à int. douce, *r* = longue à int. rude): $\cup\cup$, $d\cup$, $r\cup$, $\cup d$, d' -. En serbo-croate *a'*- a donné, par analogie, \cup -, p. e. *ŭdār* etc. (v. plus haut).

Les brèves serbo-croates continuent, au point de vue historique, non seulement les brèves slaves, mais aussi les longues slaves à int. rude. Dès lors il est probable que la répartition serbo-croate *brève—longue* a remplacé la répartition *rude—douce* de la sorte que les voyelles brèves lesquelles, en slave, formaient bloc avec les longues douces en s'opposant aux longues rudes, ont passé en serbo-croate au camp des longues rudes (abrégées en serbo-croate sous l'accent et dans certaines positions atones). La formule slave dont la continuation serait la formule serbo-croate citée plus haut, correspond donc à la première partie de la loi de Leskien: l'accent tombait sur la tranche radicale, si elle avait l'intonation rude, dans les autres cas il frappait le préfixe.

Quant à la partie historique de la formule de Leskien, elle

¹ Toutefois quelques mots ont échappé à cette normalisation, comme p. e. *ōtok*, *pōtpor*. *prĭstor*, *prĭjerov*, *ĭstok* (l. c., p. 362). — Comme les préfixes à voyelle anciennement longue présentent tantôt la longue, tantôt la brève (v. plus haut), il faut aussi compter avec des transports analogiques de quantité d'une catégorie accentologique à l'autre. P. e. *prĕbjeg* avec *e* bref comme dans *pre* de *prĕkrĕt* etc.

a été acceptée par un grand nombre de savants comme une des lois accentologiques les plus anciennes du slave (cf. p. e. van Wijk JA XXXVI, p. 353, Lehr-Splawiński O prasłowiańskiej metatonji. p. 31, Rozwadowski dans Gramatyka języka polskiego, p. 86, Bubrich Revue des Etudes Slaves VI, p. 176). M. van Wijk a observé que dans certains cas la tranche radicale porte l'accent, bien qu'elle soit originellement brève ou longue douce: alors l'intonation de la voyelle radicale deviendrait rude d'après M. van Wijk. — Ainsi les slavistes ont établi trois lois concernant les composés préfixaux, à s. deux lois morphologiques et une loi phonétique: 1) Dans les composés préfixaux c'est la syllabe radicale qui porte normalement l'accent (Rozwadowski l. c.). Si elle est brève ou longue à int. douce: 2) l'accent reste sur la radicale et l'intonation devient rude, ou bien 3) l'accent recule sur le préfixe. D'après MM. Lehr-Splawiński (Rocznik Slawistyczny VIII, p. 240/1) et Rozwadowski (l. c.), 2) serait plus ancien que 3).

Or il n'est pas permis, du point de vue de la grammaire indo-européenne, de poser des composés préfixaux en *-o-*, accentués sur la radicale. Les groupes linguistiques qui ont gardé l'accent libre et mobile de l'indo-européen, comme l'indien, le grec et le lituanien, s'accordent à démontrer que dans ce type de composés l'accent frappait soit le préfixe, soit la voyelle thématique, jamais la voyelle radicale. Pour l'indien, cf. Whitney p. 402, § 1148, trad. all.: dans les composés préfixaux en *-a-* l'accent y tombe en règle sur la voyelle thématique, c.-à-d. le composé est oxyton. P. c. *saṅgamá-* «assemblée», *vibodhá-* «vigilant». Si le second membre n'est pas un nom verbal, l'accent frappe généralement le préverbe (Wackernagel, Altind. Gr. II, 1, p. 256 ss.), p. e. *prá-vīra-* «grand héros», *vi-madhya-* «milieu». — En grec on trouve deux types d'accentuation: 1) sur le préfixe, p. e. *περίδρομος*, *ἐπισκοπος* ou 2) sur la voyelle thématique, si l'accent ne peut pas frapper le préfixe (Schroeder KZ XXIV, p. 125), p. e. *ἐπημοιβός* *ἐπαιδός*¹. — On peut établir deux types aussi en lituanien (cf. Jaunius, p. 88/9, trad. russe): 1) dans les cas comme *pāšaras*, *āpmaudas*, on a à faire au paradigme mobile, c.-à-d. à d'anciens oxytons, tandis que 2) les cas comme *ātrašas*, *prākaitas*, *prānašas*, appartenants au paradigme immobile, continuent les anciens pro-

¹ Innovation grecque: loi de Wheeler.

paroxytons. Chez Leskien, *Die Bildung der Nomina im Litauischen*, p. 160—195, on a compté, autant que les formes qui y sont citées permettent de déterminer l'ancienneté de la place du ton, 28 exemples d'anciens oxytons et 8 exemples d'anciens proparoxytons. Dans les cas comme *pa-sėdas*, *pa-dėrgas*, *pa-mėkas*, *pa-dėvas*, *iš-dėiekas*, *pa-laidas*, l'accent, originairement préfixal, a glissé sur la tranche radicale, conformément à la loi de de Saussure. Il n'est pas exclu que le type *atrasas* est relativement jeune et consiste dans l'immobilisation de la place de l'accent qui est resté mobile dans le type *pāšaras*. Quoi qu'il en soit, il est clair que le lituanien, tout comme l'indien et le grec, ne connaît pas à l'origine de composés préfixaux paroxytons. On ne saurait pas admettre, pour le slave, une action analogique du simple sur le composé (*narodъ*, *naroda* sous l'influence de *rodъ*, *roda*); car dans une large mesure les composés préfixaux, étant sentis comme dérivés de verbes composés, n'étaient plus productifs comme composés en slave commun. Ainsi p. e. *donosъ* était senti comme dérivé de *donesti* et non pas comme un composé de *do* + **nosъ* (qui n'existe même pas).

Le plus ancien type de composés préfixaux en slave devait donc être ou bien oxyton ou bien proparoxyton. Vu l'alternance de l'accent qui frappe soit le préfixe, soit la radicale, il faut partir du type proparoxyton. D'après la loi de de Saussure, l'accent devait frapper la tranche radicale, si la tranche intonée du préfixe était brève ou longue douce, et que la radicale était longue rude. Ensuite la place de l'accent a été partiellement morphologisée, de sorte que l'accent frappait une radicale à int. rude quelle que fût la quantité et l'intonation de la tranche préfixale (au lieu d'une fonction de deux variables, l'accent est devenu la fonction d'une seule variable, à s. de la tranche radicale). Comme en serbo-croate les longues rudes accentuées se sont abrégées, on y a eu d'abord trois types: 1) type à radicale longue (douce) avec accent sur le préfixe; 2) type à radicale brève (ancienne) avec accent sur le préfixe; 3) type à radicale brève (provenant d'une ancienne longue rude) avec accent sur la radicale. Comme les types 2) et 3) ne différaient que par la place de l'accent, celle du type 2) a été normalisée d'après le type 3). Au lieu de l'opposition slave *rude—douce* ou *brève* on a eu en serbo-croate l'opposition *brève—longue* (\equiv *longue rude* ou *brève—longue douce*). *Ōbor*, *ōkor*, *ōzeg* etc. ont été mis sur le plan de *ōbraz*, *ōklad*, *ōsjek* etc.

Le čakavien connaît des composés en *-o-* oxytons, p. e. *razděl* gén. *razdělà*, *način*, gén. *načìnà*, *pokrov*, gén. *pokrovà*. Leskien est d'avis que l'accord du russe, du serbe et du slovène empêche d'admettre pour ce type une origine ancienne (JA XXI, p. 364). Mais M. van Wijk cite en faveur de l'ancienneté de cette accentuation encore des faits slovènes (JA XXXVI, p. 336 et 363). En tout cas, il est clair que si ce type était représenté en slave commun, 1) il l'était dans une mesure beaucoup plus faible que le type à préfixe accentué, 2) les deux types, oxyton et proparoxyton, ont coexisté en slave tout comme dans les autres groupes linguistiques (indien, grec, lituanien), à l'exclusion du type paroxyton.

De ce qui précède il suit que 1) dans les composés préfixaux en *-o-* ce n'était pas la syllabe préfixale qui portait originairement le ton, mais bien le préfixe; 2) le jeu de la loi de de Saussure amenait l'accent sur la syllabe radicale, et ensuite une morphologisation partielle de l'accent le faisait tomber sur la syllabe radicale toutes les fois que celle-ci était une longue à int. rude quelle que fût la nature phonétique du préfixe.

Les exemples que cite M. van Wijk pour prouver qu'une radicale brève ou longue douce, frappée d'accent, obtenait l'intonation rude, s'expliquent donc de tout autre manière. Dans les cas comme le serbo-croate *pòrod*, il s'agit de la tendance serbo-croate à traiter les anciennes brèves de la même manière que les anciennes longues rudes. Les exemples comme *zárvat* (en face de *pòvrāt*) s'expliquent par une autre tendance, plus récente, à faire dépendre la quantité de la place de l'accent.

Depuis l'époque du slave commun jusqu'en serbo-croate moderne, le domaine des composés à radicale accentuée a été élargi sans cesse. En russe aussi l'accentuation du second membre est presque une règle, car sur des milliers d'exemples on ne trouve qu'une centaine de cas à préfixe accentué (Leskien JA XXI, p. 365). Il s'agit surtout de cas où le lien sémantique entre le composé et le verbe composé correspondant est rompu. Ces cas forment donc la couche la plus ancienne des composés en question (cf. p. e. *vozdux*, *zapad*, *pristav*, *podvig* [mais *po'dvig* déverbal] etc).

Comme on ne connaît pas l'histoire de la quantité vocalique en russe, il est difficile de dire, comment s'est effectuée cette normalisation de la place du ton. Il est probable que la disparition de l'opposition *longue—brève* y a joué le rôle principal. Cette

disparition supprimait la base phonétique sur laquelle s'appuyait l'alternance de la place du ton. — Quant à l'accent des groupes *tort* etc., il frappe toujours la seconde syllabe (p. c. *oborot*) conformément aux anciens modèles, dans lesquels la tranche radicale accentuée continuait nécessairement une tranche à intonation rude.

-
23. LEPSZY LEONARD: **Studja nad nieznanymi obrazami kościoła Marjackiego i zbiorów P. Akad. Umiej. w Krakowie.** (*Studien an unbekanntem, in der Krakauer Marienkirche und den Sammlungen der Polnischen Akademie der Wissenschaften befindlichen Bildern*). Présenté dans la séance du 16 mai 1929.

Der Verfasser behandelt zwei Bilder, welche »die Verkündigung Maria« und »die Krönung der Mutter Gottes« darstellen und aus der Erzengel Michael-Kapelle der Kürschner stammen. Sie wurden von dem Maler Restaurator M. Gąsecki entdeckt. Es sind Temperagemälde von gleicher Größe (58 × 44 cm), stecken in versilberten Originalrahmen mit daran befestigten Reliquienkästchen aus versilbertem Zinn. Sie sind wahrscheinlich in einer und derselben Malerwerkstatt um die Mitte des XV. Jhs, wahrscheinlich in Krakau, entstanden. Ihr Erhaltungszustand ist ausgezeichnet, und die Ausführung derselben so sorgfältig, daß sie gleichsam den Eindruck von großen Miniaturen machen. Auf dem Bilde, das die Verkündigung darstellt, sehen wir auf goldigem, glatten Hintergrund mit grünem, reichgemustertem Vorhang die Gestalt der Madonna, welche an einem reichverzierten gotischen Betstuhl kniet und ihr Gesicht dem verkündigenden Erzengel und seinen zwei Begleitern zuwendet. Der Erzengel kniet vor Maria und liest aus dem aufgerollten Pergament den Befehl Gottes.

Auf dem anderen Bilde, das die Krönung der Mutter Gottes darstellt, haben Gott Vater und Gott Sohn, mit Kronen auf den Häuptern, auf goldenem dreisitzigem Thron Platz genommen, sind reich gekleidet und setzen der vor ihnen knienden Mutter Gottes die Krone auf. Über ihnen schwebt der Heilige Geist als Taube mit goldenem Heiligenschein. Der Hintergrund ist eichenblattähnlich graviert und in gelbbrauner Tönung gehalten.

Beide Bilder enthalten eine Fülle von interessanten, außeror-

dentlich sorgfältig behandelten Einzelheiten und setzen in Erstaunen durch den Reichtum der hier dargestellten Teppiche, kostbaren Gewebe und Brokatgewänder. Wie aus Typen der dargestellten Gestalten, dem Beiwerk, der Behandlung des Hintergrundes und der Darstellungsart erhellt, gehört der Künstler durch seine Arbeits- und Auffassungsweise der Kölnischen Schule an, doch bleibt hiedurch seine Krakauer Herkunft durchaus nicht ausgeschlossen, so daß man annehmen darf, daß er auf seinen Wanderungen an den Rhein kam, hier rheinische Muster auf sich einwirken ließ und infolgedessen in seiner Darstellungsart stark unter flämischem Einfluß steht. Beide Werke besitzen also für die Geschichte der polnischen Malerei eine ziemlich große Bedeutung, denn diese Richtung war uns bisher nur aus ganz geringwertigen polnischen Denkmälern bekannt.

24. LEPSZY LEONARD: **Portret Jerzego Brodatego, księcia saskiego i miśnieńskiego.** (*Das Bildnis Georgs des Bärtigen, Herzogs von Sachsen und Meissen*). Présenté dans la séance du 16 mai 1929.

Herzog Georg war seit 1496 mit Barbara, einer Tochter Kasimirs des Jagellonen vermählt. Das auf ein Buchenholzbrett (20,4 × 14,7 cm) mit Ölfarben gemalte Bildnis stellt den Herzog mit goldenem Vließ an der Brust mit kahlwerdendem Schädel und grauen Bart dar. Dieses hervorragende Malwerk zeigt alle Merkmale der Kunst Lukas Cranachs, des Älteren, welcher als Hofmaler des Kurfürsten Friedrich des Weisen in Wittenberg weilte. Cranach malte Bildnisse fast aller zeitgenössischen Herzöge. Prinzessin Barbara verstarb nach dem vorzeitigen Tode ihrer acht Kinder im Jahre 1534 und der Herzog ließ sich damals in tiefer Trauer nach dem Verlust der Gattin den langen Bart wachsen und erhielt davon seinen Beinamen. Dieser Umstand gestattet die Entstehungszeit um das Jahr 1534 d. h. um die Zeit der Bestellung des votivbildes zu Meissen, anzusetzen, da das Bild — wie die zeitgenössische Inschrift besagt — nach der Natur gemalt wurde. Es erscheint nicht ausgeschlossen, daß das Bild sich früher auf dem Wawel befand.

25. MILEWSKI TADEUSZ: **Przyczynek do charakterystyki wymowy prasł. *y*.** (*Ein Beitrag zur Charakteristik der Aussprache von urslaw. *y**). Présenté dans le séance du 13 mai 1929.

Zu den Tatsachen, welche zur Bekräftigung der Hypothese von dem diphthongischen Charakter der Aussprache von ursl. **y* von Thomson (Zeitschr. f. sl. Phil. III 61—5 und IV 343 ff.), Ramovš (Slav. I 27 ff.) und Rozwadowski (Fonet. hist. 171—2) geltend gemacht wurden, ist noch die Aussprache der polabischen Fortsetzung dieses Lautes als *oi*¹ in der Stellung nach den Labialen hinzuzufügen. Diese Aussprache muß wohl als ein Archaismus angesehen werden, trotz der im Polabischen allgemeinen Diphthongisierung der urslawischen hohen Vokale². Dafür spricht nämlich die Schreibung der polabischen Wörter in den Urkunden und Annalen aus dem Zeitalter vor der Diphthongisierung der hohen Vokale (die Wende des XIV. und des XV. Jahrh.)³. So z. B. *Boycene* (1162) ← **bycina*, *Boyster* (1269) ← **bystroie*, *Botin* (1158), *Buthin* (1194), *Boithin* (1219) ← **bytinъ*, *Dobimuizle* (1178), *Dobimoizle* (1219), *Dobemuzle* (1238) ← **dobiemysl'ъ*, *Goztomuizli* (844) ← **gostomyslъ* ← **gostimyslъ*, *Rodemoyzle* (1174), *Rodemoyzle* (1236) ← **rodimysl'ъ*, *Poischow* (1297), *Poyskower* (1307) ← **pyskovъ*, *Wopoyse* (1296) ← **opyzy*, *Foysan* (1345) ← **vyšanъ*, *Foyterok* (1353), *Phoiterock* (1354) ← **vytorkъ* usw.

Statistisch läßt sich die Verteilung der Schreibarten dieses Lautes, wie folgt, darstellen:

Schreibung	<i>ui</i>	<i>u</i>	<i>oy. oi</i>	<i>o</i>
IX. Jh.	33% (1) ⁴	67% (2)	—	—
XII. Jh.	5% (1)	37% (7)	48% (9)	10% (2)
XIII. Jh.	—	10% (11)	88% (92)	2% (2)
XIV. Jh.	—	4% (10)	94.5% (241)	1.5% (4)

¹ Vgl. Tadeusz Lehr-Splawinski, Gramatyka polabska, S. 47.

² A. a. O., S. 44—9.

³ Vgl. Tadeusz Milewski, Przyczyunki do dziejów języka polabskiego, SO VIII S. 36—39.

⁴ Die Zahlen in den Klammern bezeichnen die Häufigkeit der Belege.

Diese Tatsachen beweisen, daß der polabische Diphthong *oi* im XII. Jh. aus einem Laut, welcher als *ui* apperzipiert wurde¹, entstanden ist. Dadurch wird — in Verbindung mit anderen Tatsachen, welche von den genannten Gelehrten hervorgehoben wurden — höchst wahrscheinlich gemacht, daß ursl. **y* ein nicht einheitlich artikulierter Vokal gewesen ist, dessen erster Teil wie *ū*, der zweite hingegen wie *ɨ* lautete. Die Aussprache als *oi* der Fortsetzung dieses Lautes im Polabischen, im Mittelbulgarischen und in Altrussischen², ferner seine Aussprache im Russischen³ und in dem großpolnischen Dialekt⁴ beweisen, daß die Entwicklung von ursl. **ui* zu einem vorderen Vokal auf dem Wege der Dislabialisierung und der Verschiebung des ersten Teiles dieses Lautes nach vorne herbeigeführt wurde.

-
26. MISIAŻANKA A.: **Średniowieczny tryptyk i posąg Madonny, oraz późniejsze zabytki w kościele w Więclawicach (powiat miechowski).** (*Le triptyque médiéval, la statue de la Sainte Vierge et les oeuvres d'art plus récentes à l'église de Więclawice [district de Miechów]*). Présenté dans la séance du 20 juin 1929.

On trouve à l'église de Więclawice, construite au XVIII^e s., une série d'oeuvres d'art anciennes qui n'ont pas été décrites jusqu'à présent. Le triptyque gothique représentant la Trinité, peint à la détrempe sur bois, sur un fond enduit de craie, mérite surtout de retenir l'attention. Tel qu'il est aujourd'hui, le tableau du milieu représente la S^{te} Trinité. Dieu le Père »*in trono*«, tient de la main gauche une croix avec le Christ, tandis qu'il fait le geste de la bénédiction de la main droite; au-dessus du bras droit, s'élève une colombe représentant le Saint Esprit. Des deux côtés du trône, on aperçoit deux anges qui tiennent les instruments de la Passion, tandis que d'autres anges sont étendus

¹ Die Schreibung *u* muß als graphische Vereinfachung der Schreibung *ui*, oder auch als Ergebnis der Reduktion des zweiten Teiles des Lautes in gewissen Stellungen angesehen werden (vgl. A. Thomson, *Zeitschr. f. sl. Phil.* IV 353).

² Vgl. A. Thomson, *Zeit. f. sl. Phil.* IV 353.

³ Vgl. A. Thomson, *Zeit. f. sl. Phil.* III 61—5.

⁴ Vgl. J. Rozwadowski, *Historyczna fonetyka*, S. 171.

sur le dallage aux pieds des personnages. Egalement sur le dallage, à travers une croix et une verge, on aperçoit un écu d'armoiries portant la lettre A. L'artiste a représenté sur les huit tableaux décorant les volets, différents couples de saints et de saintes. Le bord inférieur de la chasuble de saint Valentin, représenté sur le tableau supérieur et extérieur du volet gauche, porte la date 1477. Le coloris du triptyque est foncé et l'on y voit dominer surtout la couleur pourpre et le vert foncé. Le fond des tableaux à l'intérieur du triptyque, est doré. Les tableaux décorant les volets n'ont pas été retouchés; en revanche le tableau du milieu a été fortement repeint. Les contours primitifs, visibles à travers la peinture plus récente qui remonte probablement à une époque voisine de l'année 1500, permettent de reconnaître les formes de l'ancienne draperie ainsi que certains détails, de sorte qu'il est possible de reconstituer l'ensemble du tableau. Lorsqu'on fait abstraction des parties plus récentes, on ne tarde pas à s'apercevoir que le personnage du milieu du tableau ne représentait pas à l'origine Dieu le Père, mais bien un saint évêque qui tenait la crosse de la main gauche et que les personnages sur les côtés n'étaient pas primitivement des anges, mais les saints diacres Laurent et Étienne. L'évêque pouvait bien être saint Adalbert ou saint Nicolas, le culte de ces saints étant très répandu en Pologne à cette époque. L'inventaire de l'église datant de 1762 ne fait pas encore mention du triptyque. Il se pourrait que ce fût Fr. Podkański, évêque-coadjuteur de Cracovie, qui l'a fait venir à Więclawice vers la fin du XVIII^e siècle, car c'est ce prélat qui a consacré en 1757 l'église restaurée de cette localité. La composition du tableau au centre du triptyque, où l'on voit un groupe de trois saints dont celui au milieu est assis sur un trône, puis certaines traces d'influences allemandes et flamandes, parlent surtout en faveur de la supposition que le triptyque est peut-être l'oeuvre de l'école de Cracovie. Certains détails du style du triptyque le rapprochent des autels de la chapelle de la S^{te} Croix à la cathédrale du Wawel, ainsi que du triptyque conservé à Olkusz. D'autre part, la composition des tableaux sur les volets permet de le comparer avec le triptyque plus récent qu'on voit à l'église de saint Nicolas à Cracovie. Sans parler de la grande valeur artistique du triptyque de Więclawice, l'importance de cette oeuvre d'art est encore rehaussée par la circonstance,

qu'après l'autel de 1467 à la chapelle de la S^{te} Croix, elle est au point de vue de l'ancienneté, le second triptyque connu en Pologne.

Il y a encore à l'église de Więclawice deux sculptures gothique dont l'une mérite surtout de retenir l'attention. Il s'agit d'une statue de la sainte Vierge avec l'Enfant Jésus qui date de la fin du XIV^e ou du commencement du XV^e s. et que certains caractères permettent de mettre en rapport avec le groupe bien connu des »Belles Madones« d'origine tchéco-silésienne.

-
72. REICHERÓWNA G.: **Ironja Słowackiego w świetle badań estetyczno-porównawczych.** (*L'ironie de Słowacki à la lumière des recherches d'esthétique comparée*). Présenté dans la séance du 13 mai 1929.

CHAPITRE I.

L'ironie comme idée et son évolution.

I. Les origines de cette idée et son développement. Le travail ici résumé est une étude d'esthétique littéraire comparée, aussi un examen du problème de l'ironie, considéré du point de vue esthétique, paraît-il indispensable, car l'ironie de Słowacki ne peut que devenir plus claire et plus compréhensible, lorsqu'on l'étudie en rapport avec les idées de différents esthéticiens sur ce sujet. Socrate a été le premier ironiste dans le vrai sens du terme. (Rappelons sa méthode d'interroger les gens). Nous connaissons de grands ironistes dans l'histoire de la littérature (Arioste, Cervantes) et nous voyons apparaître vers la fin du XVIII^e siècle un théoricien de l'ironie dans la personne de Shaftesbury.

II. L'ironie romantique. Jean Paul étudie le problème de l'ironie et les frères Schlegel sont les auteurs de la théorie, sur laquelle s'appuie la grande ironie romantique. Pour les deux Schlegel, l'ironie est un sentiment propre à l'esprit créateur, un refuge où il s'abrite après avoir abandonné le »fini« et le »relatif«, pour chercher ce qui est infini et soustrait à la relativité. Grâce à l'ironie, l'artiste s'élève au-dessus de la vie quotidienne,

et considère toutes choses, même son oeuvre, comme un badinage.

III. L'ironie à la lumière des recherches esthétiques plus récentes. Pour Lipps, l'ironie est une des trois espèces de l'humour dont elle représente le genre le plus élevé. Elle comprend »l'humour non troublé« et »l'humour troublé« ou »satirique«, dont elle est pour ainsi dire la synthèse, car l'ironiste est convaincu que le mal sera détruit par lui-même et que l'idée du bien finira par triompher. Bergson («Le Rire»), insiste sur l'importance sociale du rire qui raille et châtie, de sorte qu'il fait l'éducation des gens et les corrige. Il considère l'ironie comme l'antithèse de l'humour, toutefois il donne la préférence à la première, car l'humour souligne avec indifférence les manifestations négatives de la vie humaine, tandis que l'ironie qui tâche de supprimer la mal, se distingue par l'ardeur qui l'anime et par ses aspirations à atteindre des fins plus élevées. Nous trouvons chez Muller-Freienfels une caractéristique psychologique de l'esprit comique. D'après cet auteur, le rire quel qu'il soit, est une réaction qui tend à écarter quelque chose de désagréable, tandis que l'ironie se distingue par des impulsions agressives. — Höffding nous entretient de la »grande ironie«, qui contrairement à ce qu'est la »petite«, devient une façon d'envisager l'ensemble des phénomènes ou du moins un sentiment qui domine toute notre existence. L'ironie se développe sur un fond d'amour, aussi Höffding y retrouve-t-il des éléments exclusivement positifs et la considère-t-il comme un état d'esprit propre aux personnes dont la vie intérieure est très riche, qui tâchent de s'isoler de la société, ou désirent au contraire s'en rapprocher. Pour Paulhan («La morale de l'ironie»), elle est également un sentiment. L'âme de chacun de nous est le théâtre d'une lutte qui dure depuis des temps immémoriaux; il s'agit de la lutte entre le »moi« et le »nous«. Or l'attitude ironique que prend l'individu est le résultat de ce conflit. Pallante se livre à l'analyse de l'ironie chez l'artiste. Il insiste sur le caractère émotif de l'ironie et la considère comme un sentiment aristocratique et romantique.

Ces différentes façons d'envisager l'ironie ont permis de jeter de la lumière sur ses origines et sur sa nature. L'analyse de l'ironie de Słowacki, considérée comme état d'âme (car c'est ainsi que les romantiques, puis Höffding, Paulhan et Pallante expli-

quent l'ironie), nous renseignera sur les causes de son apparition, sur ses différentes variétés et sur les buts qu'elle poursuit. Enfin, les théories que nous venons de résumer, nous donnerons la possibilité de comprendre l'ironie du poète et d'en tracer un tableau plus complet.

CHAPITRE II.

L'évolution du sentiment d'ironie chez Słowacki.

I. La jeunesse de Słowacki. Les premières manifestations de l'ironie. L'auteur tâche de concilier les théories basées sur l'a priori et les doctrines qui s'appuient sur l'a posteriori, pour admettre que les caractères innés aussi bien que les caractères acquis, soit l'hérédité et le milieu, ont de l'influence sur le développement de l'individu. Les influences héréditaires se manifestaient chez Słowacki par un organisme débile, par une impressionnabilité exaltée, par une imagination exubérante, enfin par une tendance à la tristesse. Quant à l'influence du milieu, il faut la chercher dans son éducation dirigée par des femmes, dans l'atmosphère qui régnait dans la maison de M^r et M^{me} Bécu, dans ses rapports avec Spitznagiel, dans ses amours malheureuses, enfin dans la littérature, en particulier dans les oeuvres de Byron. L'entourage du poète et la littérature, engendrent en lui la tristesse et le désir d'éviter le monde. Or, ce sont précisément ces sentiments qui devaient développer en lui l'ironie. L'idée maîtresse de l'«Arab» reflète déjà l'ironie, mais il faut encore exclusivement attribuer celle-ci à l'influence de la littérature. Nous voyons Słowacki prendre une attitude ironique à l'égard de l'Église officielle dans «Mindowe», attitude qu'il gardera pendant de longues années, en dépit de son esprit profondément religieux. Dans «Marie Stuart», c'est l'amour malheureux pour Louise qui engendre l'ironie, quoiqu'elle ne soit pas encore très prononcée dans ces deux oeuvres du poète.

II. L'influence de l'insurrection de 1830 sur l'attitude ironique du poète envers lui-même. Le sens de la réalité. Au début de l'insurrection, le poète s'harmonise avec son entourage, car il ne se détourne pas constamment de la réalité, comme le prétend la critique, toutefois on observe chez lui des phases de «flux» et de «reflux». Il ressent en général le

besoin de se confondre avec le flot de la vie, mais lorsque celle-ci devient trop dure, nous assistons à une période de »reflux«. Après avoir quitté la Pologne, Słowacki se rend compte de sa responsabilité et commence à soumettre sa propre conduite à la critique. Nous trouvons l'expression de cet état d'âme dans »Lambro« où le poète traite avec ironie les défauts de sa nation et n'épargne pas ses propres manquements, soit son aboulie et son incapacité de passer aux actes. »Król Ladawy« (»Le roi de Ladawa«), cette oeuvre marquée au sceau d'une ironie fine et enjouée, est un badinage romantique tel que le comprenaient les frères Schlegel, toutefois ce poème constitue une preuve du sens de la réalité chez Słowacki. L'auteur ne cesse d'insister sur ce trait du caractère du poète, car seul celui auquel le sens de la réalité est familier, peut vraiment être un grand ironiste.

III. L'ironie dans »Kordjan« dérive de plusieurs sources, notamment: 1°) du besoin de prendre à partie Mickiewicz qu'il traite avec ironie dans le prologue; 2°) du besoin de souligner les défauts nationaux (comp. les remarques ironiques adressées à la Pologne dans la III^e partie); enfin 3°) du désir de flétrir par l'ironie »les maladies du siècle« et par conséquent ses propres manquements. Rappelons à ce propos la scène au palais du tsar, où la Peur et l'Imagination empêchent Kordjan d'exécuter ses projets, puis la scène où l'on voit apparaître le médecin démonique. Ces deux scènes sont pleines d'une ironie amère et profonde qui flétrit le manque de volonté du poète. Ainsi »Kordjan« est une nouvelle étape de la critique s'exerçant sur le poète lui-même et sur la nation, comme il représente le commencement de la lutte que Słowacki entreprend contre Mickiewicz qu'il combat par l'ironie.

IV. L'ironie se développant sur un fond de pessimisme et de tristesse. »Balladyna« et »HorŹytyński«. L'ironie dans »Balladyna« est le fruit du pessimisme. Nous sommes ici en présence d'une situation profondément imbue d'ironie. En effet, le mal triomphe du bien, des personnes d'un caractère noble aiment des vauriens et les honorent de leur confiance, et cette situation ne s'explique pas par le hasard, car elle porte l'empreinte d'une force conséquente avec elle-même. Une idée pareille ne peut surgir que dans l'esprit d'un poète dont le talent a atteint la maturité, dans l'âme d'un homme qui prend une

attitude ironique à l'égard de la vie. On retrouve ici également beaucoup d'ironie romantique, car le poète envisage le monde et son oeuvre artistique, sous l'aspect d'un badinage. »Balladyna« mérite par conséquent d'être considérée comme »la reine« de »l'ironie romantique« en Pologne. L'ironie, conséquence du caractère triste de Słowacki, fait son apparition dans »Horsztyński«. Szczęsny exerce son ironie sur lui-même et sur autrui, pour oublier ses propres souffrances. Il est triste, tout comme Słowacki et son ironie est sentimentale par excellence, comme celle de l'auteur qui a créé ce personnage. Nous sommes ici en présence d'une nouvelle phase de la critique d'une âme malade, que le poète traite en ironiste.

V. L'ironie mêlée de tristesse dans le »Voyage en Orient«. Dans ce poème épique et lyrique à la fois, où Słowacki nous entretient de ses voyages, nous voyons se faire jour les différents états d'âme du poète; aussi une belle humeur sereine se mêle-t-elle à de l'ironie encline à la tristesse. Celle-ci s'unit à l'ironie et ces deux sentiments passent insensiblement l'un dans l'autre, toutefois nous sommes à une époque où les accents de l'humour et de la gaité ne sont pas encore devenus étrangers au poète.

L'ironie s'exerçant sur les défauts nationaux dans »Le tombeau d'Agamenon« et dans »Lilla Weneda«. »Le tombeau d'Agamemnon« est après »Lambro« et »Kordjan«, une nouvelle étape de la critique pleine d'ironie, visant les défauts de la nation. L'ironie est ici plus acerbe qu'auparavant et dégénère parfois en »malédiction« qui est une »contre-bénédictio«, pour parler le langage de Norwid. Cette ironie amère découle d'un profond amour et »Lilla Weneda« en est une nouvelle phase. Le peuple privé de sa harpe dépérit; celle-ci ainsi que Lilla, ont été perdues; car on s'était fié à Ślaz qui fait semblant d'être un sot. Słowacki traite avec une profonde ironie la faiblesse, la légèreté et le manque de volonté de ses concitoyens. La harpe est l'expression de la même ironie que celle qu'on retrouve sous la forme de »la corne d'or« dans le »Wesele« (»Les noces«) de Wyspiański.

Les fragments sur le prince Radziwiłł coïncident également avec cette période de la vie de Słowacki. Ils sont une preuve que le poète savait admirablement observer la vie, telle qu'elle est en réalité.

VI. L'ironie, arme de combat. Toutes les lettres et toutes les confidences du poète témoignent de son désir de devenir célèbre; cependant au lieu de célébrité, il récoltait des critiques acerbes qu'il n'avait pas méritées et qui le faisaient souffrir. L'auteur nous renseigne dans le travail ici résumé sur tout ce qu'on écrivait sur Słowacki. Les paroles de Krasiński [»Do korda« (»Aux armes«)... »Rąbać i siekać« (»Tailler en pièces«) etc.], tombèrent sur un terrain bien préparé. Dorénavant, notre poète ne jettera plus ses oeuvres dans l'abîme du silence, il ne s'exposera pas à une critique méprisante, il ne se plaindra pas d'être seul et incompris, mais il se servira de l'ironie dans la lutte acharnée dirigée en premier lieu contre la critique. C'est ici qu'il faut chercher les origines de »Beniowski«, cette oeuvre pleine d'une ironie agressive à laquelle on ne saurait refuser une valeur positive, car elle ne se borne pas à railler, mais poursuit également un but éducatif. (Ironie visant l'émigration polonaise).

VII. Le caractère positif de l'ironie. L'auteur montre comment Słowacki attaque Mickiewicz en se servant de l'ironie, pour aboutir enfin dans le chant V à une discussion à fond avec son antagoniste. Il analyse dans les détails l'ironie que contient ce chant et étudie toutes les nuances de celle-ci. Ce combat négatif d'ironie amène Słowacki à une affirmation consistant à reconnaître »deux divinités«. L'ironie n'est donc pas un but en elle-même; elle n'est qu'une nécessité, une négation, toujours suivie d'affirmations.

VIII. L'ironie combinée à la tristesse. Il ne s'agit pas chez Słowacki d'une ironie froide dictée par la raison, car c'est la profonde tristesse du poète qui l'engendre. Lorsqu'elle reflète un état d'âme et n'intéresse pas la forme de l'expression, elle se développe sur un fond franchement émotif. L'auteur s'appuie sur des passages de »Beniowski« pour montrer comment l'ironie se mêle à la tristesse et comment chaque accès de la première dégénère en tristesse. L'ironie est pour Słowacki une arme qui lui sert à combattre ses ennemis; elle le protège contre lui-même et devient un »manteau de pourpre« qui cache sa tristesse à ses adversaires.

IX. Le changement du ton de l'ironie après la publication de Beniowski. Grâce à la valeur artistique de »Beniowski« et à l'ironie dont il donna des preuves dans ce poème,

Słowacki fut apprécié par ses contemporains, aussi assistons nous à présent à une phase de triomphe et de sérénité d'esprit et nous voyons la première fois notre poète avoir recours à l'ironie froide et raisonnée. Dans la »Krytyka krytyki i literatury«, ('«Critique de la critique et de la littérature»)«, il cingle froidement et sans pitié ses anciens adversaires. En effet, après la publication de »Beniowski«, il comprit la valeur de l'ironie, car c'est à elle qu'il devait la victoire.

La dernière phase où Słowacki flétrit »les maladies du siècle«. »Fantazy« est le produit de la rivalité en amour avec Krasieński, mais il faut également chercher l'explication de ce personnage dans le désir de flétrir »les maladies du siècle«, notamment le manque de sincérité, la bigoterie (les Rzeznicki) et avant tout la pose (Fantazy et Idalie). Słowacki prend pour but de son ironie l'habitude de poétiser les choses et les situations, mais on découvre l'ironie la plus sanglante et la plus amère dans le fait d'opposer aux paroles pompeuses des deux amoureux, l'action modeste du commandant.

Par le fait de défendre la thèse suivant laquelle seuls les actes ont de la valeur, tandis que les paroles ne sont rien, le poète a préparé le terrain sur lequel devait se développer la nouvelle foi.

X. Le déclin de l'ironie combattive dans les autres chants de »Beniowski« (rédaction primitive). L'auteur compare le ton de ces chants avec l'état d'âme que reflètent les cinq premiers, pour fournir la preuve que l'ironie combattive a disparu simultanément avec le sentiment de triomphe. Le ton est enjoué, mais les attaques ironiques sont plutôt un élément constitutif du style, que l'expression des sentiments du poète. La lutte ironique contre Zaleski finit par des accents de conciliation et la magnifique apothéose de »Pan Tadeusz« («Monsieur Thadée») est la note finale de ses attaques ironiques contre Mickiewicz. Le »fortissimo« de l'ironie coïncide avec les cinq premiers chants; elle s'y est pour ainsi dire brisée, car elle n'était pas le ton que le poète affectionnait le plus d'entre ceux qu'il savait tirer de sa lyre et quoique pendant de longues années ce sentiment eût été un compagnon inséparable de Słowacki, il finit par disparaître en même temps que les conditions qui lui avait donné naissance.

Les triomphes que célèbre le sens de la réalité dans les fragments dramatiques, sont en rapport avec les sentiments qui ouvrent la voie à la nouvelle doctrine religieuse. Grâce au sens de la réalité, le poète comprit la valeur de la vie simple ainsi que les actions que les humbles accomplissent sans retentissement. Les fragments datant de cette époque, en particulier la »Złota Czaszka«, sont une preuve de ce sens du réel.

XI. La conversion à la religion nouvelle, soit à la doctrine de Towiański. L'auteur nous apprend comment les sentiments de Słowacki l'avaient préparé à adopter la nouvelle religion et nous renseigne sur les profits qu'il en tira (sens de la responsabilité, travaux en commun, fraternité). Les rapports du poète avec l'émigration polonaise, marqués jusqu'ici au sceau de l'ironie, subissent un changement pendant cette période, comme on voit changer également son attitude envers Mickiewicz qu'il a appelé maintenant à plusieurs reprises chef spirituel de la nation. L'état d'âme du poète a foncièrement changé et ce changement est en rapport étroit avec avec le problème de la disparition de l'ironie.

XII. L'ironie pendant la période de mysticisme. Il y a de l'ironie dans le »Ksiądz Marek« (»L'abbé Marc«), mais elle est exclusivement objective. Elle ne traduit pas les sentiments du poète et ne contribue qu'à caractériser les personnes (ce sont les personnages peu sympathiques qui se servent de cette arme). Dans le »Sen srebrny Salomei« (»Le rêve de Salomé«), on pourrait apercevoir l'expression des sentiments démocratiques de Słowacki, dans l'ironie du paysan envers les seigneurs. Nous trouvons beaucoup de belle humeur et de sérénité dans »Zawisza Czarny« (»Zawisza dit le Noir«), où le poète émet des idées étranges sur le rire (elles rappellent celles de Müller-Freienfels). Dans »Agésilas,« c'est le peuple et Archidamie, le grand esprit, qui jouent le rôle d'ironistes. Słowacki apprécie visiblement beaucoup l'ironie, s'il en dote une grande figure comme elle. Dans les deux rédactions ultérieures des autres chants de Beniowski, on voit le poète tenter de parler sur l'ancien ton, toutefois ces tentatives restent vaines. On chercherait vainement ici le sentiment d'ironie; seule la forme est ironique, mais elle ne s'accorde pas avec le ton nouveau. »Beniowski« (tous les chants et toutes les rédac-

tions du poème), est l'image fidèle des phases successives de l'évolution que subirent les sentiments ironiques du poète.

Nous verrons l'ironie combattive apparaître encore une fois dans la poésie: »Do autora Trzech Psalmów« (»A l'auteur des Trois Psaumes«). Elle respire la force et a de l'envolée, toutefois lorsqu'on la compare avec l'ironie mordante des cinq premiers chants de »Beniowski«, on ne tarde pas à s'apercevoir que le sentiment ironique est presque devenu un élément de la forme. Comme ce sentiment ne doute pas des fins qu'il poursuit, ni des moyens nécessaires pour les atteindre, l'ironie qui en découle est mordante et froide. Ici encore l'ironie disparaît et la poésie finit par une tentative de réconciliation.

Dans le »Król-Duch« (»Le Roi-Esprit«) qui couronne l'œuvre poétique de Słowacki et doit passer pour son chant de cygne, l'ironie est absente. L'octave si bien adaptée à la forme ironique, a été appliquée dans cette épopée phénoménologique, qui est l'expression parfaite de la nouvelle doctrine religieuse.

XIII. La synthèse des sentiments ironiques de Słowacki. L'auteur met en regard le tableau qu'offrent les sentiments ironiques du poète avec les théories esthétiques déjà résumées, et tâche de montrer combien son ironie était profonde, quels étaient ses causes, sa nature et ses genres, enfin quels buts elle se proposait d'atteindre.

CHAPITRE III.

L'ironie objective et l'ironie subjective, à l'instar de Shakespeare et de Byron.

I. Sur les influences littéraires. L'auteur s'appuie, sur les opinions de différents poètes ainsi que sur celle de Słowacki lui-même, pour établir que par influences littéraires il comprend une imitation consciente ou inconsciente, ou bien une affinité du sujet ou de la forme, affinité souvent inévitable chez des poètes dont les mentalités sont rapprochées. L'ironie est un sentiment complexe et comme tel elle ne saurait être imitée, toutefois chaque sentiment cherche à revêtir une forme et celle-ci peut devenir l'objet d'une imitation.

L'analyse telle que nous l'avons entreprise jusqu'ici, nous a ren-

seigné sur les sources dont découle l'ironie de Słowacki; elle nous a fait connaître son objet et les fins qu'elle poursuit. Il nous reste à montrer comment elle se traduit et quels sont ses différents types. L'auteur distingue un type d'ironie exclusivement objective qui ne traduit pas les sentiments du poète, mais bien ceux des personnages qui entrent en scène dans ses drames. Le dramaturge y a recours pour souligner la caractéristique des personnages, mais elle peut également être employée comme moyen qui sert à la composition de la pièce. Dans ce dernier cas, l'ironie est un élément de l'idée maîtresse et de la structure de l'oeuvre. Słowacki a trouvé ce type d'ironie dans Shakespeare, tandis qu'il a découvert dans Byron une forme admirable qui lui a permis d'exprimer ses sentiments. Byron a créé en effet le type de l'ironie subjective et immédiate, qui traduit d'une façon directe les idées et les émotions du poète.

II. L'ironie de Shakespeare. L'oeuvre de Shakespeare est éminemment objective. On ignore, par la bouche de quels personnages il a exprimé ses propres sentiments et ses pensées, comme on ne sait pas quels personnages ont été créés de toutes pièces par son génie. Il se distingue par un sens profond de la vie et c'est de cette source que découlent l'humour et l'ironie. La gamme des sentiments ironiques si variés dans ses drames, offre des exemples de l'ironie triste et douloureuse, propre aux gens malheureux, qui s'explique par différentes raisons et poursuit des fins différentes; nous y trouvons l'ironie des gens faibles, l'ironie dédaigneuse et cynique, l'ironie cruelle des vauriens, enfin les différentes nuances de l'ironie enjouée. Tel est le capital d'ironie dont dispose Shakespeare. Parmi les moyens qu'il emploie, il est possible de distinguer le style ironique (calembours, jeux de mots) et l'ironie se traduisant dans la composition (situations tragiques combinées à une farce).

III. L'ironie de Słowacki et l'ironie de Shakespeare. L'auteur s'appuie sur les paroles de Słowacki pour nous entretenir de son rapport avec Shakespeare, puis il analyse l'un après l'autre tous les drames de notre poète. Il indique les différents types et genres d'ironie s'inspirant de Shakespeare, dans la bouche des personnages des drames de Słowacki; il nous montre les personnages qui se livrent à l'ironie, puis à qui elle s'adresse, quelle est sa nature, comment le poète s'en sert pour composer

ses oeuvres. Il nous renseigne enfin sur la maestria avec laquelle Słowacki se sert de l'ironie indirecte et objective, qui mérite plutôt d'être considérée comme une partie intégrante de la forme et non comme un sentiment.

IV. L'ironie de Byron. S'appuyant sur la connaissance de l'oeuvre de ce poète, l'auteur insiste sur les traits en rapport avec le problème relatif à son ironie. Il souligne par conséquent son subjectivisme et son rationalisme. L'ironie découle chez Byron du pessimisme et de la souffrance. Elle est une arme de combat et se distingue par son caractère social, car elle châtie certaines manifestations de la vie sociale dans le but de la corriger. Son ironie est éminemment subjective, car il s'en sert pour exprimer ses idées sans détours ni ambages, ainsi que pour traduire ses sentiments. Il s'arme d'ironie pour combattre les choses contre lesquelles s'insurge sa nature. Ce genre d'ironie atteint son apogée dans «Don Juan», aussi l'auteur soumet-il à l'analyse les sentiments dont elle s'inspire et la forme qu'elle revêt. (Le sentiment et la forme s'unissent étroitement lorsqu'il s'agit du problème de l'ironie subjective). Il montre enfin comment la tristesse alterne avec l'ironie chez Byron et comment la forme dépend de cette alternance.

V. L'ironie de Słowacki et de Byron. Quoiqu'il lui ait beaucoup dû, notre poète parle sans enthousiasme de Byron. Vers la fin de ses jours, il a même condamné son ancienne phase byronienne. L'influence de la muse mélancolique de Byron se traduisit par des poèmes d'une moindre valeur, tandis qu'une muse plus allègre lui fit écrire son «Voyage en Orient» ainsi que «Beniowski». L'auteur tâche de prouver combien l'état d'âme des deux poètes, fruit de conditions analogues, était proche et comment il se traduisait par des formes rapprochées. Il compare le «Voyage en Orient» et «Beniowski» d'une part avec «Don Juan» de l'autre et s'efforce de montrer comment Słowacki savait tirer parti de la forme ironique de Byron pour exprimer son ironie. Enfin, il réunit dans une synthèse l'influence de l'ironie shakespearienne et byronienne, pour fournir la preuve que notre poète a su concilier ces deux types d'ironie.

L'ironie de Słowacki nous étonne par sa richesse et par les nombreux domaines qu'elle embrasse. L'ironie shakespearienne lui permit de montrer qu'il comprenait l'importance de ce sen-

timent dans la vie, tandis que grâce à l'ironie byronienne, il put faire valoir tous ses droits et confirmer la justesse des paroles de Byron: »Si je ris de la farce qu'est la vie, c'est parce que je ne puis pleurer«.

Conclusion. L'analyse de l'ironie du poète nous a montré l'homme sous son aspect réel, sans cacher les faiblesses de cette âme qu'on aurait dit »sculptée par Phidias«; elle nous a fait voir un grand artiste et un homme qui avait souffert par l'indifférence des hommes et par sa propre faiblesse, mais qui cherchait infatigablement l'idéal, quoique les chemins qui y conduisaient eussent mené »a travers les nues et les altitudes« et quoiqu'ils eussent été »vastés et abandonnés comme les déserts dorés de Suez«.

-
28. SZYJKOWSKI M.: **Polski udział w czeskim odrodzeniu. Cz. I. Józefa Dobrowskiego związki z Polską. Cz. II. Poezja doby Stanisława Augusta jako fundament odrodzenia poezji czeskiej** (t. zw. szkoła J. A. Puchmajera). (*La participation de la Pologne à la renaissance tchèque. I^{re} Partie. Les liens unissant Joseph Dobrowski à la Pologne. II^{ème} Partie. La poésie de l'époque de Stanislas-Auguste comme base de la renaissance de la poésie tchèque. (L'école poétique, dite de J. A. Puchmajer)*). Présenté dans la séance du 7 juin 1929.

L'auteur a conçu le projet de reconstituer le tableau de la participation intellectuelle de la Pologne pendant la période du réveil de la culture littéraire tchèque. Ce réveil commence vers la fin du XVIII^{ème} siècle, après 150 ans d'une acalmie presque complète, conséquence de la défaite de la MontagneBlanche. Le sujet n'a jamais été traité jusqu'aujourd'hui soit dans son ensemble, soit dans ses différentes parties.

I. La première étape de cette renaissance, qui constitue la période la plus importante dans l'histoire contemporaine tchèque, pourrait porter le nom de Joseph Dobrowski (décédé en 1829). Bien qu'il n'eût pas conseillé de réveiller ceux qui sommeillent, car il ne croyait pas à leur faculté de recommencer une vie nouvelle — il fut cependant le chef spirituel de toute une génération. Il ne cultive pas les belles-lettres, il ne les comprend même

pas, néanmoins, son travail les réveille à nouveau, grâce à la reconstruction des principes fondamentaux de la langue.

L'auteur établit d'abord les points de contact, ainsi que les divergences entre le mouvement réformateur polonais à l'époque de Stanislas-Auguste et le programme des «réveilleurs» tchèques, qui comprend non seulement les travaux sur les «emendanda eloquentiae vitia», ce qui serait insuffisant, mais aussi les travaux sur la «lingua restituenda».

Il trace ensuite un tableau des efforts qui se proposent de réveiller et de faire revivre les souvenirs historiques oubliés, et nous entretient des intérêts communs avec la grande famille slave, qui ont donné l'impulsion à ses efforts. Enfin, dans la première partie de son étude, l'auteur s'occupe de définir dans quelle mesure Joseph Dobrowski s'intéressait aux choses polonaises, car c'est lui qui fut l'initiateur et le propagateur le plus actif de toutes les tentatives de rapprochement.

L'auteur nous initie aux questions polonaises qui offraient de l'intérêt pour «le patriarche de la philologie slave», sans dépasser le cadre des questions historiques et littéraires, aussi ne nous entretient-il pas de questions philologiques, qui réclament des recherches linguistiques plus approfondies.

Ce qui nous intéresse, ce sont les rapports de Dobrowski avec la Pologne, rapports basés sur le rapprochement des civilisations de ces deux pays, l'étude de l'historiographie polonaise, l'opinion de Dobrowski sur les Polonais et la Pologne, enfin les relations qui l'unissent à la littérature polonaise plus récente, ainsi qu'à celle de son époque. Une série de problèmes, tels que la question de l'orthographe, l'étude de la langue des bibles slaves, la mythologie slave, la lexicologie, l'étymologie comparée, les incunables et les «cimélie», ont été traités dans le présent travail exclusivement du point de vue historique.

La reconstruction des relations entre Dobrowski et la Pologne, s'appuie sur la correspondance scientifique du «patriarche» qui comprend un grand nombre de volumes. On trouve ici des matériaux exclusivement polonais, contenus dans le volume comprenant la correspondance avec J. S. Bandke, dans les lettres échangées pendant une série d'années avec Linde (publiées par Jagić et Francew), et dans la correspondance et les actes de nomination polonais, publiés dans les annexes de l'ouvrage de Fran-

cew «Polskoje sławjanowiedeniye». L'auteur a puisé dans ces documents en appliquant le principe du synchronisme, aussi met-il en regard et compare-t-il à plusieurs reprises les faits dont il y est question.

Toutefois, ces recherches n'épuisent pas l'ensemble du problème. Dobrowski s'intéresse à la Pologne avant d'entrer en contact avec elle, soit par correspondance, soit personnellement. Les renseignements sur ce sujet sont disséminés dans toute sa correspondance et on les retrouve aussi plus tard, au moment où commencent ses relations avec la Pologne. On trouve plus d'une fois des détails de premier ordre dans sa correspondance avec Durich, Ribay, Żlobicki, Kopitar et Grimm et dans les lettres qu'ils lui ont adressées.

Dobrowski connut la Pologne au moment du second démembrement, en revenant d'un voyage d'études qu'il fit en Russie au mois de janvier de l'année 1793. En prenant le chemin du Dniéper, du Niémen, du Bug et de la Vistule, il arriva «ad urbem regalem Varsaviam» en se proposant d'étudier surtout les manuscrits de la bibliothèque Załuski, sur laquelle une lettre de Durich de l'année 1786 avait attiré son attention. Il forme le projet de chercher dans la Bibliothèque Załuski les manuscrits tchèques mentionnés dans l'ouvrage de Janocki «Specimen catalogi codicum manuscriptorum B. Z.» : «sed frustra quaerebantur. Dolebant bibliothecae praefecti sortem bibliothecae variam». Il a également été à la Bibliothèque Royale, mais là encore «nihil erat notandum». Il fait en revanche la connaissance de l'abbé Albertrandi, bibliothécaire de la cour et c'est par son entremise qu'il fait remettre au roi le prospectus de l'ouvrage de Durich, intitulé «Bibliotheca slavica», pour lequel il obtient en échange un compliment du roi Stanislas-Auguste. («Bonam ille concepit ideam de hoc opere»).

De Varsovie, Dobrowski se rendit à Cracovie où il visita la Bibliothèque des Jagellons, en nourrissant le projet d'y retourner à l'avenir, ainsi que de se rendre à Lwów pour s'y livrer à des recherches plus prolongées. Il admire la vieille architecture de Cracovie, le tertre de Kościuszko, les salines de Wieliczka, les costumes des montagnards qui lui rappellèrent ceux des Slovaques. A la bibliothèque, il s'adonne à la recherche de vieux imprimés, mentionnés dans l'opuscule de Starowolski «Scriptorum

polonicorum hecatontas», qui constitue, ainsi que l'ouvrage «Bibliotheca poetarum polonorum» de J. J. Załuski, le premier manuel dans lequel Dobrowski puise ses connaissances de la littérature polonaise.

De son voyage d'études, Dobrowski a rapporté un parallèle entre Russes et Polonais. Il n'est cependant pas flatteur pour les deux nations «soeurs», toutefois les Polonais y sont encore mieux traités. Les Russes sont extrêmement habiles au vol (le prélat tchèque en a fait l'expérience sur sa peau), ils sont en outre «foedissimum genus humanum» suivant la définition de St. Boniface; «die Pohlen sind doch etwas artiger als die Russen» — écrit enfin le «patriarche», qui comparera ensuite plus d'une fois les deux nations slaves. Cette comparaison sera de plus en plus favorable à la Pologne.

Dobrowski a certainement sincèrement déploré l'effondrement de la Pologne, mais il n'aime pas la politique et ne veut pas s'en occuper. De plus, il était adepte du rationalisme de l'époque de Joseph II; il était voltérien et déiste et avait une tendance très marquée au scepticisme.

Néanmoins, sous un masque de froideur se cache dans le fond du cœur de cet érudit philologue une profonde sensibilité qu'on observe le plus nettement pendant les crises de la maladie mentale dont il souffre périodiquement. C'est alors que tout en gardant la faculté de raisonner logiquement, le «céleste» abbé s'adonne à des rêves, dont le sujet est l'idée d'une race slave forte et unie. Dans ces rêves, il assigne également une place à la Pologne. Aussi, immédiatement après son effondrement, Dobrowski écrit-il dans une de ses lettres «prophétiques» adressée en novembre 1795 à Durich: «reflorescet Polonia, punita ob neglectam linguam maternam (nobilitas enim magis jam amabat gallicam, uti et mores et vestitum peregrinum)».

Voici un résultat très caractéristique des impressions polonaises de Dobrowski: en simplifiant l'enchaînement compliqué des causes qui ont amené la chute de la Pologne, il en nomme une d'ordre philologique, notamment l'hypertrophie de l'influence étrangère en ce qui concerne la langue, le costume et les moeurs, et souligne l'analogie avec l'importance de l'influence allemande en Bohême; en effet, la libération du pays de cette influence

constitue le point le plus important du programme de la première génération des «réveilleurs» tchèques.

Dobrowski a exprimé souvent dans sa vie des opinions sur la Pologne et les Polonais. Nous les trouvons dans différents passages de sa correspondance, souvent en rapport avec les questions scientifiques dont il s'occupe. Son jugement est quelquefois critique, mais jamais hostile. Dobrowski désire sincèrement le rapprochement des deux nations, dont il souligne souvent et avec justesse les affinités de race, la ressemblance des langues, de l'histoire et de l'esprit.

Dans ses jugements critiques, il blâme l'exagération patriotique des anciens chroniqueurs et des historiens contemporains dont il s'occupe sérieusement, grâce à l'initiative et à l'aide de Bandtke. Il se place au point de vue de la vérité historique pour juger Gall, Kadłubek, Długosz, Ossoliński, Lelewel, Stanislas Potocki et Bandtke. On peut considérer comme typique son jugement sur Kadłubek, qu'il appelle avec aménité «un étourdi». Ajoutons que Dobrowski applique les mêmes critères en jugeant les travaux tchèques concernant l'histoire et la langue.

On trouve l'expression la plus parfaite et la plus inattendue des sympathies polonaises de Dobrowski dans une lettre adressée à Kopitar, dans laquelle il s'émancipe de toutes les formes conventionnelles, contrairement à ce qu'aurait pu être une lettre à un Polonais. Elle date du 7 mai 1815, par conséquent quatre jours après la signature du Traité de Vienne. Nous y lisons: «Die Polen bleiben mir wert und ich würde nicht unterlassen, auch für ihre Nationalfreyheit zu arbeiten, nach allen meinen Kräften, als es mein Vaterland wäre. Die Zeit sey gar nicht fern, wo dasjenige ausgeführt werden soll (nicht durch Aufruhr, sondern durch eingreifendere Mittel), was alle wahre und brave Polen wünschen und hoffen». Il est difficile de comprendre ce qu'entendait Dobrowski en annonçant une amélioration essentielle du sort de la Pologne et la promesse d'une intervention active en faveur de cette amélioration est encore moins claire. Dobrowski appuie probablement son espoir sur le libéralisme du tsar Alexandre et considère que sa tâche à lui consiste à exploiter l'influence dont il jouissait dans l'aristocratie tchéco-allemande, influence qui aurait pu avoir une répercussion sur les conditions politiques de la partie autrichienne de la Pologne.

C'est une question de moindre importance aujourd'hui. Il restera toujours la déclaration des sentiments polonophiles du «patriarche de la philologie slave», déclaration aussi claire que nette, dans laquelle il identifie la question polonaise avec la cause de sa patrie. Les sympathies de Dobrowski ne se sont jamais manifestées avec tant de chaleur pour une autre nation. La note sentimentale dans les paroles de Dobrowski est d'autant plus remarquable, que son patriotisme n'était certainement pas exubérant, mais consistait dans un rude travail d'organisation, dont le but était de réveiller le sentiment national, qui reposait sur la langue maternelle et les souvenirs historiques.

Dobrowski se plaçait au même point de vue pour juger le patriotisme polonais. Il ne pouvait pas comprendre les aspirations différentes de ce patriotisme, parce que les grands événements historiques étaient trop proches de son époque. Il ne comprenait pas l'importance de l'insurrection de Kościuszko, le rôle des légions de Dąbrowski, la signification des luttes à l'époque du Duché de Varsovie et de la «guerre polonaise» de Napoléon.

En jugeant les faits historiques, il appliquait la méthode des «positivistes» d'une époque bien plus récente. «Ihr Polen sey doch sehr warme Patrioten» — écrivait-il en 1815 — «nur mehr Ausharrung und Besonnenheit wollte ich Euch noch wünschen. Es wäre doch Schade, wenn die Russen nicht nur poln. Sp. verschlingen sollten».

C'est en se plaçant à ce point de vue qu'il se réjouissait sincèrement de chaque succès de la science polonaise, surtout de la linguistique et qu'il considérait le dictionnaire de Linde, non seulement comme le résultat d'un effort intellectuel digne d'admiration — mais lui attribuait la valeur d'un acte patriotique, qui consolidait les bases de l'existence nationale.

Dobrowski travaillait en vue d'un rapprochement culturel entre Tchèques et Polonais, en s'inspirant de la communauté des races. Il conseillait de suivre une ligne de conduite qu'il a indiquée deux fois à propos de faits concrets: «Wir wollen uns vertragen und uns nicht tadeln» et «so müssen uns wir nicht so verachten wie es St. Kost. Potocki that».

L'auteur consacre un chapitre aux problèmes littéraires polonais, qui avaient attiré l'attention de Dobrowski. Ce dernier s'en occupait uniquement au point de vue philologique et parfois

ethnographique; il cherchait des «monuments» slaves dans les manuscrits, dans les anciens imprimés et parfois il découvrait des traces de «folklore» dans les oeuvres plus récentes. Ces occupations donnèrent lieu à une mystification intéressante, dont lui-même et Jacques Grimm sont tombés victime, mystification dont il faut rendre responsable Bandke, leur informateur polonais. C'est lui en effet qui signale à leur attention les trois volumes intitulés «Mes récréations» (*Moje rozrywki*) d'Anne Mostowska. Il les définit comme «*einige hübsche, kleine Nationalmärchen*», il en donne exactement les titres dans lesquels se trouvent réellement les indications suivantes: «*ein samogittisches Märchen*», «*eine russische (i. e. russisch-polnische, nicht polnisch-moscovitische) Geschichte*». Dobrowski s'empresse de communiquer cette nouvelle à Grimm, sans se douter que les romans d'Anne Mostowska n'ont rien de commun avec l'ethnographie lithuanienne ou blanche-rusienne et qu'ils sont en revanche une manifestation intéressante du préromantisme polonais, dont Dobrowski et Grimm firent ainsi involontairement connaissance.

En revanche, Dobrowski s'intéressait à la littérature ancienne, se renseignait volontiers sur les devanciers de Jean Kochanowski, sur les chants et la poésie polonaise de l'époque la plus reculée. Il cherchait le plus ancien monument de la langue, ainsi que le premier imprimé polonais.

Les événements littéraires de l'époque n'intéressent pas le «patriarche» et ses correspondants polonais ont très peu de compréhension pour la littérature récente. C'est à titre d'exception que Bandke signale «*Malwina*» de la princesse Czartoryska, comme le meilleur ouvrage polonais paru en 1815/16, à quoi toutefois son maître et ami lui répond d'une façon très caractéristique pour son genre d'intelligence: «*Nach der Malwina der Fürstin Czart. haben sie mich sehr lüstern gemacht, wievohl mir die Romane gar nicht behagen, weil daraus kein datum zu schöpfen ist*».

Aussi les mentions concernant les «*Śpiewy historyczne*» («Chants historiques») de Niemcewicz, dont Dobrowski avait fait personnellement connaissance — ne résultent-elles pas de motifs littéraires ou esthétiques, mais s'inspirent de motifs historiques ou occasionnels. Joseph Jungmann désirait les connaître et c'est en son nom que Dobrowski demande à l'auteur de lui

envoyer les «*Śpiewy*». Il en est de même pour un second poète, Paul Woronicz, que Dobrowski connaît personnellement, sans être tenté de prendre connaissance de ses oeuvres.

A l'inverse, Dobrowski fait uniquement parvenir en Pologne des renseignements qui ont la valeur de monuments historiques ou littéraires, p. ex. le manuscrit de *Kralovy Dwor* dont l'authenticité n'éveillait aucun doute chez le «*patriarche*». En revanche, le «*Sąd Libuszy*» («*Le jugement de Libusza*»), un autre faux de Hanka, a été rejeté par Dobrowski, qui n'hésita pas à prévenir ses amis polonais et à les mettre en garde contre des faux parilles.

Dobrowski ne mentionne qu'une seule fois à titre occasionnel l'événement le plus important de la poésie tchèque en voie de renaître, c'est-à-dire il ne parle qu'une fois de l'école de Puchmajer, quoique au point de vue de la forme, il lui eût prodigué ses conseils.

Vers la fin de cette partie de son travail, l'auteur passe en revue la littérature scientifique polonaise avec laquelle Dobrowski s'est familiarisé dans le courant des années et dont il parle dans sa correspondance, dans ses critiques et dans ses publications. Autant que les cadres du sujet le lui permettent, l'auteur tâche de juger la «*Geschichte der böhmischen Sprache und Literatur*» du point de vue de l'influence exercée par la science polonaise. Cet ouvrage parût en 1792, et c'est à cette époque que Dobrowski fit plus ample connaissance de la Pologne. Il nous entretient de l'ouvrage intitulé «*Institutiones linguae slavicae*», qui a fait époque. Nous retrouvons dans les «*Institutiones*», l'écho de la visite que Dobrowski a faite dans le temps à la Bibliothèque Załuski et des traces de sa collaboration avec Bandtke, comme nous y découvrons une répercussion du Dictionnaire de Linde et des découvertes de Michel Bobrowski, boursier à Wilno, que Dobrowski entourait d'une protection particulière.

L'auteur ne peut évidemment s'occuper de tous les problèmes philologiques, qui constituent la partie intégrante des relations de Dobrowski sur la Pologne. Il mentionne seulement ces problèmes, en les esquissant dans les grandes lignes, pour indiquer l'ensemble de l'atmosphère intellectuelle que le travail du «*patriarche*» a créée sur les confins de la sphère de contact entre les influences tchèques et polonaises. C'est en effet dans cette at-

mosphère que germent les premières manifestations artistiques, qui étaient au début des travaux en rapport avec les principes fondamentaux de la langue. La seconde partie de la monographie s'en occupe du point de vue polonais.

II. La première phase de la renaissance de la poésie tchèque a eu lieu sous le contrôle de Joseph Dobrowski, qui enseignait au groupe des poètes appelés néo-tchèques, les principes de la prosodie, basée sur l'accentuation. Il contrôlait également leurs travaux, les corrigeait et attirait dans sa correspondance l'attention de ses savants amis sur ces premiers fruits de la poésie tchèque.

Dans la seconde partie de son travail, l'auteur s'occupe de la part que prit la Pologne à cette première phase du réveil de la poésie tchèque. Il s'appuie sur un matériel manuscrit complètement inconnu, conservé dans les archives du Musée Tchèque et dans celles du chapitre de Wyszehrad. Ces matériaux comprennent une très riche correspondance des principaux représentants de «l'école néo-tchèque», en particulier celle d'Antonin Jaroslaw Puchmayer, son chef et organisateur. Ce sont précisément les lettres que, durant toute sa vie, il a écrites à Dobrowski et aux comtes Sternberk, ainsi qu'à ses amis et collaborateurs les plus proches, Sébastien Hněvkowsky et Jean Nejedlý. Tous ces noms sont inscrits en première page de l'histoire de la littérature tchèque.

Les premiers essais de cette nouvelle poésie tchèque ont été publiés sous la forme d'almanachs comprenant les oeuvres de plusieurs auteurs, forme commode et alors en vogue. Ce genre de publication est passé de France, en Allemagne et en Autriche.

On peut cependant trouver une analogie entre les plus anciens «sebráni» (recueils) tchèques et les «zebrania» (recueils) polonais qui pendant un temps devançèrent même l'«Almanach des Muses» français (publié à partir de 1765). L'auteur indique comme prototype des publications tchèques la «Bibliothèque» de J. J. Załuski et les «Zebranie rytmów wierszopisów żyjących» (Recueil des rythmes de poètes contemporains). Il fournit la preuve en s'appuyant sur une note manuscrite de l'exemplaire, que les «Zebrania» (Recueils) étaient entre les mains des jeunes poètes et que Puchmayer en a tiré profit. Il indique de plus d'autres publications polonaises dont s'inspirent les Tchèques, notamment

celle des classiques polonais de Bohomolec, puis le magnifique recueil idylles de 1778, ainsi que sept annuaires des «Zabawy przyjemne i pożyteczne» (Amusements agréables et utiles).

L'auteur nomme deux recueils tchèques des plus modestes qui précèdent les ouvrages de Puchmajer (Wenceslas Tham et Mathieu Wenceslas Kramerjus), puis il compare les tendances idylliques s'inspirant d'Anacréon, avec le groupe analogue dans la poésie lyrique, très riche à l'époque du roi Stanislas-Auguste; on s'aperçoit ainsi, que si le fond de ces ouvrages est le même, les sources en sont pourtant différentes; en effet, elles sont françaises en Pologne et allemandes en Bohême. (Bürger, Kleist, Haller, Weiss, Hagedorn etc.).

Il faut encore mentionner un chassé-croisé très intéressant, dont les sources furent l'objet dans le courant de l'histoire. Les plus anciens «réveilleurs» tchèques, cherchent leur modèles dans la poésie lyrique allemande, la plus proche dans les pays occidentaux, qui est le reflet de l'idylle de Gessner. Toutefois les oeuvres du maître de Zürich, Gessner, parviennent bien plus tôt en Pologne, quoiqu'elles prennent le chemin détourné de Paris.

C'est sur des textes allemands que s'appuie encore le premier recueil de Puchmajer paru en 1795, qui, sous le contrôle de Dobrowski, applique les principes de la prosodie moderne et fait ainsi époque dans la littérature tchèque. On ne trouve pas de traces d'influences polonaises dans ce recueil, quoique les sympathies polonaises de son auteur se manifestent déjà très nettement dans une lettre jusqu'ici inconnue, antérieure d'un an à cette première publication.

Cette lettre signée à la manière polonaise «Buchmayerowicz», est adressée à Hněvkowsky; elle exprime la joie à l'occasion d'un succès polonais remporté sur les Prussiens et la crainte de voir la Prusse conclure avec la Russie, une alliance, dangereuse au point de vue tchèque. C'est la première profession de foi polonophile au commencement de la renaissance tchèque, comme on en rencontre relativement peu dans la suite.

Après avoir publié son premier volume, Puchmajer s'adonne avec zèle à la lecture d'ouvrages polonais. La correspondance qu'on trouve dans les archives de Wyszehrad, nous permet de fixer la date de cette évolution. Au mois d'août 1796, Puchmajer envoie à un ami une poésie intitulée «Janek», parue dans le re-

cueil suivant de 1797 et considérée jusqu'à présent par la science tchèque comme originale. C'est cependant une refonte de la charmante chanson de Karpiński, comme le prouve la comparaison entre ces deux poésies ainsi que l'aveu de l'auteur dans la lettre mentionnée.

C'est la première fois qu'il nous a été permis de découvrir que Puchmajer avoue s'être inspiré d'un modèle polonais dont il fait l'éloge chaleureux. Karpiński en bénéficie le premier, Karpiński dont le grand art aurait pu sembler trop raffiné à son ami. Néanmoins, il a suscité l'admiration du chef de l'école des poètes néo-tchèques et de plus il a complètement émancipée celui-ci des influences allemandes. Du reste Kniaźnin a également contribué à cette émancipation.

Au début, l'influence allemande coudoie encore l'influence polonaise. Dans une lettre de septembre 1796, Puchmayer envoie un refonte d'une oeuvre de Bürger, et en décembre de la même année, une paraphrase de la poésie «*Szczęśliwość*» (Le Bonheur) de Karpiński, cette fois, sans nommer son auteur.

L'influence polonaise se raffermi néanmoins rapidement et prend le dessus sur l'influence allemande: elle sera ainsi prédominante durant toute la vie de Puchmayer. Dans deux lettres à Hněvkowsky adressée en 1797 (juillet, août), Puchmajer, ayant appris que Jean Nejedlý traduit l'Illiade, il lui conseille de s'appuyer sur la traduction de Dmochowski qu'il considère comme supérieure aux traductions françaises et allemandes. Il parle également dans ces lettres de la défaite de Bürger, qu'il croit pouvoir attribuer aux Polonais.

L'auteur se place au point de vue polonais pour passer en revue les poésies de Puchmajer contenues dans ses anthologies et publiées séparément. Grâce aux autographes conservés dans une correspondance jusqu'ici inconnue, il put fixer exactement les dates de leur composition. Il indique en partie le modèle polonais dont elles s'inspirent et étudie le rapport de celui-ci avec le sujet et la forme de la refonte tchèque.

Il nous entretient également des oeuvres des amis de Puchmajer, qu'ils publiaient en commun dans les anthologies. Il n'y découvre pourtant pas d'influences polonaises directes, aussi applique-t-il seulement la méthode historique comparée, en mettant en regard des productions polonaises analogues, en tenant com-

pte de leur chronologie, en indiquant l'identité ou la différence des sources communes qui, à cette époque de transition, reflètent déjà deux courants différents, dont le plus ancien est classique et l'autre préromantique.

L'auteur considère comme conquête fondamentale pour les deux littératures, l'analyse exacte des emprunts faits par Puchmajer à la littérature polonaise, l'indication des modèles polonais, qu'on n'avait établi jusqu'ici que d'une façon générale et la découverte de nouveaux modèles. Il croit que le fait de juger l'activité rénovatrice du poète en ce qui concerne le fond et la forme, en se plaçant au point de vue polonais, constitue également une conquête importante de la science.

L'auteur résume comme suit cette partie de son travail:

Puchmajer n'était pas poète: il lui manquait la condition indispensable à toute production littéraire originale, autrement dit, il n'avait pas d'invention. Il en était complètement dépourvu. De toute son oeuvre poétique, relativement modeste, il reste à peine quelques petites poésies dont le modèle n'a pas été découvert jusqu'à présent.

Puchmajer traduisait, imitait et refondait les oeuvres d'autres auteurs. Il puisait surtout dans la littérature polonaise. L'auteur complète ce chapitre par un index bibliographique de ces emprunts. Elle comprend 37 poésies d'origine tchèque et 39 d'origine polonaise.

Puchmajer n'a pas commencé tout d'abord à puiser dans la littérature polonaise de l'époque de Stanislas-Auguste. Son premier recueil de 1795 commence par la traduction d'une ode de Cheraskow, le seul hommage rendu à la littérature russe. Les autres essais du jeune poète, contenus dans cette anthologie, s'inspirent de la poésie lyrique allemande.

Déjà dans le recueil suivant paru deux ans plus tard, Bürger est vaincu par Karpiński et Kniaźnin: en effet sur 20 poésies de Puchmajer que contient ce volume, 17 sont influencées par la littérature polonaise et dans le recueil suivant sur 12 poésies il y en a 11 qui sont étroitement liées à des modèles polonais. Le rapport est le même dans l'anthologie parue en 1802 (5 poésies polonaises sur 6).

C'est avec l'année 1804 que coïncide l'oeuvre littéraire la plus importante de Puchmajer, intitulée «Chram Gnidsky», qui s'in-

spire, non de l'original français de Montesquieu, mais de la traduction polonaise de la «Świątynia Wenery» (Le Temple de Vénus) de J. Szymanowski. En 1814, il ajoute encore trois fables et dans les «Fiolki» (Violettes), qui paraissent après sa mort, nous trouvons une ode, tirée de vieilles notes, avec la date de 1809 dans le titre.

La poésie polonaise servait à Puchmajer à deux fins: elle était d'abord pour lui un filtre par lequel on pouvait plus facilement filtrer les oeuvres étrangères. Au début de son activité littéraire, Puchmajer a effleuré la côté théorique de la question dans une lettre adressée à un ami. Quelques années plus tard, il a traité plus amplement la même question dans la préface du «Chram Gnidsky», où il prouve l'avantage de faire des traductions d'après l'adaptation polonaise. Il applique cette méthode en pratique presque dès le début, considérant en principe la tâche du traducteur comme le devoir patriotique d'un «réveilleur».

Dès le début de son activité, il enrichit la littérature nationale, non seulement de compositions idylliques et érotiques allemandes à la mode, mais aussi des bucoliques de Virgile. Immédiatement après, il s'adresse cependant à l'intermédiaire de la littérature polonaise et en profite largement depuis, sans toutefois avoir un programme bien défini. Grâce à elle, il peut doter la poésie nationale naissante des différentes formes poétiques de moindre importance, car il ne se sent pas capable d'un plus grand effort, ne serait-ce que comme traducteur. On trouve dans ces traductions des oeuvres très différentes. On y voit côte à côte une ode et un conte d'Horace, un psaume hébreux, une idylle de Gresset, une fable de Lafontaine et une oeuvre de Montesquieu, considéré alors comme le dernier mot de la poésie érotique de salon, dont la traduction réclamait le plus grand effort.

Puchmajer traduit et refond ensuite les poésies et la prose polonaise, simplement pour leur beauté. Il se sert de cette beauté pour exprimer ces propres impressions et sentiments.

L'influence polonaise qui coïncide à peu près avec toute l'activité du réveilleur tchèque, se traduit par «L'ode à Dieu» du curé de Prochatice. Il y exprime dès le début son admiration pour deux poètes polonais qu'il aimera dorénavant: François Denys Kniaźnin et François Karpiński. Ce choix et cette sympathie sont caractéristiques. Nous savons que ces

deux poètes représentent à l'époque de Stanislas-Auguste des tempéraments psychologiques et artistiques jusqu'à un certain point différents: l'un et l'autre représentent la «poésie du cœur» quelque peu négligée alors; ils expriment les tendances sentimentales de plus en plus fortes et créent une poésie dont se nourrit alors «l'homme sensible». Si par conséquent cette forme de la poésie polonaise a précisément été choisie par son admirateur tchèque, il faut en conclure que lui-même était probablement «l'homme sensible» auquel ne répondait pas le rationalisme de Trembecki et qui en revanche subissait le charme de l'églogue «naïve». Il aime la campagne et ses charmes, il soupire et fait volontiers des rêves pleins d'érotisme, dans la mesure où le permet l'esprit de l'époque.

J'ai déjà dit que Puchmajer a débuté par l'ode et comme ce genre de poésie était sanctionné par les classiques et les pseudo-classiques, comme l'expression la plus sublime du lyrisme, il la cultive volontiers aussi longtemps qu'il subit l'influence polonaise. Puchmajer a utilisé dans ce but 12 odes polonaises (y compris l'ode d'Horace).

La seconde forme de la poésie de l'époque, également à la mode, l'idylle, représente pour ainsi dire le second groupe des refontes polonaises de Puchmajer. Ces idylles sont au nombre de 5 (y compris celle de Gresset) et elles sont composées en deux langues.

Le troisième groupe qui a peut-être le plus de valeur littéraire, comprend des fables. Les enfants tchèques les déclament jusqu'aujourd'hui sans savoir combien grande fut l'influence polonaise dans ces compositions. Ces fables et paraboles polonaises sont au nombre de 20.

L'unique tentative d'une traduction de la prose polonaise (d'après Karpiński) et d'une refonte de la «Świątynia Wenery w Knidos» (Le temple de Vénus à Cnide), occupent une place à part.

Si nous examinons la répartition chronologique de ces groupes de poésie, nous nous apercevons que Puchmajer compose des odes pendant toute sa carrière littéraire. Si nous tenons compte des dates où elles furent publiées, nous voyons que l'écrivain tchèque a commencé par l'ode et qu'il termine par elle ses emprunts faits à la littérature polonaise.

La fable est tout aussi fréquente à l'époque comprise entre 1797—1814. Elle est d'abord plus longue, revêt ensuite la forme d'épigrammes et finalement elle s'inspire de la même forme et du même modèle qu'au début.

Seules les idylles de provenance polonaise ont été réunies toutes dans un seul recueil paru en 1797, par conséquent au début de la carrière littéraire de Puchmajer, lorsque celui-ci subissait encore l'influence récente des idylles et des poésies érotiques de provenance allemande. L'idylle devient ensuite plus rare et les camarades de Puchmajer commencent à subir de plus en plus les influences littéraires nouvelles; quant à Puchmajer lui-même, il puise dans Schiller.

Puchmajer imitait le plus souvent la poésie de Książnin, auquel il doit les modèles de 14 fables, de 11 odes et d'une idylle (tirée de Gresset). Karpiński a fourni le sujet de 4 idylles et d'une ode en commun avec Książnin, ainsi que des fragments d'une traduction en prose «O szczęściu» (Sur le bonheur). Krasicki, «le prince des poètes de l'époque du roi Stanislas-Auguste» fit son apparition après les deux premiers. Puchmajer en a tiré 5 «przypowieści» (paraboles), qu'on trouve dans le recueil de 1798, puis encore une dans celui de 1802.

La «Świątynia» (Le temple) de Szymanowski était le fruit de longs efforts. Ce fut le prestige de Książnin, que Puchmajer cite dans la préface, qui l'engagea dans cette voie.

L'auteur a soigneusement étudié la façon dont Puchmajer s'approprie les modèles polonais, car il se rend compte de l'importance de ces efforts pour l'histoire de la renaissance de la poésie tchèque.

Cette tâche comprenait des genres divers: on y trouve des traductions libres, des refontes, des paraphrases et des imitations.

Il suffit de quelques observations fondamentales pour expliquer les changements du sujet, vu qu'ils se répètent un grand nombre de fois. Puchmajer manifeste une tendance marquée à la localisation, qui est tantôt slave, tantôt tchèque. Il modifie à son gré la mythologie slave, écarte les noms anciens, énumère les noms des arbres, crée à nouveau la vieille légende historique tchèque, remplace la topographie étrangère par la topographie

nationale, ajoute des éléments personnels, et introduit même sa propre personne dans le cadre de sujets étrangers.

On pourrait considérer les autres variantes comme introduites dans un but artistique. En effet, le «réveilleur» tchèque a visiblement une forte tendance à se servir d'expressions et de tableaux plastiques. Il change donc certaines expressions en d'autres plus expressives, il introduit des épithètes, voire même des tableaux nouveaux et atteint effectivement, en ce qui concerne la plastique, des effets plus complets. Les contours sont cependant parfois plus rudes et les traits plus grossiers.

En revanche, dans certains cas l'écrivain tchèque tâche d'omettre ou de changer tel ou tel autre trait pour affaiblir la rudesse du tableau, pour éviter le caractère drastique de la description, ou pour l'atténuer. Les exemples d'une tendance différente, inconsciente sans doute, sont peu nombreux.

On trouve enfin des changements individuels dans les expressions, car Puchmajer laisse de côté celles qui suscitent des difficultés. Telle ou telle expression polonaise n'ayant pas d'équivalent dans la langue tchèque, Puchmajer la négligeait ou créait un polonisme (surtout s'il était tenté par la rime), ou enfin, suivant l'analogie du son, il introduisait des termes analogues sous le rapport phonétique, mais dont la signification était différente.

Nous voyons donc qu'il s'agissait de variantes dont l'origine et l'importance sont différentes. Il y en a qui concernent la lexicologie, la phraséologie, les tableaux, voire même qui englobent de plus grandes parties de vers, transforment des strophes entières, ou en créent de nouvelles. Leur genre, leur quantité, leur étendue, contribuent à la liberté d'adaptation qui distingue ces traductions, ces refontes, ces paraphrases et ces imitations.

Ces changements concernaient aussi la structure de l'ensemble. Puchmajer s'attache principalement à un seul modèle, mais il en combine parfois deux. Ces emprunts ne peuvent être appelées organiques. Ce sont des assemblages mécaniques empruntés à une, puis à une autre poésie, sans que l'auteur se soit donné la peine d'un travail constructeur plus approfondi. Puchmajer fait aussi volontiers des reconstructions de certaines strophes; il transpose leur ordre, ainsi que l'ordre des vers, d'une il en fait deux ou à l'inverse, il réduit deux strophes en une seule. Généralement,

les additions sont plus nombreuses que les réductions, de sorte que ses refontes sont plus amples que l'original.

Il insiste toutefois surtout sur les changements de la versification, changements en rapport avec les principes du «réveilleur» Puchmajer et avec les conseils donnés par Dobrowski «le père de la philologie slave». Il n'appartient pas à nous de juger, si les principes de cette prosodie, qui suscitaient déjà alors de vives discussions, étaient justes. Il n'entre pas non plus dans notre programme d'établir ce qui dans les travaux de Puchmajer avait une valeur durable pour l'évolution de la poésie tchèque et ce qui n'était que passager et individuel.

En comparant les rapports entre ces imitations et l'original polonais, l'auteur insiste surtout sur le fait qu'en ce qui concerne la forme, les liens étaient très lâches. Ce n'est qu'exceptionnellement que la forme des vers de Puchmajer ne s'écarte qu'insensiblement de celle du modèle.

Le vers de Puchmajer est en général différent celui du modèle. Il est très différent dans certaines compositions, parfois plus court que dans l'original, et s'en écarte en ce qui concerne le rythme qui est plus vif et plus saccadé. Puchmajer emploie souvent des rimes masculines, relativement rares dans la poésie polonaise à l'époque de Stanislas-Auguste.

Puchmajer tend visiblement à créer le plus grand nombre possible de schèmes métriques, auquel il consacre tant d'attention en théorie; il veut doter la poésie nationale commençante d'un riche outillage technique et mettre un grand choix d'exemples et de modèles à sa disposition. Sa plus grande ambition consiste à donner un échantillon de l'hexamètre tchèque et c'est cette forme qu'il adopte pour refondre la «Świątynia Wenery w Knidos» (Le temple de Venus à Cnide) de Szymanowski. Il donne un échantillon de ce mètre héroïque dans son recueil de 1802, puis il le remanie et le complète dans les chants suivants de la poésie de Montesquieu. Il ne se demande pas cependant si cette poésie érotique de salon, en vogue au temps de Louis XVI, peut vraiment être adaptée à l'hexamètre, comme si le sujet avait peu d'importance lorsqu'il s'agit d'appliquer la forme de l'épopée.

C'est peut-être l'exemple de Jean Nejedlý, camarade et compagnon des travaux littéraires de Puchmajer, qui a attiré l'attention de ce dernier sur le sujet. Poussé par la même ambition,

Nejedlý publie en effet sa «Homerowa Iliada» (L'Illiade d'Homère, Chant I-er, Prague 1802).

La préface insiste sur le but patriotique de cette oeuvre: il s'agit d'égaliser les autres nations, d'encourager les amis et de leur venir en aide, enfin de faire l'apothéose de la langue maternelle. Il soumet cet ouvrage à la critique de «tous les Slaves» et donne enfin les «Règles suivant lesquelles on été composés ces hexamètres», en quoi il suit l'exemple de Puchmajer.

Puchmajer entreprend l'étude d'Homère et le travail sur l'hexamètre tchèque, sous l'influence polonaise. Le premier chant parut dans le recueil de 1814. Il a «pioché» ce mètre épique presque jusqu'aux derniers jours de sa vie, sans parvenir à aller au-delà du premier chant de l'Illiade.

Aux yeux de toute la génération de Puchmajer et de ce qu'on appelait «son école», ces essais représentaient le plus grand effort littéraire qu'il eût tenté pour la gloire de la langue nationale, pour montrer sa force et sa beauté, pour développer sa souplesse et sa sonorité, enfin pour lui assurer le droit de se mesurer avec la poésie des peuples les plus anciens de l'Europe.

Tel était le but que poursuivaient les travaux de Puchmajer, but que même les auteurs étrangers doivent savoir respecter. Ces travaux tiraient profit de la littérature polonaise qui était également une littérature slave et dont le développement a été plus heureux.

La nouvelle de la traduction tchèque du 1-er chant de l'Illiade dont l'auteur était Jean Nejedly, est parvenue en Pologne par hasard, soit par l'intermédiaire de l'évêque de Wilno, Jean Kossakowski, membre de la Société pour la Propagation des Sciences à Varsovie, qui prit connaissance de cet oeuvre lors de son passage par Prague et en donna un compte-rendu dans sa communication «Rzut oka na literaturę czeską, związek języków słowiańskich» (Un coup d'oeil sur la littérature tchèque. Union des langues slaves). Elle fut présentée dans la séance du 5 décembre 1803.

C'était du côté polonais la première preuve d'intérêt pour les travaux littéraires de la nation-soeur, au seuil d'une ère nouvelle. Elle fut accueillie avec reconnaissance et trouva une répercussion dans le résumé tchèque de la communication de Kossakowski. Ce résumé ne parut il est vrai qu'onze ans après la

publication de l'original à Varsovie. Le résumé en question était l'oeuvre de Joseph Jungmann et fut publié dans les «Videnske Nowiny», ou plutôt dans le supplément littéraire de cette revue paraissant entre 1813—17 sous le titre «Prvotiny pěkných umění».

L'auteur s'occupe de ces premiers échanges littéraires entre Tchèques et Polonais dans le chapitre intitulé: «Dans la voie de J. A. Puchmajer». Il se place au même point de vue pour parler de la publication périodique de Jean Nejedlý, intitulée «Hlasatel», qui constitue pour ainsi dire une continuation des recueils de Puchmajer. Il attire l'attention sur les événements de la littérature européenne en rapport avec la Pologne dont le «Hlasatel» tient compte, enfin il cite la critique de l'ensemble de l'oeuvre de Puchmajer, qui parut l'année de sa mort et dont Sébastien Hněvkowsky, un de ses principaux collaborateurs, avait été l'auteur.

C'est en suivant la voie indiquée par Puchmajer qu'on publie en Bohême la première biographie de Krasicki et qu'on donne la bibliographie de ses oeuvres, ainsi qu'un fragment de la traduction de «Myszeis». Ces emprunts à la littérature polonaise, importants au point de vue historique, ont été publiés en 1815 par les «Prvotiny» dont nous avons déjà parlé. La traduction est précédée d'un essai biographique intitulé «Hynek Krasicki, básník polský». L'auteur de cet essai, François Dominique Kinsky, professeur à Berne, appelle la «Myszeis» une oeuvre magnifique de la littérature polonaise et appuie son essai monographique sur l'opuscule de J. S. Kaulfus, publié à Halle, intitulé: «Über den Geist der polnischen Sprache» (1804). Cette étude du recuteur posnanien a rendu des services inestimables à la propagation de la littérature polonaise et a contribué à vaincre les préjugés répandus par les pamphlets allemands. Aussi l'auteur lui consacre-t-il plus d'attention dans sa monographie et la compare-t-il dans les détails avec l'étude tchèque sur Krasicki.

La traduction tchèque d'un fragment de la «Myszeis» s'arrête au VIII-ème chant, vu que son traducteur dont nous ne connaissons pas le nom, meurt en 1815. L'auteur termine son travail par l'analyse de la traduction de la «Myszeis». Il fournit la preuve, que cette première traduction tchèque d'un plus grand poème polonais, a non seulement respecté la structure de l'original, mais qu'elle tâche également d'être aussi fidèle que pos-

sible en ce qui concerne le sujet. Le traducteur comprend ce sujet non seulement comme identité de la pensée, mais parfois comme identité des sons. Il en résulte une série de polonismes très frappants, qui sont le résultat de l'adaptation mécanique de la phraséologie polonaise.

Au moment, où cette traduction tchèque du poème de Krasiński était publiée, Bandtke séjournait à Vienne et fit imprimer la date de la mort de l'auteur de la «Myszeis», que l'essai de Kinsky n'avait pas mentionnée. Une note que nous trouvons dans les «Prvotiny» nous renseigne sur ce sujet.

L'ami polonais de Dobrowski était un des hommes, très peu nombreux chez nous à cette époque et encore plus rares à l'époque ultérieure, qui, par le fait de s'occuper de la renaissance tchèque, ont pu étudier les manifestations les plus anciennes de l'expansion littéraire polonaise, expansion unique en Occident.

Le travail de l'auteur se propose de reconstituer l'histoire de cette expansion, d'abord pendant sa première phase antérieure au romantisme, puis pendant l'évolution ultérieure des courants littéraires au XIX-ème siècle et pendant le premier quart du XX-ème siècle.

29. TAUBENSCHLAG RAFAŁ: **Dokumenty polskie w sprawach prywatnych XII i XIII w. (*Polnische Urkunden in Privatsachen im XII. und XIII. Jahrhundert*)**. Présenté dans la séance du 9 avril 1929.

Die Arbeit des Verfassers zerfällt in drei Teile. In dem ersten werden privatrechtliche Rechtshandlungen, mit denen die Urkunde in Beziehung steht, im zweiten die Geschichte der auf Rechtshandlungen bezüglichen Rechtsurkunden, im dritten die Muster, auf welche die Urkunden zurückgehen, behandelt.

I. Rechtshandlungen, welche sich auf Immobilien bezogen (Kauf, Tausch, Schenkung), werden im XII. und XIII. Jh. sehr oft auch außergerichtlich also ausschließlich zwischen den Parteien vollzogen, feierliche Handlungen werden sie jedoch durch Bestätigung oder Verlautbarung vor Zeugen, und zwar vor Nachbarn oder vor anderen Personen, in Gegenwart des Herzogs oder des Bischofs. Auch diese letzteren können als Zeugen fungieren.

Um nun eine Wiederholung von außergerichtlichen Handlungen zu vermeiden, unternimmt man die Rechts handlung unmittelbar vor Nachbarn oder vor Personen in Gegenwart des Herzogs oder des Bischofs. Gewählt wird meist irgend ein Feiertag, da ein solcher sich leichter dem Gedächtnis einprägt.

Diese für privatrechtliche Handlungen des XII. und XIII. Jhs charakteristische Publizität soll sowohl im eventuellen Prozeß den Beweis sichern, wie auch die Evokation und nötigenfalls auch den Einspruch von Verwandten oder angeblich berechtigten Personen gegen die beabsichtigte Transaktion veranlassen.

II. Von den auf diese Weise vollzogenen Rechts handlungen werden Aufzeichnungen, sogen. *notitiae*, gemacht, die indessen keine Beweiskraft besitzen, sondern nur den Zeugenbeweis erleichtern und im Fall, wenn die Zeugen nicht mehr am Leben sein sollten, den Inhalt der Rechts handlung in Erinnerung zu bringen haben.

Um die Mitte des XII. Jhs macht sich in Polen gerade so wie in ganz Westeuropa das Bestreben geltend, an Stelle des Zeugenbeweises einen anderen Beweis, und zwar die gesiegelte Urkunde treten zu lassen.

In der Zeit, wo das Siegel die Geltung eines Beglaubigungsmittels bei Privaturkunden gewann, kam das Recht, fremde Urkunden zu beglaubigen, außer Erzbischöfen, Bischöfen und Herzögen, auch Kapiteln, Äbten, dem Kustos, dem Dekan und dem *Canonicus ecclesiae cathedralis* und den Kapellanen mancher Kirchen, und von Laienpersonen nur den *Comites* und vom Jahre 1278 an auch gewöhnlichen Rittern zu; die gesiegelte Urkunde hatte die Geltung einer Beweisurkunde. Die Handlung wird vor Zeugen abgeschlossen, die Urkunde dient aber als dauerndes Zeugnis, das Siegel sichert ihm die volle Beweiskraft: *et ut praesens scriptum robur obtineat firmitatis, fecimus roborari*. Allenfalls steht der Zeugenbeweis in erster Linie, doch nach dem Ableben der Zeugen dient die Siegelurkunde als Beweismittel, immerhin also als Ergänzung des Zeugenbeweises und als dessen Bestätigung, in *suffragium evidentioris testimonii*.

Im weiteren Verfolg der Entwicklung macht sich die Tendenz bemerkbar, den Zeugenbeweis dem Urkundenbeweis gleichzustellen: *Quoniam acta hominum* — wie wir in den *Arengen* zu lesen bekommen — *de facili in oblivionis voraginem dilabuntur*,

si scripti *aut* testium subnotacione non fuerint declarata posteris. Von da gibt es nur noch einen Schritt zur völligen Zurückdrängung des Zeugenbeweises, indem man die gesiegelte Urkunde als ausschließliches Beweismittel erklärte. Diese Wandlung vollzog sich um die Mitte des XIII. Jhs. In dieser Zeit begegnen wir immer häufiger der Arengé: Quoniam omnia, quae temporali aguntur, per decursionem temporis annullantur, praeterea que *litterarum* apicibus comuniter sequentium memoriae reliquantur, und immer häufiger verwendet man gesiegelte Urkunden zur Sicherung vorgenommener Rechtshandlungen.

Wir sind aber hiermit noch nicht am Ende der Entwicklung angelangt. Seitdem die Ausstellung der Urkunde durch Siegelung eine solche Bedeutung erlangt hat, daß nur eine durch ein gesiegeltes Dokument gesicherte Rechtshandlung als »rata et inconvulsa« gilt, setzte sich die Ansicht durch, daß die Rechtshandlung selbst durch Ausstellung einer Siegelurkunde zustande kommt, daß also einer solchen Urkunde dispositive Kraft zukommt. Diese Ansicht findet in der Wandlung Ausdruck, welche sich schon gegen das Ende des XIII. Jhs im Stil der Urkunden bemerkbar macht, indem an Stelle des früheren Perfekts: tradidimus, donavimus, contulimus das dispositive: tradimus, donamus, conferimus tritt. So vollzieht sich also gegen das Ende des XIII. Jhs die Wandlung der gesiegelten Beweisurkunde in eine dispositive Urkunde.

III. In weiterer Folge geht der Verfasser zur Struktur der Urkunden in Privatsachen über. Er stellt zwei Haupttypen von Urkunden fest, einen sg. subjektiven und einen objektiven, zeigt, wie die einzelnen Rechtshandlungen innerhalb des Rahmens dieser Typen erledigt werden, und analysiert eingehend die für diese Handlungen verwendeten Formularien.

Das Formular für den *Kaufvertrag* enthält regelmäßig die Feststellung des bereits vollzogenen Verkaufs (quod vendiderunt — me vendidisse), wobei manchmal das Verkaufsobjekt eingehend beschrieben und der Zweck des Verkaufs, manchmal auch der Verkaufspreis angegeben wird.

Hie und da finden wir die Bemerkung, daß der Verkauf nach reiflicher Überlegung und unter Wahrung der Rechtsvorschriften oder urgente necessitate vollzogen wurde.

Eine gewisse Erweiterung dieses Formulars, welches lediglich die Feststellung des vollzogenen Verkaufs enthält, bildet die sporadisch auftretende Zusatzklausel bezüglich der Zahlung des Preises.

Eine andere Erweiterung bildet die ebenfalls vereinzelt vorkommende Klausel, in welcher der Verkäufer auf alle Rechte zugunsten des Käufers verzichtet.

Am wichtigsten ist die häufig vorkommende Erklärung des Verkäufers, daß weder er noch seine Erbnachfolger den Verkauf anfechten wollen, und das Versprechen, allen Anfechtungen durch andere Personen entschieden entgegenzutreten.

Neben diesem Formular, welches die Feststellung des durch den Verkäufer vollzogenen *Verkaufs* enthält, kennt das polnische Recht noch ein anderes, in welchem der vollzogene *Kauf* durch den *Käufer* festgestellt wird. Auch hier finden wir einen Vermerk über die Bezahlung des Kaufpreises, sowie einen solchen des Verkäufers, den Erwerber unangefochten im Besitz zu belassen.

In manchen Formularien findet sich auch die Klausel von dem vollzogenen symbolischen Verzicht oder der vollzogenen Übergabe des Kaufgegenstandes.

Vereinzelt findet sich auch die Strafklausel, welche eine Multa zugunsten des Fiskus für den Fall eines Vertragsbruches festsetzt.

Viel einfacher ist das Formular für den *Tauschkontrakt*. Es kann zweierlei Form annehmen: entweder enthält das beiderseitige Formular die Erklärung, daß die eine Partei das unbewegliche Gut übertragen und an deren Statt ein anderes unbewegliches Gut erhalten (dedit — accepit), oder das einseitige Formular stellt fest, daß die Partei ein unbewegliches Gut im Tauschwege übertragen (dedit et contulit per commutationem) oder im Tauschwege erworben habe (permutando recipiens). Als Sicherungsmittel dient einmal der Fluch, ein andermal die Fiskalstrafe.

Das *Schenkungsformular* hat immer die gleiche Form, ob es sich um eine Schenkung zwischen Lebenden oder um eine solche auf den Todesfall handelt, und enthält regelmäßig den charakteristischen Ausdruck contulimus, gewöhnlich mit Angabe des Zwecks: z. B. pro remedio animae meae, wenn es sich um eine Schenkung ad pias causas handelt. Sporadisch finden wir eine Abart dieses Formulars: obtuli et contuli oder contuli et assignavi. Hie und da findet man auch Ausdrücke wie: dedi, donavi, delegavi inter

vivos, iure cessi, mancipavi, concessi, legavi, oder pleonastische Ausdrücke: damus, concedimus, conferimus, manchmal mit Bestätigung der Übergabe: contulit, traditit et donavit oder die Verzichtleistung: resignavit et contulit. Bemerkenswerterweise dient die Verfluchung am häufigsten als Sicherungsmittel und diese hat sich später auch in gesiegelten Dokumenten in späteren Zeiten erhalten.

Unter anderen Verträgen besitzt das *feudum* ein charakteristisches Formular. Typisch sind für dasselbe die Ausdrücke: confero — recipio; dagegen fehlen so charakteristische Formularien bei Pfändern, locatio — conductio, Vertrag und datio in solutum. Bemerkenswert sind aber in solchen Verträgen gewisse charakteristische Klauseln: die lex commissoria beim Pfand, die Eviktionsklausel bei datio in solutum, beim Vergleich dagegen die Sicherstellung durch Verfluchung und beim Mietsvertrag. Sicherstellung durch die Konventionalstrafe.

Testamente — welche in Polen den Charakter von sg. Legationstestamenten besitzen — enthalten in ihren Formularien charakteristische Ausdrücke des römischen Vindikationslegats: do lego, welches die Notare, ohne ihren Sinn zu verstehen, in ein Wort delego zusammenzogen. Eine charakteristische Erscheinung bildet in denselben der Testamentsvollstrecker. Zur Gültigkeit des Testaments gehört dessen Errichtung vor Zeugen und Bestätigung durch den Herzog.

IV. Nach dieser Darstellung der Formularien geht der Verfasser der Frage nach, auf welche Muster die privatrechtlichen Urkunden zurückgehen. Zu diesem Zwecke vergleicht er die Formularien polnischer Urkunden mit den in fränkischen, französischen, deutschen und italienischen Formelbüchern enthaltenen.

a) Der Verfasser stellt fest, daß eines der in Collectio Senegalensis enthaltenen Formularien, und zwar »carta illius, qui in bellum profecturus — hereditatem suam... ad monasterium delegaverit« eine auffallende Ähnlichkeit mit einer polnischen Urkunde (Kod. dypl. Pol. Nr. 6 [1190?]) aufweist, daß die in den sg. formulae Andegavenses, Biturienses et Avernenses gebrauchten Strafklauseln von den in polnischen Urkunden vorkommenden nur ganz unwesentlich abweichen. Es kann angenommen werden, daß sie durch Vermittlung der Norbertanermönche nach Polen gekommen sind.

b) Ein Vergleich der französischen Formelsammlungen (*Ars dictandi* von Orleans, *Poetria Johannis Anglici de arte prosaica metrica et rithmica*, *Summa Minorum Magistri Arnulphi*) mit analogen polnischen Formeln zeigt deutlich, daß die in den zwei ersten Sammlungen enthaltenen Arengen und Korroborationen sich mit solchen in polnischen Urkunden decken, während die in der dritten Sammlung vorkommenden und sich auf Rechtshandlungen beziehenden mit den polnischen fast identisch sind. Um diese weitgehende Ähnlichkeit zu zeigen, stellt der Verfasser Blatt 54 aus der *Summa minorum* mit der im Gründungsbuch des Klosters Heinrichan S. 117/118 (aus dem J. 1297) enthaltenen Urkunde zusammen.

promittentes... quod contra huiusmodi venditionem per se aut per alium iure hereditario, dotis conquestus sive alio quocumque modo in futurum non venirent et quod eandem venditionem dictis Abbati et conventui garentizabunt ad usus et consuetudines Franciae contra omnes.

promittens una cum Johanne Sezka, quod contra predictam venditionem per se vel per alium iure hereditario vel alio quocumque modo non veniat in futurum et quod praefata bona warentizabit et liberabit seu exbrigabit praefatis fratribus ad usus et consuetudines patrie contra omnes bona eadem inpetentes.

c) Drei Formelsammlungen deutscher Herkunft (*Sächsisches Formelbuch*, *Summa dictaminum magistri Ludolfi* und das *sg. Baumgartener Formelbuch*) enthalten ebenfalls eine Fülle von Arengen, Korroborationen und Verfluchungsformeln, die wir in gleicher und ähnlicher Form in polnischen Urkunden wiederfinden, und in der vierten Sammlung (vor *Bernold Cesariensis*) begegnen wir solchen Formeln für Rechtshandlungen, die in fast unveränderter Gestalt in polnischen Urkunden wieder erscheinen. Zur Illustration mögen folgende Belegstellen dienen.

[Formular Nr. 6].
preambula matura deliberacione
et consilio nostrorum fidelium

Cod. d. Min. P. I Nr. 506 (v. 1282).
maturo consilio prehabito et ex
bona animi nostri deliberacione
amicorumque meorum.

ortis, agris, cultis et incultis, silvis, pascuis, pratis, aquis, viis et inviis, quesitis et inquirendis... ad nos qualitercumque pertinentibus de facto de consuetudine vel de iure

nihil nobis vel nostris heredibus aut successoribus quibuscumque in parte vel in toto iuris sive requisicionis penitus reservantes

Renunciamus igitur excepcioni non dati, non numerati, non soluti vel minoris precii, doli mali actioni et universaliter omni excepcioni... per quam contractus predictus infringi posset aliquatiter vel rescindi.

ita quod nos neque per nos ne-

Koch. Cod. d. M. 244 (v. 1227).
in *agris, cultis et incultis pratis pascuis* aquis (lacu mendio et Cecheltnica (ac) Mellificys).

Cod. d. cath. cr. I 64 (v. 1263).
nihil omnino iuris nobis domui nostre vel ordini deinceps in ejusdem predii territorio reservantes.

Cod. d. Min. P. I Nr. 39 (v. 1252).

renunciantes omni excepcioni pecunie non numeratae ac omni juri, quod in eadem villa habuimus vel habere possemus.

Cod. d. cath. cr. I Nr. 65 (v. 1226).

abrenuntians pro se et suis successoribus omni juri predictum contractum rescindendi, si quod umquam sibi competere posset in futuro.

Cod. d. Min. P. I Nr. 19 (v. 1226).

renunciaverunt: ita quod si dicta villa magis valuerit ultra dictum pretium vel valere potuit, illud...

Cod. d. Maior. P. II Nr. 633 (v. 1288).

et non contrafacere vel venire,

que per alios quoscumque directe vel indirecte de iure vel de facto ullam unquam eis faciemus controversiam.

nec aliquam novebimus questionem.

[Formular Nr. 7].

Nos... recognoscimus confitemur... quod... pro m. libris, quas et nos in parata pecunia recognoscimus percepisse... vendidimus

promittimus... quod... absolvemus, de vicio et evictione ipsis caventes

renunciamus... exceptioni non dati vel numerati precii vel soluti... renunciantes nihilominus omnis iuris auxilio canonici vel civilis, promittentes eos ex nunc in corporalem possessionem... omne jus bonorum defendere... eosdem hec per nos nec per aliquem alium nobis subiectum de iure vel de facto ullatenus offensuri.

d Die in der Ars Notariae Raineri enthaltenen Urkunden endlich finden ihre Analoga in polnischen Urkunden, wie es folgende Belegstellen zeigen :

per se vel per alium, aliqua causa vel ingenio, de iure vel de facto.

Ulanowski. Kuj. Urk. Nr. 35 (J. 1265).

declaramus... quod vendidit... qui coram nobis... confessus est se undecim marcas de parata pecunia recepissee.

Cod. dipl. Pol. II 1 Nr. 152. (J. 1295).

has... centum marcas... recognosco me recepissee.

Cod. d. Min. P. Nr. 39 (J. 1252.. caventes de evictione eiusdem ville et renunciantes omni exceptione pecunie non numerate.

Cod. Cl. T. Nr. 25 (J. 1250).

renunciavit exceptioni pecuniae non numeratae et omni iuris auxilio (quod sibi ad recuperationem eiusdem villae competebat vel poterat competere in futurum) profitens... quod... ..in possessionem villae induxerit corporalem... repromittens eidem... quod eum defenderet, promittens etiam... in nullo contraire.

Blatt Nr 10.

Alferius iure proprio vendidit
...petiam unam terre aratorie...
ad habendum tenendum ac pos-
sidendum et quidquid sibi et suis
heredibus deinceps placuerit per-
petuo facienduum, cum superiori-
bus et inferioribus finibus... om-
nique iure et actione et usu seu
requisitione sibi ex ea vel pro
ea re aliquo modo pertinente
sive spectante pro pretio.

quod totum presentibus testibus
suprascriptis et me notario con-
fessus fuit, se ab eo accepisse
sibi integre numeratum atque
solutum esse

promittens dictus venditor pro
se suisque heredibus ipsi emptori
pro se suisque heredibus stipu-
lanti, (nec) litem nec controver-
siam movere sed dictam (rem)
ab omni homine et universitate
legitime defendere ei

et ejus heredibus et cui dederint,
auctorizare ac disbricare omne-
que damnum et expensas litis
reficere.

So wird nun festgestellt, daß in Polen immer recht verschiede-
ne Formularien verwendet wurden, die im fränkischen Reich
und nach dessen Teilung in Deutschland, Frankreich und Italien

Cod. dipl. Maior. P. II Nr. 634
(v. J. 1288).

asseruit se dedisse, vendisse, tradi-
disse iure proprio in perpetuum...
ad habendum, tenendum, possi-
dendum et quidquid sibi suisque
heredibus deinceps placuerit... fa-
ciendum cum omnibus et singu-
lis que infra dicti molendini
continentur fines et cum omni,
iure actione et usu quod in eo-
dem habebat, pro sexaginta mar-
cis usualis argenti.

quod precium dictus Reynoldus
confessus et contentus est se ab
ipsis habuisse et recepisse, ac
sibi integre datum solutum et
numeratum esse.

Cod. dipl. Min. P. I Nr 100
(J. 1281).

promiserunt... ita, ut nulli ex
ipsis vel eorum posteris aut con-
sangueneis fiat licitum... aliquam
movere questionem.

Cod. dipl. Maior. P. II Nr. 633
(J. 1288).

sed... eis et eorum heredibus ab
omni homine et universitate le-
gitime defendere.

in Gebrauch waren, ferner daß sie gleichzeitig in einer Epoche, an einem Hof und in einem Kloster gebraucht wurden. In ähnlicher Weise wie die Summa Bernoldi Caesariensis fünf Formeln für den Kaufvertrag angibt, besaß jeder Hof, jedes Kloster eine Auswahl von Formeln für die gleiche Rechtshandlung. Der Schreiber entschied nun, welche Formel und welche Klausel er wählen sollte. Wie also ein allgemeingültiges Formular für eine Rechtshandlung fehlte, so gab es auch verschiedene Formen von Arengen und Korroborationen, und jedem Aussteller — ob es nun der Herzog oder ein Kloster war — steht eine gewisse Anzahl von solchen Formeln, unter denen je nach Gefallen oder Ermessen die eine oder eine andere herausgegriffen wird, zu Gebote. Auf welchem Wege sie nach Polen gekommen sind, ist meist schwer festzustellen, sicherlich sind sie aus Westeuropa nach Polen gekommen und beeinflussten hier stark die Umgestaltung des Rechtslebens im XII. und XIII. Jh., indem sie das einheimische Recht zurückdrängten und dazu beitrugen, daß sich ausländische Rechtsformen allmählich durchsetzten.

-
30. TOMKOWICZ S.: **Modlitewnik królowej Bony w Wilanowie.** (*Le livre d'heures de la reine Bone à Wilanów*). Présenté dans la séance du 20 juin 1929.

Ce livre d'heures, propriété du comte Branicki, est conservé à Wilanów, aux environs de Varsovie. Il a à peine été mentionné dans la littérature scientifique et les différents renseignements sur ce sujet qu'on y trouve, sont plutôt vagues, de sorte que les questions les plus importantes en rapport avec ce manuscrit n'ont toujours encore pas été tranchées. Je veux résumer par conséquent les résultats des recherches que j'ai eu l'occasion d'entreprendre ces temps derniers sur le livre d'heures en question.

Il est pourvu d'une belle reliure de luxe qui remonte probablement à la fin du XVII^e s. Voici son classement à la Bibliothèque du palais de Wilanów: »Will, armoire XXIX, n^o 1«. Y compris le calendrier au commencement du livre, celui-ci se compose de 258 feuillets dont chacun est couvert d'écriture sur les deux côtés. Le frontispice ainsi qu'un ou plusieurs feuillets à la

fin du livre, ont été perdus. C'est un recueil de prières latines à l'usage des laïques, qui comprend 6 offices (*Off. Mariae virginis*, *Psalmi poenitentiales*, *Mortuorum*, *S^{tae} Crucis magnum*, un autre office *S^{tae} Crucis* et un *Officium S^{ti} Spiritus*), parmi lesquels on trouve différentes prières qui n'ont pas de rapport avec ceux-ci. Le livre est richement décoré de peintures. Le commencement des chapitres est indiqué par des miniatures de plus grandes dimensions qui représentent des scènes figurées en rapport avec les offices respectifs. Le nom de l'office ainsi que les premières lignes du texte sur la page contigue, sont entourés d'un encadrement ornemental rectangulaire en couleurs, dans lequel on aperçoit de plus une initiale plus grande qui contient souvent un petit groupe figuré. Sur les bords de la plupart des feuillets couverts de texte, se trouvent des vignettes formées de rinceaux, entre lesquelles sont placés des bustes de saints dans des médaillons, de petits anges, des animaux, des emblèmes, des symboles, ainsi que des motifs héraldiques.

Les parties colorées ont été peintes à l'aquarelle, en partie à la gouache et sont ornées çà et là de dorures. L'ensemble de la décoration du livre est à ce qu'il semble l'oeuvre d'un seul artiste. Si le dessin et la façon de traiter les compositions figurées, ainsi qu'en général l'exécution des personnages, ne parlent pas en faveur de la supposition qu'ils émanent d'un artiste de tout premier ordre, en revanche la partie ornementale témoigne d'un talent bien au-dessus de la moyenne. Le coloris éclatant mais harmonieux de la décoration du livre est foncièrement italien, comme l'est aussi un certain idéalisme qui se manifeste même dans l'exécution des personnages moins réussis.

Nous ne disposons pas de données positives en rapport avec l'histoire de ce manuscrit, dont l'état de conservation ne laisse rien à désirer. Une note d'un des anciens propriétaires de Wilanów (le comte Stanislas Potocki, ministre de l'Instruction Publique à l'époque de la Pologne du Congrès), qui a probablement acheté ce livre d'heures à l'étranger vers la fin du XVIII^e siècle, nous dit seulement qu'il a appartenu autrefois «aux rois de Pologne» et que Jean-Casimir, devenu abbé de S^t Germain des Prés après son abdication, l'a offert à la duchesse de La Vallière, de sorte qu'il a été conservé ensuite à la bibliothèque des ducs du

même nom. L'étude du manuscrit fournit cependant des indications plus précises. On ne trouve mentionné aucun saint polonais soit dans le calendrier, soit dans les prières. En revanche, le texte, en général latin, contient de nombreux passages italiens ajoutés soit sous la forme de notes en marge, soit comme notes explicatives en rapport avec les prières. Le caractère de l'écriture est franchement italien et les minuscules employées sont celles dont on se servait au-delà des Alpes pendant l'époque de l'humanisme, depuis la moitié du XV^e s. jusque vers 1525. C'est là le *terminus ante quem*. Une note relative à l'indulgence accordée par le pape Sixte IV entre 1471 et 1484 aux personnes qui diraient certaines prières, représente le *terminus ad quem*. Les armes de la Pologne, de la Lithuanie et de la famille des Sforza qu'on aperçoit entre les vignettes sur les deux premières pages qui suivent le calendrier, s'accordent bien avec la tradition locale, d'après laquelle le livre d'heures aurait été la propriété de la reine Bone. Ce livre décoré des armes mentionnées a pu être composé et exécuté soit à l'époque où elle était fiancée au roi de Pologne, soit peu de temps après son mariage (1518). Le fait que le calendrier mentionne saint Sébastien, entouré d'une vénération particulière en Lombardie, fait penser que le livre a peut-être été préparé dans la patrie proprement dite de Bone. En effet, on ne peut qu'être frappé par l'analogie qu'offre la décoration du livre d'heures en question avec les oeuvres de plusieurs enlumineurs milanais, en particulier avec celles d'Ambrogio da Martiano. La vie de cet artiste coïncide cependant avec une époque trop ancienne pour qu'il soit possible de lui attribuer cette ornementation; du reste ses oeuvres étaient supérieures à celles que nous voyons dans le manuscrit étudié, néanmoins on retrouve un certain «air de famille», commun aux premières et aux dernières. Ambrogio da Martiano avait cependant fondé une école, aussi est-il permis de supposer que l'enlumineur inconnu qui a décoré le livre d'heures et qui n'aurait pu se mesurer avec lui, était un de ses élèves ou de ses imitateurs.

31. WINDAKIEWICZ ST.: **Mickiewicz i Zaleski.** (*Mickiewicz et Zaleski*). Présenté dans la séance du 13 mai 1929.

L'amitié de Mickiewicz et de Zaleski est un phénomène psychologique intéressant, peu fréquent dans l'histoire de la littérature. Mickiewicz prétendait avoir un génie créateur commun avec Zaleski, de sorte que lorsque l'un d'eux était en état d'inspiration, l'autre ne pouvait pas se sentir inspiré en même temps. Le grand poète polonais a créé une théorie pour s'expliquer ce phénomène; il supposait en effet que »quoique l'esprit soit éternel, il est limité par le temps, lorsqu'il s'incarne en nous«. Les deux amis vécurent dix ans dans cette communauté d'esprit, c'est-à-dire depuis le jour où ils se connurent comme émigrés, jusqu'au moment où Towiański entra en scène. Vingt-trois lettres de Mickiewicz et vingt autres de Zaleski, témoignent de cette amitié.

C'est d'abord sur Zaleski que nous pouvons observer l'influence de cette communauté d'esprit, au moment où Mickiewicz lui lit la partie des »Dziady« (»Les Ancêtres«) composée à Dresde, ainsi que plusieurs livres de »Pan Tadeusz« (»Monsieur Thaddée«). Sous l'impression de ces lectures, son ami commence à composer une épopée peu réussie, intitulée »Złota Duma« (»La romance d'or«), ainsi que la »Potrzeba zbaraska« (»La campagne de Zbaraż«). Ensuite, Mickiewicz ayant cessé de produire des oeuvres littéraires, il commence à s'intéresser vivement à la production littéraire de Zaleski. Il professe une admiration exagérée pour sa poésie et va le voir, pour prendre connaissance de ses romances les plus récentes dont il apprend quelques unes par coeur.

Le séjour de Mickiewicz à Lausanne est la phase la plus intéressante de cette communauté d'esprit. Le grand poète prie son ami de lui envoyer ses romances et découvre dans ses poésies des affinités avec les passages qu'il écrivait alors lui-même pour refondre la première partie des »Dziady«. Il invite Zaleski chez lui à Lausanne et entreprend avec son ami une excursion au pied du Mont Blanc. Les lettres qu'échangent les deux poètes à cette époque, jettent beaucoup de lumière sur l'histoire de la composition de la première partie des »Dziady«.

Deux hymnes témoignant de l'union des deux poètes, parurent après cette excursion. L'un composé par Zaleski après la

célèbre improvisation de Mickiewicz au banquet chez Januszkiewicz, est consacré à l'éloge du génie extraordinaire de son ami; l'autre de la plume de Mickiewicz et de Zaleski, salue l'avènement de l'ère de Towiański. Cependant Zaleski était un catholique pratiquant, aussi s'est-il éloigné pendant de longues années de Mickiewicz à la suite de la doctrine de Towiański. Il finit par se rapprocher de nouveau de son ami, mais il ne pouvait plus être question entre eux d'idées communes dans le domaine de la poésie.

-
32. WOJCIECHOWSKI Z.: **Organizacja i kompetencja sądownictwa na prawie polskiem w Polsce piastowskiej. (*Organisation und Kompetenz des polnischen Gerichtswesens in der Piastenzzeit. I. Teil [In der Vorimmunitätszeit]*)**. Présenté dans la séance de 17 janvier 1929.

Der Verfasser versucht zuerst den Anfang der Immunitätsperiode in Beziehung auf die gerichtliche Immunität festzustellen. Da die Ergebnisse der Forschung in engem Zusammenhang mit dem Grenzpunkte der Vorimmunitätszeit »ad quem« stehen, so kommt der Verfasser hier darauf zu sprechen. Er bespricht zuerst die Anspielungen der Quellen im XII. Jh. Im besonderen erklärt er die iuriditio saecularis von 1136 mit Prof. St. Zakrzewski als Besitz nach Laienrecht; die Rückgabe des Dokuments von Zagośc: »nulli iuriditioni polonicae subiaceant« als Finanzimmunität (was durch das Dokument Kasimirs des Gerechten bestätigt wird); in ähnlicher Weise wird auch die Urkunde für Lubiąż (Leubus) vom J. 1175 und die Urkunde Mieszkos des Alten für Mogilno von 1176 erklärt. Die Marktimmunität aus dem XII. Jh. verrät ebensowenig gerichtliche Spuren. Die einzige Spur einer gerichtlichen Immunität dürfte die Bemerkung im Album patriarchale von 1198 sein (die in der Urkunde des Monachus fehlt), und zwar in der Beschreibung der Immunitätsverleihung Mieszkos des Alten und Kasimirs des Gerechten: »soli Deo et praelati domus oboediant«. Da gerichtliche Verleihungen für das Kloster in Miechów aus der ersten Hälfte des XIII. Jhs. fehlen, wir aber Konfirmationen derselben finden (Kleinpolnischer Kodex II, Nr. 405), so berechtigt uns dieser Umstand, die Urkunde von 1198 als ge-

richtlich anzusehen. Eine Durchsicht der Immunitätsurkunden aus dem Anfang des XIII. Jahrh. unter Zurückführung derselben auf Urkunden aus dem XII. Jh. gestattet nicht den Rückschluß, daß man auf Grund der auf Bischofstümer bezüglichen Dokumente eine gerichtliche Immunität für das XII. Jh. annehmen dürfte. Was die Klöster betrifft, finden wir Spuren der gerichtlichen Immunität in der Urkunde Leszkos des Weißen, in welcher er die Verteilung des Meister Vinzenz bestätigt. Die dort erwähnte gerichtliche Immunität im Marktgebiet kann auf Kasimir den Gerechten zurückgeführt werden. Dagegen berechtigen die Bestätigungen von Jędrzejów, wenn man sie auf die Urkunde von 1166—7 bezieht, viel weniger zu derartigen Rückschlüssen. Sogar die Urkunden von Czerwińsk von 1222, welche die gerichtliche Immunität in die Zeiten Boleslaus des Schiefmunds zurückzuführen gestatten, lassen im Licht der päpstlichen Bulle von 1155 und der Urkunde von 1161, auch wenn man an Stelle des Wortes »Krzywousty« (Schiefmund) das Wort »Kędzierzawy« (Kraushaar) setzt, für die gerichtliche Immunität von Czerwińsk höchstens die Zeiten Kasimirs des Gerechten annehmen. Am frühesten darf die marktgerichtliche Immunität von Kochów, welches in der Urkunde Grzymisławas vom Jahre 1229 erwähnt wird, in die Zeit von diesem Herzog zurückgeführt werden. Sie dürfte sich aber wohl nur auf die Unfreien beziehen. — Die Urkunde für das Kloster Mogiła (J. 1243) führt uns auf Spuren der *ritterlichen* Immunität im Anfang des XII. Jahrh. Übrigens kann aber eine so frühzeitige Spur der weltlichen Immunität die in der Wissenschaft sichergestellte These bezüglich der allmählichen Verbreitung der ritterlichen Immunität im XIII. Jh. unter dem Einfluß der kirchlichen kaum erschüttern.

Die gerichtliche Immunität im XII. Jahrh. läßt sich also nur in bezug auf die Klöster fragmentarisch seit der Zeit Kasimirs des Gerechten verfolgen. Wir sehen hier die ersten Vorboten einer Umgestaltung der Berechtigungen des Herzogs, welche auch die Veränderungen im Bereich des Prinzipats begleiten. Indessen setzen *quantitativ* die wesentlichen Veränderungen erst mit Beginn des XIII. Jhs ein, so daß man bis zu diesem Zeitpunkt — im Bereich des hier behandelten Themas — nur von einer Vorimmunitätsperiode sprechen kann.

Die einleitenden Betrachtungen der Hauptarbeit beginnen mit einer Übersicht der sich auf das Gesamtthema beziehenden Literatur. Der Verfasser führt weiter aus, daß er in seiner Arbeit vor allem direktes Material (Kroniken und Urkunden aus dem XII. Jh.) verwertet, ferner aber indirektes Material berücksichtigt, d. h. Immunitätsexemptionem aus dem XIII. Jh. und gerichtliche Praxis aus derselben Zeit, sofern sie auf frühere Zeiten zurückgeführt werden kann.

Im ersten Abschnitt wird die Gerichtsbarkeit des Herzogs besprochen. Nach Besprechung der einschlägigen Literatur befaßt sich der Verfasser mit der Organisation des herzoglichen Gerichtes. Dieses tritt uns in zwei wesentlichen Formen entgegen: als Gericht in colloquio und ein solches nicht in colloquio, wenn auch in der Regel im Beisein der »Assessoren« (Beisitzer). In beiden Fällen ist der Herzog Vorsitzender. Im Zivilprozeß kann er zugleich Kläger und Richter, bez. Angeklagter und Richter sein; manchmal aber beschränkt er sich darauf, als Partei aufzutreten, so daß die Baronen das Urteil fällen, und zwar in solchen Fällen, wo er als Patron einer Stiftung im Gericht die Kirche vertritt. Im Strafprozeß kann er auch die Rolle des Anklägers übernehmen. Dem Gericht gehören gewöhnlich auch der Wojewode und der Hofrichter an, welche nicht nur formell an der Gerichtsverhandlung teilnehmen, sondern mitunter auch das Urteil fällen, welches vom Herzog stillschweigend oder ausdrücklich bestätigt wird. Die Beisitzer im Gericht in colloquio oder nicht in colloquio haben nur beratende Stimme. Ferner gehört dem Gerichte auch der »Mediator« an, dem im gegebenen Prozeß die Durchführung gewisser Untersuchungen obliegt.

Auch kommt es vor, daß der Herzog die Angelegenheit einem Kommissargericht überträgt. Eine besondere Form eines solchen Gerichtes ist das unter dem Vorsitz eines anderen Teilfürsten stattfindende Gericht, eine Erscheinung, die in dem eigenartigen politischen, durch Geschlechtselemente der Piastendynastie bedingten Verfassung der polnischen Länder ihre Erklärung findet. Zwischen der Kompetenz des Herzogsgerichtes in colloquio und nicht in colloquio finden wir keinen Unterschied, wie es übrigens schon Smolka, Balzer und Zachorowski annahmen. Die Kompetenz des Herzogs, wenn wir sie als eine Einheit auffassen, tritt uns in zweierlei Gestalt entgegen: mit und ohne Vorbehalt.

Im ersteren Fall kann nur der Herzog als Richter fungieren. In den Bereich von Angelegenheiten mit Vorbehalt gehören die nichtstrittige Jurisdiktion wegen Eigentumsübertragung von unbeweglichen Gütern und die strittige bei den sog. *causae haereditariae*. Hinsichtlich der nichtstrittigen Rechtsprechung werden die Ansichten der verschiedenen Verfasser erörtert (Prof. Balzer und Prof. Handelsman) und es wird betont, daß zu den von diesen Verfassern hervorgehobenen Ursachen, die die Entstehung der nichtstrittigen Jurisdiktion bedingen, noch eine weitere und wohl die wichtigste hinzutritt, nämlich die Absicht, den Folgen des Retrakts vorzubeugen. Es handelt sich hier um Schutz vor Ansprüchen der Verwandten des Erblassers, welche zwar auf das Vorkaufsrecht verzichtet haben, nachträglich aber mit Retraktansprüchen auftreten, ferner auch um Schutz gegen diejenigen — manchmal noch unbekannt, Verwandten, die wegen Alienation nicht befragt wurden und nun dieselbe angreifen wollten. In diesem zweiten Fall wird der Beschluß des Herzogs, der die Alienation bestätigt, formell auf diese Weise begründet, daß eine Unterlassung der Protesterhebung (auch seitens eines Abwesenden) mit dem Verzicht auf das Vorkaufsrecht als gleichbedeutend erachtet wird — da die Bestätigung der Alienation einen öffentlichen Charakter trägt. Manchmal aber hebt der Herzog nicht auf Grund einer Rechtsfiktion, sondern im gegebenen Fall direkt die Wirkung des Retraktrechtes auf. Hiedurch kommt es dahin, daß die nichtstrittige Rechtsprechung zu einem die Normen des Gewohnheitsrechtes zersetzenden Mittel wird. Man wendet sich wegen einer solchen Bestätigung an das Oberhaupt des Staates mit Rücksicht auf die hervorgehobene Rolle der nichtstrittigen Rechtsprechung. (Die Entstehung dieser Rechtsprechung als eines Attributs des herzoglichen Macht wird auch durch die Ansichten von Prof. Balzer und Handelsman begründet). Im XII. Jh. begegnen wir solchen Fällen (z. B. in der Urkunde Zbiluts), daß die Parteien manchmal die kirchliche Autorität anrufen, um so ein Schutzmittel gegen Retrahenten zu gewinnen. Seit dem Ende des XH. Jhs. übernimmt diese Rolle der Herzog. Diese Amtswaltung findet in Fällen, wo es sich um eine »*causa haereditaria*« handelt, ihre Erklärung in der wirtschaftlichen und rechtlichen Rolle des Grundbesitzes in dem früheren polnischen Mittelalter (vor allem bezüglich des *ius militare*

und der Kriegsdienstpflicht). Eine Analyse des Materials, natürlich unter Berücksichtigung des Umstandes, daß wir ausschließlich mit kirchlichen Quellen zu tun haben, führt zu dem Schluß, daß auch diese herzogliche Rechtsprechung auf das Retraktrecht zersetzend wirkte. (Mit Bezug auf die Verhältnisse in Großpolen wurde diese Wahrnehmung schon von Michalewicz gemacht). Einen weiteren Teil der dem Herzog vorbehaltenen Jurisdiktion bildeten die sog. *quaestiones status*, also das Problem der Freisprechung eines Sklaven oder eines Halbfreien, ferner Staatsverbrechen und Hochverrat, dann Fälle, wo es sich um Amtswaltung der Beamten handelt. Endlich gehören hieher auch Streitfälle, wo man sich in zweiter Instanz an den Herzog wendet. Bei genauerer Untersuchung einer gewissen Kategorie von Fällen sehen wir, daß die streitenden Parteien bei ungünstigem Ausgang des Prozesses in erster Instanz sich an den Herzog wenden, wobei sie die endgerichtliche Entscheidung verschweigen oder verhehlen, so daß dieser Umstand erst während der Verhandlung herauskommt. In anderen Fällen wenden sich die Parteien an den Herzog als Rechtsquelle und die oberste Autorität im Staate, falls sie sich durch die erstgerichtliche Entscheidung benachteiligt fühlen. Die Möglichkeit einer Wiederaufnahme des Streites ersetzt also in manchen Fällen den Mangel der Rechtsnormen die den Instanzenweg verschreiben. Ferner ist der Herzog berechtigt, in jeder Angelegenheit Recht zu sprechen, sowohl wenn sie unmittelbar von der Partei eingebracht wird, wie auch auf Grund vorauszusetzender herzoglicher Evokation. Daraus ergibt sich, daß die herzoglichen Beamten im vorbehaltenen Kompetenzbereich nicht ausschließlich in erster Instanz richten; sie üben aber ihr Amt aus nicht über besonderen Auftrag des Herzogs, sondern kraft ihres Amtes. In der Praxis war diese Ausschließlichkeit vollkommen und erfuhr Einschränkungen, wenn der Herzog sich gerade auf einer Landreise befand, ferner in Ortschaften in der Nähe der herzoglichen Residenz (der Kleinstaaten von der Mitte des XII. Jhs an).

Die objektive Kompetenz des herzoglichen Gerichtes umfaßt im vorbehaltenen Bereich die Geistlichkeit, das Rittertum und die Landbevölkerung. Für die letztgenannte nimmt der Verfasser Dreiteiligkeit an: Freie, Halbfreie und Sklaven. Die zwei letzten Gruppen kommen vor das herzogliche Gericht selbstverständlich

nur in gewissen Fällen. Die Mitglieder der Herrscherfamilie werden von dem Herrscher nur bei Staatsverbrechen zur Verantwortung gezogen (vgl. die Kronik des Gallus in der Schilderung des Streitfalles zwischen Władysław Herman und Bolesław Schiefmund).

Der zweite Abschnitt handelt vom wojewodschaftlichen Gericht, der dritte von dem Gericht des Hofrichters. Die Organisation ist derjenigen des herzoglichen Gerichtes recht ähnlich, und es tritt der Wojewode an Stelle des Herzogs. Die objektive Kompetenz des wojewodschaftlichen Gerichtes umfaßt — in Kleinpolen — u. a. die nichtstrittige und die strittige Rechtsprechung in Angelegenheiten betreffs Immobilien. Die Entstehung dieses Gerichtes hat ihren Grund in der Übertragung solcher Fälle durch den Herzog. Im XIII. Jahrhundert finden wir schon Spuren, daß kleinpolnische Wojewoden diesen Kompetenzbereich in der Praxis auch ohne besonderen Auftrag von seiten des Herzogs, immerhin aber in Vertretung desselben ausübten (wobei dieser Teil der Rechtsprechung tatsächlich dem Herzog vorbehalten war). Diese Erscheinung steht in innigem Zusammenhang mit der allmählich erstarkenden Stellung des kleinpolnischen Wojewoden an der Wende des XII. und XIII. Jhs. Doch zu einer Festigung dieses Zustandes kam es nicht. Ferner gehörten vor das Gericht des Wojewoden Fälle von Verweigerung von öffentlichen Abgaben zu seinen Gunsten; in Kleinpolen gibt es neben diesem noch ein wojewodschaftliches Gericht in Strafsachen. Die subjektive Rechtsprechung des Wojewoden im übertragenen Kompetenzbereich deckt sich vollkommen mit der herzoglichen und umfaßt im nicht übertragenen Bereich die bäurische Bevölkerung. Das Gericht des Hofrichters hat eine ähnliche Organisation wie das herzogliche, umfaßt objektiv die strittige Jurisdiktion in Streitfällen wegen Immobilien und ist entstanden durch Übertragung durch den Herzog. Im XIII. Jahrhundert wird doch diese Rechtsprechung vom Richter ohne besonderen Auftrag des Herzog nicht ausgeübt. Diese Phase in der Entwicklung des Gerichtes des Hofrichters ist jedoch wichtig, da sie eine Vorstufe der späteren *termini minores* der ritterlichen ständigen Gerichtsorganisation bedeutet. Dagegen läßt sich ein Zusammenhang zwischen dieser Gerichtsform und der gerichtlichen Organisation der vor-

piastischen Zeit — wie Prof. Tymieniecki meint — nicht feststellen.

Der vierte Abschnitt befaßt sich mit dem Kastellengericht. Das erste Kapitel handelt von der Kompetenz des Krakauer Kastellans, deren Bereich von derjenigen anderer Kastellane abweicht. So beginnt der Krakauer Kastellan im XIII. Jh. faktisch in Vertretung des Herzogs die strittige Gerichtsbarkeit in Sachen wegen Immobilien auszuüben. Es liegt hier unstreitig eine Nachahmung des wojewodschaftlichen Gerichtes vor, welche in der überragenden Stellung des Krakauer Kastellans um die Mitte des XIII. Jhs. wohl ihren Grund hat. Außerdem wird die in Vertretung des Herzogs ausgeübte Gerichtsbarkeit im XIII. Jh. auch außerhalb des Krakauer Bezirkes dem Krakauer Kastellan vorbehalten. — Das zweite Kapitel behandelt die Relikte territorialer Kompetenzen des sogenannten Landschaftskastellans. — Das dritte Kapitel ist der gewöhnlichen Gerichtsbarkeit des Kastellans gewidmet. Nach einer Übersicht der einschlägigen Literatur bespricht der Verfasser die Organisation dieses Gerichtes. In Vertretung des Herzogs waltet der Burgrichter seines Amtes nur in Abwesenheit des Kastellans. Im Kastellengericht erscheint auch ein Tribun als Vertreter der Partei, wenn diese nicht vor dem zuständigen Burggericht erscheinen muß. Es muß das Kastellengericht nicht unbedingt in der Burg stattfinden. In objektiver Hinsicht ist es schwer, den Kompetenzbereich des Kastellengerichtes genau festzustellen, da wir in den Urkunden nur recht spärliche Stellen finden, die irgend etwas mehr als über die Ausscheidung des immunisierten Gebietes aus der Gerichtskompetenz des Kastellans besagen. Aber die große Fülle von Erwähnungen läßt mit Recht annehmen, daß das Kastellengericht sich allgemeiner Geltung erfreute. Man darf auch folgerichtig annehmen, daß auch geringere Zivilsachen vor das Kastellengericht zur Entscheidung kamen. Dagegen ergibt es sich klar aus den Quellen, daß der Kastellan als Strafrichter fungierte, und zwar in Fällen, für welche körperliche oder Geldstrafe vorgesehen war, und zwar Geldstrafe als Ablöse einer körperlichen. Wenn wir diese Tatsachen mit der in den Immunitätsurkunden vorbehaltenen Jurisdiktion des Herzogs vergleichen, so finden wir, daß »die iudicia maiora als iura ducalia in der Immunitätsperiode entstanden sind, in welcher die Gerichtsbarkeit zwischen den Herzog und

den Privatherrn in der Weise geteilt erscheint, wie sie mit der Teilung der Kompetenz zwischen den Herzog und den Kastellan nicht deckt«. Es ergibt sich daraus der bedeutsame Schluß, daß die dem Herzog vorbehaltene Jurisdiktion der Immunitätsperiode und diejenige der vorausgehenden Zeit sich nicht decken. Außerdem greift der Kastellan ein, wo sich der Schuldige öffentlichen Leistungen entzieht. Subjektiv umfaßt dieser Bereich der Rechtsprechung: die Geistlichkeit — was sich aus den Urkunden Boleslaws des Keuschen von 1252, 1254 und 1255, wie auch aus dem Buch des Gewohnheitsrechtes ergibt; ferner das Rittertum, worauf das vom Verfasser im »Ritterrecht« behandelte *ius non responsivum* aus dem XIII. u. XIV. Jh. hinweist. Infolge seiner allgemein stilisierten Fassung läßt es den objektiven Bereich der aufgehobenen Kompetenz nicht leicht erraten. Wo dies aber doch der Fall ist, sehen wir, daß dem Kastellan strafrichterliche Kompetenz dem Rittertum gegenüber zustand. Da nun der Kastellan gleichzeitig als öffentlicher Ankläger und Polizeibeamter fungiert, müssen wir in ihm den Vorgänger des Starosten erblicken¹. Dem Kastellengericht untersteht weiters die Bauernbevölkerung, vor allem die Freien, dann auch die Halbfreien. Mit Prof. Grodecki, Prof. Tymieniecki, Dr. Hejnosz und Prof. Arnold nimmt der Verfasser an, daß Halbfreiheit sich erst später entwickelt habe. Mit Rücksicht auf das Vorkommen von Immunitätsverleihungen an Halbfreie im XIII. Jh. ist es wohl wenig wahrscheinlich, daß sich die patrimoniale Gerichtsbarkeit dieser Bevölkerung gegenüber von selbst entwickelt hätte, sondern man muß sie mit den Immunitätsverleihungen, welche gegen den Ausgang des XII. Jhs vereinzelt und im Anfang des XIII. Jhs immer allgemeiner wurden, in Zusammenhang bringen. Die unfreie Bevölkerung unterstand dem Kastellengericht unstreitig bei Verweigerung von öffentlichen Abgaben. Für Streitfälle zwischen Parteien aus verschiedenen Kastellanien finden sich Bestimmungen hinsichtlich der Zuständigkeit des Forums erst in Immunitätsurkunden und die daraus

¹ Das spätere Landschafts- und Starostengerichtswesen reicht also ursprünglich in die Vorimmunitätsperiode zurück: die großen Gerichtstagungen (*termini majores*) in das Gericht in *colloquio*, die kleine Gerichtstagungen in die im XIII. Jh. allmählich selbständig werdende Jurisdiktion des Hofrichters, das Strafgerichtswesen des Starosten in Kastellengericht.

gezogene Rückschlüsse auf Zustände in der Vorimmunitätszeit können durchaus nicht als sicher gelten. — Das vierte Kapitel behandelt die Gerichtsbarkeit in foros; wie bereits in seiner früheren Arbeit, faßt sie der Verfasser als Gerichtsbarkeit des Kastellans auf, die dieser durch seine als iudices forenses bezeichneten Bevollmächtigten ausüben ließ. Man findet Stellen, wo dieselben mit den iudices castrenses geradezu identifiziert werden. Dagegen bestreitet der Verfasser — wie schon vorher — die gerichtliche Kompetenz der Münzer auf dem Markte. Neben ihren Funktionen als Ankläger könnte man ihnen nur noch das Recht der Verhaftung der Falschmünzer wie auch das Recht auf einen Teil der Gerichtsstrafe zuschreiben, ähnlich wie dem venator (Jägermeister).

[Der zweite Teil befaßt sich mit Wandlungen der Organisation und der Kompetenz des Gerichtswesens im XIII. und XIV. Jh. (1. privilegium fori, 2. die gerichtliche Immunität, 3. ius non responsivum und 4. die Neugestaltung des Fürstengerichtes). Der dritte Teil behandelt den Zusammenhang zwischen dieser Wandlung und der sich nun entwickelnden Ständegliederung].

-
33. ŻUROWSKI JÓZEF: **Pierwsze ślady kultury pucharów dzwonowych w Polsce.** (*Die ersten Spuren der Glockenbecherkultur in Polen*). Présenté dans la séance du 11 Juin 1929.

I.

Die Glockenbecherkultur war in Polen bisher nur aus einem einzigen Streufund, und zwar durch eine Armschutzplatte bekannt, welche auf einer Sanddüne in *Beszowa* (Bezirk Stopnica) gefunden wurde [Kozłowski L., *Epoka kamienna na wydmach wschodniej części wyżyny małopolskiej*, Lwów—Warszawa 1923, 272 S., Tafel Nr. XX, Abb. 23 (Die Steinzeit im Dünengebiet der östlichen kleinpolnischen Hochebene)]. Dagegen war Keramik bis jetzt nicht einmal durch einen einzigen Scherben aus dem Gebiet östlich von der Oder bekannt.

Die zwei neuen Fundstätten der Glockenbecherkultur, wurden¹, im Bezirk Sandomierz in *Złota* und *Berań* entdeckt. Beide Ort-

¹ Die Ausgrabungen in beiden Ortschaften führte der Verfasser auf Ko-

schaften befinden sich im südlichen Teil der kleinpolnischen Hochebene, im Lößgebiet, das sich zum Teil längs des linken Ufers der oberen Weichsel und ihres Flußgebietes erstreckt.

In Złota stieß der Verfasser im J. 1927 auf sechs Gräber der Glockenbecherkultur. Diese liegen in einer Entfernung von je einigen Metern voneinander und bilden eine besondere kleine Gruppe unter anderen Fundstellen, welche zum größten Teil der Złota-Kultur angehören (über diese Kultur vgl. Antoniewicz Wl., *Archeologia Polski*, Warszawa 1928, Tafel XI und die Literatur zu S. 62). Ein Jahr später fügte es ein glücklicher Zufall, daß in demselben Bezirk in Beradz ebenfalls ein zu derselben Kultur gehörendes Grab entdeckt wurde. Bei versuchsweise vorgenommenen Grabungen stieß man auf zwei weitere Gräber der Glockenbecherkultur und auf drei Wohngruben, welche wahrscheinlich aus derselben Zeit stammen. Weitere Nachforschungen auf dem erst zum Teil untersuchten Fundplatz in Beradz werden zweifelsohne weitere Fundstellen zutage fördern und einen weiteren Beitrag zur Kenntnis der Glockenbecherkultur in Polen liefern. Die bisher gemachten Entdeckungen lassen eine weitere Vermehrung von Fundorten dieser Kultur im Weichsellößgebiet mit Bestimmtheit erwarten.

Das in den beiden neuen Fundplätzen bisher gewonnene Material ist so reichhaltig, daß jeder Zweifel, ob die erwähnte Kultur auf polnischem Boden vertreten war, nun endgültig beseitigt erscheint, ferner daß es uns auch den Charakter dieser Kultur, wenn auch vorläufig in allgemeinen Zügen erkennen läßt.

In Złota wurde ein Halbbrandgrab und fünf Flachgräber mit Hockern, in Beradz drei eben solche gefunden. In beiden Fundplätzen lagen die Skelette in den gut erhaltenen Gräbern auf der rechten Seite und in süd-nördlicher Richtung mit Ausnahme eines einzigen in Beradz, das auf der linken Seite nord-südlich gelagert war (Nr. 5, Abb. 1); die Gesichter waren immer nach Osten gewandt. Die Beine waren in zwei Fällen (Beradz, Grab 2 und Złota, Grab 374) stark angezogen, sodaß die Toten, wie es scheint gefesselt, in einem Fall (im Grab 374)

sten des Staatlichen Archäologischen Museums in Warszawa aus. Die Funde aus Złota befinden sich in dem genannten Museum, diejenigen aus Beradz in dem Archäologischen Museum der Polnischen Akademie der Wissenschaften in Kraków.

vielleicht in sitzender Stellung ins Grab gelegt worden sind. Im Gegensatz zu diesen Fällen waren die Beine bei anderen Skeletten nur leicht zusammengekrümmt. Die Hände waren entweder unterhalb der Magengegend übereinander gelegt oder gegen das Gesicht gewendet. Bei einem Individuum (Złota 374) war der Schädel trepaniert.

Die hier genannten Gräber enthielten die wichtigsten Merkmale der Glockenbecherkultur (Bosch-Gimpera P., Reallexikon

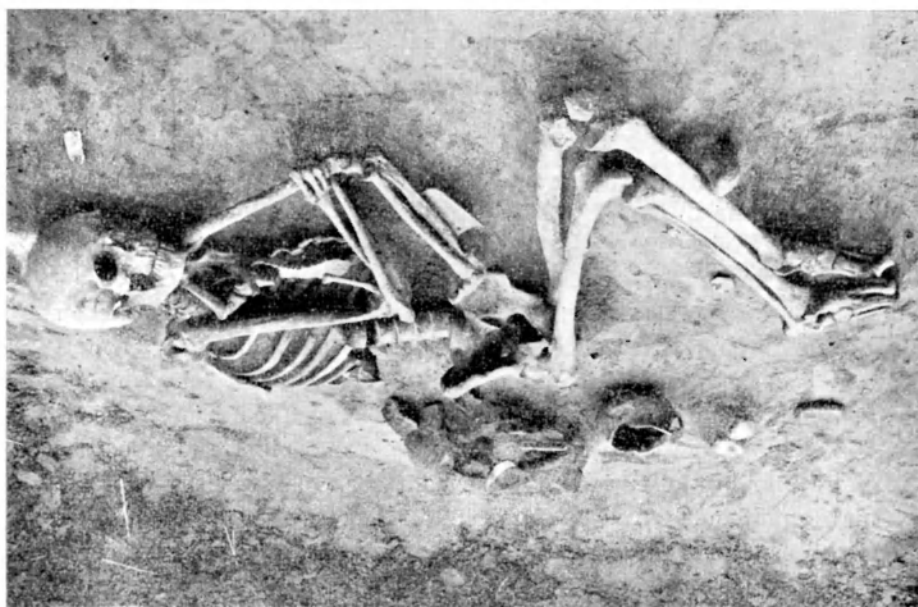


Abb. 1. Hockergrab Nr. 5 aus Beradź, Kr. Sandomierz.

der Vorgeschichte, Berlin 1926, Bd IV, 2, Artikel: Glockenbecherkultur § 34 ff. und Červinka I. L., Reallexikon Bd II, Böhmen-Mähren S. 66 ff.), und zwar: 1) eine Keramik, welche beide Gefäßarten der in Rede stehenden Kultur repräsentieren, d. h. Glockenbecher (mit Henkeln), welche mit charakteristischen, in typischen parallelen Zonen verlaufenden Motiven verziert sind [nur in einem Grabe in Beradź (Nr. 1) gefunden] sowie unverzierte Gefäße von grauer und dunkler Farbe (Henkeltöpfe und verzierte sowie unverzierte Fußschüsseln), die in jedem Grab in Złota und Beradź vorkommen; 2) andere Beigaben: zwei

Armschutzplatten aus Schiefergestein (Złota, Grab Nr. 386 und Beradz, Nr. 5), kegelförmige Knochenknöpfe mit V-Bohrung (Złota 374, 381), Pfeilspitzen aus Feuerstein (Beradz 5), kupferne Plättchen (Złota 374, 381) und Pfeilstrecker aus Stein (Beradz 5).

Mithin erscheinen nur die graue, unverzierte Keramik und Armschutzplatten sowohl in Złota sowie in Beradz, während andere Altertümer sich nur auf die eine oder die andere Ortschaft beschränken. Trotzdem sich aber die einzelnen Funde voneinander unterscheiden, bilden sie dennoch alle zusammen eine geschlossene Kulturgruppe.

II.

Die eigentlichen Glockenbecher wurden, wie bereits erwähnt, nur in einem einzigen Grabe (Nr. 1) in Beradz gefunden. Die drei Stücke unterscheiden sich voneinander nur ganz unwesentlich durch ihre Größe und Färbung der Oberfläche. Das besterhaltene Exemplar (Abb. 2 a b) ist 10·2 cm hoch und hat einen Breitendurchmesser von 13·2 cm. Es ist aus sorgfältig geschlemmtem Ton, fast ohne Beimengung von Sand verfertigt, nur schwach gebrannt, dünnwandig, fein und leicht zerbrechlich. Durch besonders feine Arbeit zeichnet sich der schön modellierte, dünne, flächige und breite ein wenig unterhalb des Oberrandes angesetzte und auf dem Umbruch aufgestützte Henkel. Die Oberfläche des Gefäßes ist mit einer grau-bronzefärbigen Tonlösung überstrichen, unter welcher der rötliche Untergrund durchschlägt. Da das Gefäß ungleichmäßig gebrannt ist, erscheint die Oberfläche fleckig, sie ist fast glanzlos, matt und nur in einem Exemplar blaßrosa und schwachglänzend. Jeder von den Bechern ist ungefähr in halber Höhe stark eingeschnürt und geht dann unmittelbar, aber doch allmählich in einen breiten Kragen über und in entgegengesetzter Richtung (etwa in $\frac{1}{3}$ Höhe) in einen niedrig angesetzten, auf dem Umbruch ein wenig kantigen Bauch; der Boden ist ein wenig flach. Infolge dieses tiefliegenden Bauches, sowie wegen der die Höhe überragenden Breite des Gefäßes erscheint dasselbe von etwas gedrungener Gestalt.

Die Oberfläche der Glockenbecher ist vom oberen Rand bis nach unten, mit Ausnahme der etwas unterhalb der stärksten Einschnürung liegenden Partie abwechselnd mit horizontalen paral-

lel verlaufenden Grübchenreihen (zu je 2, oder 3) und vertieften vertikal gestellten, geschweiften Vierecken verziert. Beide, in



Abb. 2 a. Gehenkelter Glockenbecher aus Grab Nr. 1 in Beradz (ca. $\frac{3}{8}$ n. Gr.).



Abb. 2 b. Seitenansicht des Glockenbeckers von Abb. 2 a.

Rädchentechnik ausgeführte Zieraten bilden zusammen zwei breite Bänder, von denen eines den hohen Kragen umfaßt und das andere

den unteren Teil des Bechers verziert und weit bis zum Boden (wie bei dem Glockenbecher aus Woischwitz, Reallexikon IV/2, Taf. 152, Abb. c) hinabreicht. Die obere Randreihe von Grübchen geht auf die Ränder der Henkel über und verläuft längs derselben. Der mittlere, dazwischen liegende Streifen ist glatt und unverziert.

Alle hier beschriebenen Exemplare weisen die wichtigsten Merkmale mitteleuropäischer Glockenbecher auf (Reallexikon II/2 u. IV, a. a. O.). Besonders charakteristisch erscheint ihre Gedrunghenheit bei verhältnismäßig geringen Ausmessungen sowie der etwas kantige, untere Umbruch (Reallexikon II, a. a. O., S. 67, § 23). So sind z. B. die mährischen Glockenbecher, welche den in Beradz gefundenen Exemplaren am nächsten stehen, größer, manchmal sogar mehr als doppelt so groß und ihre Profile sind infolge geringerer Einschnürung und fehlender Kanten am Bauch leichter geschweift. Auf der Oberfläche weisen sie fast immer die prächtige, hellrote Färbung und feine Glättung auf. Unsere Exemplare stehen mährischen Bechern von schlechterer Ausführung mit matter und schmutzigrot bis dunkelbronzefarbiger Oberfläche (Stara Břeclava, Slavkov, Holubice ¹) nahe.

Das Motiv von feinen mit Rädchen ausgeführten Punktreihen ist außerordentlich verbreitet (Reallexikon IV/2, a. a. O.), und zwar auf dem Gebiete von Spanien bis nach Mähren. Eine Analogie zu dem anderen Ornament habe ich dagegen weder in der Literatur, noch auf Exemplaren des Brünner Museums gefunden. An ihre Stelle treten dagegen Dreiecke oder verschieden gestaltete, vertikal gestellte Vierecke, welche nur allgemein in ihrer Gestalt, ihrer Art und Ausführung an unsere S-förmigen Motive erinnern (Hrubcice, Medlanky u. a.). Im ganzen wiederholen sich an unseren Gefäßen nur zwei Dekorationsmotive, wodurch sie an bescheidener verzierte Glockenbecher erinnern, denn oft findet man sonst mindestens drei Muster, welche auch nicht selten in einer und derselben Reihe abwechseln (Reallexikon IV/2, a. a. O., Taf. 151 c, d, e, g: Stocký A., *Pravěk země České Díl I. Vek Kamenný*. Praga 1926, S. 127; Stampfuß R., *Die jungneolithischen Kulturen in Westdeutschland*, Bonn 1929, S. 91, u. A.). Die Exemplare aus Beradz sind bisher aus Polen vereinzelt, man muß also mit

¹ Zemské Museum in Brno.

der Möglichkeit rechnen, daß sie sich hier für die Glockenbecherkultur als nicht typisch erweisen werden.

Den Hauptreichtum von Gefäßformen der zweiten keramischen Gruppe bilden die größeren (Abb. 3) und kleineren Henkelgefäße mit starkem, tief angesetztem, mehr oder weniger kugelförmigem Bauch und schmalem Boden. Der Durchmesser der Ausgußöffnung ist bei diesen Töpfen in der Regel kleiner, oft bedeutend kleiner als der Durchmesser des Bauches, und nur ausnahmsweise ein wenig größer, so daß die Gefäße in diesem Fall an die Glockenbecher erinnern. Dieser letztere Umstand wird nicht befremden, wenn man bedenkt, daß Henkeltöpfe mit jenen vergesellschaftet erscheinen (z. B. in Beradz, Grab 1).



Abb. 3. Henkelgefäß aus Grab Nr. 5 in Beradz (fast nat. Gr.).

In ähnlicher Weise wie jene besitzen auch die Henkeltöpfe tief angesetzte Bauchung und manchmal starke Einschnürung in der Mitte. Die Bandhenkel sind zwar nicht so fein ausgeführt wie bei Glockenbechern, jedoch von ähnlicher Gestalt und in gleicher Weise, d. h. ein wenig unterhalb des oberen Randes angesetzt. Als einzige Zierat dient manchmal ein horizontaler, in halber Höhe des Gefäßes verlaufender Streifen. Ein Krüglein besitzt am Boden einen Omphalos, ein Merkmal, das an anderen Gefäßen unserer Gruppe nicht wiederkehrt. Die Henkeltöpfe aus Gräbern in Beradz zeigen die gleichen Hauptmerkmale wie diejenigen aus Zlota.

Auch Henkeltöpfe der tschechisch-mährischen Gruppe der Glockenbecherkultur sind denjenigen aus Beradz und Zlota sehr ähnlich (Stocký u. Cervinka, a. a. O.: im Brüner Landesmuseum fand ich Analogien aus folgenden Ortschaften: Stará Břeclava,

Blazejovice, Slavkov, Hradisko u Krom., Nemeice na H., Litence Kozojedy). Sie sind wie die polnischen von verschiedener Größe, oft findet man eine ähnliche Art von Ton verwendet, und dessen Bearbeitung, gleiche Wandstärke der Gefäße und gleiche Färbung der glasurenlosen Oberfläche. Auch die Gestalt der Gefäße weist weitgehende Ähnlichkeiten auf. Im großen und ganzen ist aber der mährische Henkeltopf weniger geschweift. Die starke Schweifung der Töpfe aus Beradz und Zlota erklärt sich durch die nach außen ziemlich weit ausladenden Kragenränder und den allmählichen Übergang vom Hals zum Bauch. Dagegen besitzen die mährischen Henkeltöpfe (aus Stará Breclava, Blazejovice



Abb. 4. Weitmündiges Gefäß aus Grab Nr. I in Beradz (ca. $\frac{1}{3}$ nat. Gr.).

u. a. Fundorten) einen mehr senkrecht aufgesetzten Hals, welcher unmittelbar in den aufgeblähten und runden Bauch übergeht.

Zu derselben keramischen Gruppe wie die Henkeltöpfe gehört auch ein in Beradz (in Grab 1) gefundenes (Abb. 4) weitmündiges henkelloses Gefäß (von 15 cm Höhe). Der untere Teil hat ungefähr die Gestalt von zwei stumpfen, übereinandergelegten Kegeln mit aufgesetztem, breitem Kragen, dessen Durchmesser größer ist als der Bauch. Der Umriß des Gefäßes ist scharf, der Boden klein. Die Silhouette des Gefäßes erinnert allgemein an manche henkellose Glockenbecher (z. B. an den schlesischen aus Woischwitz), ist aber schärfer als jene profiliert und man muß im Mangel der Ornamentik, in seiner Dickwandigkeit wie auch der dunkelgrauen Oberfläche den Einfluß der oben

besprochenen, unverzierten Keramik erblicken. Das Gefäß könnte man als einen degenerierten Glockenbecher betrachten. Eine unmittelbare Analogie zu diesem Gefäß habe ich bisher nicht gefunden, ebensowenig zu einem anderen kleineren (mit abgeschlagenem Henkel) von 67 mm Höhe mit geraden schräggestellten Wänden und starker Öffnung (in der Art wie der obere Teil des bei Červinka, Predvěka pohřebiště v Nemčičich na Hané, Brno 1926 auf Taf. III 9, abgebildeten Gefäßes).

Schüsseln wurden in vier Gräbern in Złota (Nr. 374-376, 377, 386) und in einem Grabe in Beradź (Nr. 2) gefunden. Das Exemplar aus Beradź hat geradlinig-schrägverlaufende Wände (wie bei Červinka, o. c., Taf. II 2) mit ausladendem Rand: dieser ist mit Gruppen von geradlinig schräggestellten und sich kreuzenden Grübchenreihen verziert. Unterhalb des Randes sind zwei Öffnungen zu sehen. Eine Schüssel aus Złota ist mit Füßchen versehen (Červinka, o. c., S. 14, Abb. 8; Stocký, o. c., Taf. CXVIII. 2), eine andere ist einem kleinen, auf vier Knöpfen ruhenden Becher ähnlich; die zwei übrigen sind dickwandig, flach, fußlos mit je zwei kleinen Öffnungen unterhalb des oberen Randes.

In Beradź kommt graue, unverzierte Keramik in zwei Gräbern noch (Nr. 1 u. 2), mit einem älteren Gefäßtypus vergesellschaftet (Glockenbecher, verzierte Schüssel) vor, dagegen findet man in Złota ausschließlich die andere Keramik von geringerer Sorte in ähnlicher Weise wie in manchen Fundorten in Mähren und Böhmen.

Von den die Keramik begleitenden Funden verdienen hervorgehoben zu werden: zwei Armschutzplatten aus Schiefer. Eine von denselben lag in einem Halbbrandgrab (Nr. 386) in Złota, die andere unter dem linkem Vorderarm, mehr in der Nähe der Hand (vgl. Abb. 1). Dieser Umstand bestätigt die Annahme vieler Verfasser, daß derartige Platten den Vorderarm des Schützen vor der zurückschnellenden Bogensehne schützen sollten. Beide Platten sind einander ähnlich, sind konkav-konvex, unverziert und haben in jeder Ecke eine Öffnung (Stocký, o. c., Taf. CX/27, CXXI/12; Stampfuß, Abb. 17; u. A.); die dritte bekannte Armschutzplatte aus *Beszowa* (Bezirk Stopnica) ist verziert (vgl. Kozłowski a. a. O.) wie einige Exemplare aus Mähren (z. B. Lišeň im Brüner Landesmuseum) und aus Böhmen (Žernoseki, Stocký, o. c., S. 132).

Kegelförmige Knochenknöpfe mit V-Bohrung

wurden nur in Złota (Gräber Nr. 374, 381) gefunden und haben ihre nächsten Analogien ebenfalls in Mähren (vgl. Červinka I. L., *Moravské starožitnosti*, S. 235) und in Böhmen (Stocký, o. c., Taf. CX, 21—26). Fragmente von Kupferplättchen (Złota 379, 381), Feuersteinpfeilspitzen mit Einbuchtung an der Basis (Beradź 5), steinerne Pfeilstrecker (Beradź 5; Stampfuß, o. c., S. 74, Abb. 17, 9), vervollständigen zusammen mit verschiedenen nichtcharakteristischen Funden (Feuersteinabfälle, Knochenahlen u. drgl.) das bisher bekannte Bild der Glockenbecherkultur in Polen. Dieses Bild ist maßgebend für die Zugehörigkeit der hier dargestellten Spuren der Glockenbecherkultur in Polen zu der mitteleuropäischen Abart der Glockenbecherkultur und insbesondere zu der mährisch-tschechischen Gruppe.

Die Gräber in Beradź wurden mitten in einer Ansiedlung mit neolithischen Wohngruben entdeckt. Diese Gruben (3) enthalten nur wenige unverzierte Gefäßscherben und Tierknochen, Feuersteinabfälle, Steine mit Spuren von Benutzung u. a. weniger charakteristische Funde. Am Boden des Wohngrube Nr. 4. wurde ein zum Teil beschädigter Hocker und in seiner Nähe eine kleine Knochenahle sowie ein Bruchstück vom Kragen eines Trichterandbechers gefunden. Wenn also der Inhalt der Gräber in Beradź seine kulturelle Zugehörigkeit klar erkennen läßt, so gilt das infolge der wenig charakteristischen Funde nicht in gleichem Maße von den Wohngruben, und zwar auch von der Wohngrube Nr. 4, denn die auf dem Boden derselben neben dem beschädigten und wahrscheinlich beraubten Hocker gefundene Scherbe von nordischem Typus kann auch ganz zufällig hineingekommen sein (z. B. bei der Zuschüttung der Grube durch die Glockenbecherleute) in ähnlicher Weise wie in Złota im Grabe Nr. 381, wo unter dem ganz gut erhaltenen Hocker eine Scherbe von einem Trichterandbecher lag. Immerhin ist die gleiche Zugehörigkeit von Gräbern und Wohngruben in Beradź nicht nur nicht ausgeschlossen, sondern recht wahrscheinlich, da sie alle trotz ihrer unmittelbaren Nähe sich nirgends überschneiden. Das Vorhandensein einer tatsächlich zur Glockenbecherkultur gehörenden Ansiedlung wäre eine bedeutsame Tatsache mit Rücksicht darauf, daß aus der in Rede stehenden Kultur wahrscheinlich stammende Ansiedlungen in Mitteleuropa bisher nur in Mähren sicher gefunden worden sind.

III.

Für die Verbreitung der Glockenbecherkultur in Europa gewinnen wir nun neue Anhaltspunkte. Bisher bildete der Oberlauf der Oder und weiter südlich die Donau bei Budapest und die untere Theiß die östlichste Grenze für das Auftreten dieser Kultur (vgl. die Karte im Reallexikon IV/2, Taf. 145). Nun erhalten wir in unseren neuen Funden im Lößgebiet von Sandomierz noch weiter nach Osten vorgeschobene Standorte der in Rede stehenden Kultur. Es ist nicht ausgeschlossen, daß diese Grenze sich noch weiter nach Osten über die Weichsel hinaus verschieben wird, wie überhaupt alle wichtigeren neolithischen europäischen Kulturen im östlichen und südöstlichen Weichsel- und Karpaten-Lößgebiet sich allmählich weiter nach Osten verschieben. Die Glockenbecherkultur gehört auch in Polen zur Kupferzeit und weist hier wie anderswo einige mit den übrigen neolithischen Kulturen gemeinsame Merkmale (z. B. Steinindustrie) auf und entwickelt sich auf analogen paläoanthropographischen Grundlagen.

Alle bisher in Mitteleuropa entdeckten Skelette von Trägern der Glockenbecherkultur sind brachykephal und nur selten mesokephalisch (Reallexikon II a. a. O. § 21). Höchstwahrscheinlich werden sich auch die anthropologischen Überreste (der fünf gut erhaltenen Individuen) aus Złota und Beradz als zu dem gleichen anthropologischen Typus gehörend erweisen. Im Auftreten der Glockenbecherkultur in Polen wird man mithin (auf Grund von kulturellen und anthropologischen Analogien) das Ergebnis von ethnischen Verbindungen mit Mitteleuropa, besonders mit Mähren erblicken dürfen

Sobald sich die Zahl von Fundorten der Glockenbecherkultur in Polen weiter vermehrt hat, wird man wohl die Frage stellen können, in welchem Verhältnis sie zu den ihr zeitlich nahestehenden Kulturen steht. Es war bisher bekannt, daß die Kultur von Iwno unter dem Einfluß der Glockenbecherkultur gestanden ist (Kozłowski L., Wielkopolska w epoce kamiennej II, im Przegląd Archeologiczny I, Poznań 1921, S. 27; Kostrzewski J., ebda Bd. IV, 1928, S. 5 und die dort angeführte Literatur). Ob dieser Einfluß, dem übrigens rein lokale Bedeutung zukommt, von den näher, also an der Oder gelegenen oder von den jüngst am oberen Weichsellau entdeckten Fundorten ausging, wird erst die Zukunft zeigen.

BIBLIOGRAPHIE POUR AVRIL—JUN 1929.

Biblioteka Pisarzy Polskich nr. 82. Kraków 1929, 8°, str. XV + 180. (*Bibliothèque des écrivains polonais, N° 82. Cracovie 1929, 8°, XV + 180 p.*)

Treść: JANA BROŻKA »Gratis« 1625. Wydal H. Barycz. (*Contenu: »Gratis« de Jean Brożek, 1625. Édition préparée par H. Barycz.*)

Biblioteka Przekładów z literatury starożytnej, nr. 6. Kraków 1929, 8°, str. LXVIII + 622 + 6 nlb. (*Bibliothèque des traductions d'auteurs antiques, N° 6. Cracovie 1929, 8°, LXVIII + 622 p. + 6 p. surnuméraires.*)

Treść: Platona Rzeczpospolita. Przełożył, wstępem i objaśnieniami zaopatrzył Stefan Lisiecki. (*Contenu: La République de Platon. Traduction d'Etienne Lisiecki, précédée d'une introduction et accompagnée de notes explicatives.*)

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de philologie, Classe d'histoire et de philosophie. N° 7—10. 1—II. Juillet—Décembre 1928. Cracovie 1928, 8°, 97—195 + IV p. + 1 p. surnum.

Contenu: Séances 97. Bibliographie pour juillet—décembre 1928 p. 193. Résumés. 23. BOCHĘŃSKI ZB.: Les casques polonais du moyen âge p. 99. 24. DĄBROWSKI J.: Jean de Czarnków et sa chronique p. 101. 25. DOBRZYCKI J.: Études sur les palais de campagne de l'époque néoclassique en Grande-Pologne p. 113. 26. FELDMAN J.: La question polonaise en 1848 p. 117. 27. HEITZMAN M.: Les origines et l'évolution de la philosophie de François Bacon p. 133. 28. JAROSŁAWIECKA M.: Contribution à l'histoire de la sculpture sur bois à Cracovie pendant la première moitié du XVII^e siècle p. 144. 29. KLINGER W.: La description des tempêtes en mer chez Alcée p. 146. 30. KLINGER W.: Les coutumes en rapport avec le culte de Saint Martin et leurs origines p. 149. 31. KRUSZYŃSKI T. (abbé): De l'ornementation ancienne de l'aube et de l'amiet p. 152. 32. KUKIŁŁ M.: Maciejowice p. 157. 33. LEPSZY L.: Über den Flügelaltar von Veit Stoss in der Polnischen Akademie der Wissenschaften zu Krakow und neue Erkennungsmerkmale seiner Bildwerke p. 168. 34. LORET M.: Artisti polacchi a Roma nel settecento p. 170. 35. MAŃKOWSKI T.: Les tableaux de Rembrandt de la galerie du roi Stanislas-Auguste p. 171. 36. OBRĘBSKA A.: Les mots »stryj«, »wuj« et »swak« dans les dialectes et dans l'histoire de la langue polonaise p. 174. 37. RYBARSKI R.: Le commerce et la politique commerciale de la Pologne au XVI^e s. p. 180. 38. SEMKOWICZ WL.: Hanul, der Statthalter von Wilno (1382—1387) und sein Geschlecht p. 187. 39. ŻUROWSKI J.: Die Ergebnisse archäologischer Forschungen in der Nähe der Jacobskirche in Sandomierz p. 189.

Monografie polskich cech gwarowych nr. 5. Kraków 1929, 8°, str. 100 + 4 nlb. (*Etudes monographiques sur les caractères des dialectes polonais, N° 5. Cracovie 1929, 8°, 100 p. + 4 p. surnuméraires*).

Treść: OBRĘBSKA A.: »Stryj«, »wuj«, »swak« w dialektach i historii języka polskiego z 3 mapami. (*Contenu: Les mots »stryj«, »wuj«, »swak« dans les dialectes et dans l'histoire de la langue polonaise. Avec 3 cartes*).

Prace Komisji Orientalistycznej Polskiej Akademii Umiejętności, nr 11. Kraków 1929, 8°, str. LXXIX + 311 + 1 nlb. (*Travaux de la Commission pour l'étude des langues orientales de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, N° 11. Cracovie 1929, 8°, LXXIX + 311 p. + 1 p. surnuméraire*).

Treść: KOWALSKI T.: Karaimische Texte im Dialekt von Troki. Eingeleitet, erläutert un mit einem karaimisch-polnisch-deutschen Glossar versehen. Karaimskie teksty w narzeczu trockiem. Z wstępem i objaśnieniami w języku niemieckim, tudzież ze słownikiem karaimsko-polsko-niemieckim. (*Contenu: T. Kowalski: Textes charaïmes dans le dialecte de Troki. Avec une introduction et des notes explicatives allemandes ainsi qu'un vocabulaire charaïme-polonais-allemand*).

Rocznik Polskiej Akademii Umiejętności. Rok 1927/8. Kraków 1929, 8°, str. LX + 136. (*Annuaire de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Année 1927/8. Cracovie 1929, 8°, LX + 136 p.*).

Rozprawy Wydziału historyczno-filozoficznego, serja II, t. 42 (og. zbioru t. 67), nr. 4. Kraków 1929, 8°, str. 82 + 2 nlb. (*Mémoires de la Classe d'histoire et de philosophie, série II, vol. 42 [vol. 67 de la publication complète], N° 4. Cracovie 1929, 8°, 82 p. + 2 p. surnuméraires*).

Treść: BOSSOWSKI FB.: Actio ad exhibendum w prawie klasycznym i justyniańskim. (*Contenu: Fr. Bossowski: L'»actio ad exhibendum« dans le droit classique et dans le code de Justinien*).

Table des matières.

N ^o 4—6.	Page
Comptes rendus de l'Académie pour avril—juin 1929	88
Comptes rendus de la Séance publique annuelle de l'Académie polonaise des Sciences et des Lettres	89
Bibliographie pour avril-juin 1929	198
Résumés	93
14. Bochnak A. : Contributions à l'histoire de la sculpture de Lwów, à l'époque avancée du style baroque	93
15. Górka O. : La chronique de l'époque d'Etienne de Grand de Moldavie, soit la source la plus ancienne mais jusqu'ici inconnue de l'historiographie roumaine.	96
16. Grabowski T. : La critique littéraire à l'époque de la Grande Emigration 1831—1863	99
17. Grodecki R. : Die Institution der Tage in Polen in der Piastenzzeit	103
18. Handelsman M. : La politique yougoslave du prince Czartoryski entre 1840—48. I. Organisation.	107
19. Koschmieder E. : Zum Wesen des Aspekts	112
20. Kowalski J. : De amicitia et amore in Virgillii Bucolicis	116
21. Kowalski J. : De Didone graeca et latina	120
22. Kuryłowicz J. : L'accentuation des composés préfixaux en slave commun (thèmes en -o-)	125
23. Lepszy L. : Studien an unbekanntem, in der Krakauer Marienkirche und den Sammlungen der Polnischen Akademie der Wissenschaften befindlichen Bildern	131
24. Lepszy L. : Das Bildnis Georgs des Bärtigen, Herzogs von Sachsen und Meissen	132
25. Milewski T. : Ein Beitrag zur Charakteristik der Aussprache von urslaw. <i>y</i>	133
26. Misiażanka A. : Le triptyque médiéval, la statue de la Sainte Vierge et les oeuvres d'art plus récentes à l'église de Węclawice	134
27. Reicherówna G. : L'ironie de Słowacki à la lumière des recherches d'esthétique comparée	136
28. Szykowski M. : La participation de la Pologne à la renaissance tchèque	147
29. Taubenschlag R. : Polnische Urkunden in Privatsachen im XII. und XIII. Jahrhundert.	166
30. Tomkowicz St. : Le livre d'heures de la reine Bone à Wilanów	175
31. Windakiewicz St. : Mickiewicz et Zaleski	178
32. Wojciechowski Z. : Organisation und Kompetenz des polnischen Gerichtswesens in der Piastenzzeit. I. Teil	179
33. Żurowski J. : Die ersten Spuren der Glockenbecherkultur in Polen	187